

**Rudy
Kohwer**

ÉTUDE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE LA

PERCEPTION CONSCIENTE



Compartilhando conhecimento

**Rudy
Kohwer**

**ÉTUDE THÉORIQUE ET
MÉTHODOLOGIQUE DE LA
PERCEPTION CONSCIENTE**



Compartilhando conhecimento

ÉTUDE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE LA PERCEPTION CONSCIENTE

Éditeur de boss

Dr. Washington Moreira Cavalcanti

Auteur

Rudy Kohwer

Comité éditorial

Dr. Lais Brito Cangussu

Dr. Rômulo Maziero

Msc Jorge dos Santos Mariano

Dr Jean Canestri

Msc Elias Rocha Gonçalves Júnior

Msc Daniela Aparecida de Faria

Dr Paulo Henrique Nogueira da Fonseca

Dr Marcos Pereira dos Santos

Msc Edgard Gonçalves da Costa

Conception graphique et mise en page

Département Art Éditeur Synapse

Éditeur d'Art

Maria Aparecida Fernandes

Révision

The authors

2023 by Synapse Editora

Copyright © Synapse Editora

Copyright du texte © 2023 Les auteurs

Copyright de l'édition © 2023 Synapse Editora

Droits pour cette édition accordés à

Synapse Editora par les auteurs.

L'ensemble du texte ainsi que ses éléments, sa méthodologie, ses données calculées et sa correction relèvent de la seule responsabilité des auteurs. Ces textes ne représentent pas allusivement ou effectivement la position éditeur officiel de Synapse.

Synapse Editora n'est pas responsable des changements qui surviennent dans les adresses conventionnelles ou électroniques mentionnées dans cet ouvrage.

Les livres édités par Synapse Editora, étant en libre accès, Open Access, le téléchargement de l'œuvre est autorisé, ainsi que son partage, en respectant que les droits d'auteur soient référencés. Le travail ne doit pas être modifié de quelque manière que ce soit ou utilisé à des fins commerciales.

Le comité de rédaction et les examinateurs invités ont préalablement analysé tous les manuscrits soumis pour évaluation par les auteurs, après avoir été approuvés pour publication.



Compartilhando conhecimento

2023

ÉTUDE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE LA PERCEPTION CONSCIENTE

K79e Kohwer, Rudy

Étude théorique et méthodologique de la perception consciente
Auteur: Rudy Kohwer
Belo Horizonte, MG: Synapse Editora, 2023, 96 p.

Format: PDF
Mode d'accès: World Wide Web
Comprend une bibliographie

ISBN: 978-65-88890-28-8
DOI: doi.org/10.36599/editpa-2023_etmpco

1. Réflexion scientifique, 2. Étude théorique, 3. Méthodologique,
4. Perception consciente

I. Étude théorique et méthodologique de la perception consciente.

CDD: 001 - 001.4

CDU: 001 - 001.18

81-81.23

SYNAPSE EDITORA

Belo Horizonte – Minas Gerais

CNPJ: 40.688.274/0001-30

Tel: + 55 31 98264-1586

www.editorasynapse.org

editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento

2023

Dans l'esprit des kantien, c'est la réalisation des schèmes structuraux qui permet de dire que la conscience intuitionne de manière innée les formes permettant au sujet pensant et au sujet parlant de nommer les objets, mais également de constituer et de reconstituer des situations, jusqu'à même certains environnements d'interaction locuteur-auditeur ou bien même locuteur-interlocuteur. Sous le couvert du réalisme métaphysique mêlé à un réalisme épistémique, ou lorsque la réalité physique n'est prise qu'indirectement alors que la réalité physiologique et mentale sont considérées directement, certes les contours de l'espace comme données a priori de la conscience et son contenu étant les phénomènes de la sensibilité comme données à postériori, disent, dans cette étude, qu'il ne s'agit ni d'objecter ni de spéculer sur la doctrine lockienne des acquis au détriment de la doctrine kantienne de l'innée, mais que point d'existence de l'une sans l'autre, et vice versa.

Cette étude n'a pas été jusqu'au traitement de la valeur ajoutée qui pourrait être attribuée aux schèmes structuraux, à savoir les formes universelles pourraient prendre des modifications au moyen de nuances singulières relatives à l'émotivité et l'affectivité, et de nuances relatives à l'imperceptible représenté sous forme de connaissances intelligibles ; en les termes leibniziens nous parlons des choses en soi, d'autres auteurs parlent du simple et de l'indivisible. Mais en réalité, l'étude a fondé sa limite d'après les phénomènes de la sensibilité dans leur rapport avec l'espace de la conscience, en somme cette limite pour le traitement des simultanités prises dans la relation de causalité, et dont l'étude de cette dernière relation primaire a concerné la comparaison entre le lien humien par nécessité subjective et le lien kantien par nécessité objective ; quant au rapport du principe de cause d'avec le principe d'effet.

Mais cette analyse du point de vue empirique de la conscience sans toutefois mettre de côté le concept de temps en deçà de celui d'espace, alors à propos du traitement des successions, et puisque, tout bien considérées, ces deux conditions structurantes de la conscience, quant à son activité psychique, fonctionnent de manière corrélative. Aussi, du point de vue des systèmes philosophiques, cette corrélation a révélé la possibilité de rapprocher le courant de pensée idéaliste du courant de pensée réaliste, par comparaison analogique vers la psychologie, d'après les données bergsoniennes et brièvement, l'image centrale qu'est le corps modifiant, par la perception consciente – la modification cérébrale en les termes bergsoniens, – le système des images extérieures. Dans l'ordre, c'est donc et également une relation de causalité rapportée au rapport du sujet psychologique d'avec le sujet physiologique.

RUDY KOHWER



Compartilhando conhecimento
2023



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	8
I. ÉTUDE DE LA PERCEPTION PAR LE CONTEXTE THÉORIQUE	24
1.1 Problématique des concepts d'espace et de temps	24
1.2 Simultanéité et succession dans la relation de causalité étendue	36
2. ÉTUDE DE LA PERCEPTION PAR LE CONTEXTE MÉTHODOLOGIQUE	50
2.1 Étendue du mouvement dans la succession	50
2.2 Relation de la succession d'avec la simultanéité	70
CONCLUSION	85
BIBLIOGRAPHIE	91

À mon frère, Pierre, début de conversation... chez maman.

Déjeuner, décembre 2021.

Para meu irmão, Pedro, início de conversa... na casa da mamãe.

Almoço, dezembro de 2021.

For my brother, Peter, start of conversation... at mom's house.

Lunch, December 2021.

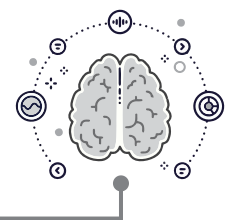


INTRODUCTION



es données de l'Esthétique transcendantale proposent une théorie qui soutienne l'existence de la connaissance sensible comme¹ déterminisme objectif ou matière nécessaire aux conditions extrinsèques et intrinsèques de la conscience, ou soit, respectivement, les concepts kantien d'*espace* et de *temps*. En définitive, cette proposition lorsque, originellement, l'affection dépend de la fonction des organes sensoriels qui, modifiant alors et spontanément le système nerveux d'après la confection des sens, proposent de suivre, en l'espèce de cette manifestation défendue par Kant (1905, p.72), que « le concept transcendantal des phénomènes dans l'espace est un avertissement critique qu'en général rien de ce qui est intuitionné dans l'espace n'est une chose en soi », en d'autres mots, entière en soi. Si, en

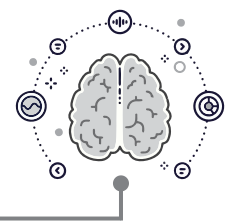
¹ - On peut dire de l'existence de la connaissance sensible qu'elle représente les sensations répondant aux qualités primaires et aux qualités secondaires comme expression dans l'emploi du langage philosophique, notamment dans la Philosophie de Hamilton (1869) intéressée par la théorie de l'Existence permanente qui caractérise en deux groupes principaux les sensations que les sens retiennent de la matière selon Stuart Mill, à savoir et respectivement les sensations identiques, dans le sens de même que pour tous les êtres. Cette définition leur vaudrait également la dénomination d'universelle. Les autres, les sensations plus particulières, varient selon le degré de sensibilité ou la capacité à sentir les choses et relativement aux conditions spatio-temporelles dans lesquelles se réalisent le phénomène de la sensibilité par les sens.



conséquence, le concept leibnizien de *chose en soi* soulève une problématique en déterminant l'individuation dans les perceptions internes, en revanche, c'est parallèlement à la problématique sur le concept transcendantal kantien, puisqu'en tout état de cause, Kant lui-même à la conviction d'un équilibre avec l'individuation, c'est-à-dire avec la connaissance absolue par rapport, comme le signale Stuart Mill (1869, p.115), à ces « *Rationalistes* qui admettent [...] la relativité de la connaissance humaine », et cette tolérance au même titre que Brentano (2008, p.335), à savoir de « son côté la perception externe nous révèle une relativité des déterminations locales et elle manque de ces déterminations absolues qui seules pourraient l'individualiser ».

Mais qu'on ne s'y trompe point, si la contiguité de perceptions internes à une perception externe, sous forme de représentations lorsqu'il s'agit primitivement d'une intuition, universalise cette dernière perception d'après l'auteur précité, et la fait ainsi s'éloigner du contenu de la sensation marqué par des déterminations plus individuelles, force est de constater une reprise des théories associationnistes avec les uniformités de succession et la relation de causalité selon Hume (1739). Pourtant défenseur du lien de causalité par nécessité subjective, ou sous un autre aspect de la conscience, de la relation primaire de ressemblance, lesquelles relations, d'après la contiguité susmentionnée par Brentano (2008, p.335), sont justifiées en faisant, respectivement, « abstraction de toute particularité de localisation dans telle ou telle direction et à telle ou telle distance de tel ou tel point de repère, et *le concept de coloré* fait en outre abstraction de la différence spécifique du rouge et ne retient que l'élément commun au rouge, au bleu, » l'habitude et l'uniformité sont problématisées par Hume (p.25-26) lui-même, car en définitive, lorsqu'une « qualité devient très générale, et qu'elle est commune à un grand nombre d'individus, elle ne conduit pas l'esprit directement vers l'un d'entre eux mais, en offrant un trop grand choix en une fois, elle empêche par-là l'imagination de se fixer sur un objet en particulier ». Du point de vue des conditions de la conscience, nous avons cherché, dans un premier temps, un équilibre entre l'insensible et le sensible, c'est-à-dire, respectivement, l'Absolue leibnizien et l'Esthétique kantienne, avant de tendre, dans un deuxième temps, vers un équilibre du paradigme universaliste d'avec le paradigme individualiste de la pensée.

Partant, nous avons débuté par une différence notable. Quand bien même Kant (1905, p.82), après avoir mentionné Leibniz ayant « tout à fait faux, en ne considérant la différence qu'il y a entre le sensible et l'intellectuel que comme une



différence logique », conçoit les déterminations objectives² comme nécessaires à la constitution de l'objet transcendantal, donc à la composition de l'espace par la matière intuitionnée sous forme d'impressions de sensations comme essence et par une telle condition extrinsèque de la conscience, néanmoins, selon Brentano (2008) avec l'absence d'étendue dans les conditions intrinsèques de la conscience, c'est-à-dire avec l'absence de la totalité du divers d'un phénomène, l'objet transcendantal peut alors ne pas souffrir de changement ou d'influence comme peut en subir ce même objet intuitionné dans les conditions extrinsèques de la conscience qui reproduisent le monde extérieur par des sensations, et donc au moyen d'autres qualités ou objets sur le chemin du mouvement des qualités relatives aux propriétés physiques de l'objet effectif intéressé par les sens ou la sensibilité interne. Tout bien considérée, cette absence dans le temps, mieux disant, par les conditions intrinsèques de la conscience, ne rend pas possible cette propriété seulement du point de vue de l'immédiatisme de la perception.

À l'inverse, c'est une propriété que peut rendre possible l'espace, ou soit l'étendue comme mouvement des substances en tant que qualités, par exemple un rayon lumineux ou une onde sonore comme phénomène physique influencé par d'autres phénomènes du même type et sur son chemin ou mouvement, car et selon la « discussion sur l'extension ou l'inextension apparente de certains phénomènes psychiques et physiques », en somme, pour ce qui est de l'étendue que Brentano (2008, p.101) rapporte alors au concept d'*inexistence intentionnelle* repris à la philosophie scolastique et en matière de phénomène psychique, seul un objet intéresse le phénomène psychique dans la mesure où l'étendue n'est que la capacité de la conscience à représenter l'objet, ou à représenter la représentation de l'objet. Nous le développerons avec les conceptions de la psychologie descriptive de Brentano à propos de l'*unité de la conscience* constituée des trois modes ou activités psychiques fondamentales, ou soit la connaissance, le jugement et le sentiment, et conjointement avec les notions d'*expérience visuelle* et d'*expérience auditive* vers la représentation de ces expériences et comme mécanisme primitif de la représentation selon Searle (1985); en l'espèce de la philosophie contemporaine de l'esprit et du langage.

² - On entend par objectif les données de l'expérience sensible, plus précisément et sous le couvert de l'Esthétique transcendantale dans la Critique de la raison pure (1905) kantienne, les données que fournissent les phénomènes de la sensibilité, c'est-à-dire les qualités senties par les organes sensoriels, celles concernant les propriétés physiques de la matière.



En réalité, même si tout le champ de la perception externe se réduit aux perceptions pures dans les limites de cette première perception, puisque nous considérons une telle restriction selon l'Esthétique transcendantale kantienne qui prend la matière pour un accident, c'est-à-dire pour l'existence des qualités uniquement senties par les organes sensoriels, par comparaison analogique, ce n'est cependant pas la preuve de l'examen qui défend l'absence d'étendue des phénomènes physiques dans l'intuition réalisée intrinsèquement, c'est-à-dire selon le temps. Et en tenant compte d'une telle analogie, quand bien même il va de soi que l'étendue ne peut pas être une forme universelle, en somme, cette impossibilité due à la mobilité des objets et aux changements constants dans et du monde extérieur en évolution, les fondements de la science kantienne, appelée *Esthétique* transcendantale, défendent l'étendue comme étant une intuition pure toujours *a priori* dans l'espace ou les conditions cette fois-ci extrinsèques de la conscience.

Cette forme pure de la sensibilité peut encore s'appeler *intuition pure*. Ainsi, quand je détache de la représentation d'un corps ce qui en est pensé par l'entendement, comme la substance, la force, la divisibilité, etc., et aussi ce qui appartient à la sensation, comme l'impénétrabilité, la dureté, la couleur, etc., il me reste encore pourtant quelque chose de cette intuition empirique : l'étendue et la figure. Celles-ci appartiennent à l'intuition pure qui réside *a priori* dans l'esprit (*im Gemüthe*), même indépendamment d'un objet réel des sens ou de toute sensation, en qualité de simple forme de la sensibilité. (KANT, 1905, p.64)

En outre, puisque la figure, ou soit le contour géométrique dans le point de vue de l'intuition externe, et l'étendue, ou soit, entre autres qualités de cette dernière propriété physique, les dimensions et dans le même point de vue, d'un objet effectif, sont des conditions *a priori* de la conscience, autrement dit de l'espace de la conscience ainsi formée et qui reconnaît alors l'objet effectif par cette sorte d'intuition innée vis-à-vis de sa forme, l'horizon suivi concerne, par conséquent, le développement d'une problématique autour des autres conditions de la conscience où seules cette étendue et cette figure semblent pouvoir exister, ou soit l'intuition interne qui concerne le temps et déconsidère l'autre conception de l'étendue, c'est-à-dire les changements ou modifications d'un objet apportées par les influences d'autres objets. S'il a alors été question de mémoire, il a donc été question du temps relativement au mouvement, et cela à l'inverse de la communauté, ou, selon Kant (1905, p.226), d'un « état d'action réciproque [...] Les choses sont *simultanées* quand dans l'intuition empirique la perception de l'une peut succéder à la perception de l'autre et *réciproquement* (ce qui ne peut jamais avoir lieu dans la succession des phénomènes dans le temps [...]) ».

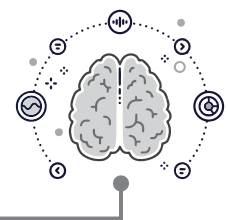


Si tant est que l'étendue et la figure sont fonctions d'un acquis inné, à l'inverse et pour l'analyse du mouvement, la production des résultats, par voie descriptive du raisonnement scientifique explicatif, a considéré un acquis de l'expérience, en somme, une mémoire expliquée par les mécanismes sensori-moteurs, ou le présent bergsonien. Soit dit en passant, entendons-nous sur la signification du terme *inné* à propos de l'étendue et de la figure comme deux propriétés physiques des objets effectifs, et par la signification que Bergson (1889, p.65) en donne : « Quand nous parlons d'objets matériels, nous faisons allusion à la possibilité de les voir et de les toucher ; nous les localisons donc dans un espace. Dès lors, aucun effort d'invention ou de représentation symbolique ne nous est nécessaire ». Si l'innée correspond à l'absence d'effort ou d'attention, et par-là à l'immédiatisme de la perception interne, une intuition sensible est tout de même nécessaire pour se représenter l'esquisse ci-après schématisée par la figure 1, en somme, les contours de l'objet effectif quant à sa forme et ses dimensions quant à son étendue apparaissant dans l'espace de la conscience.

Fig. 1 – L'intuition pure de la figure et de l'étendue de la matière dans l'espace de la conscience



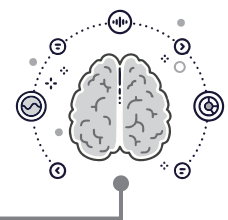
Pour l'explication de l'étendue du mouvement, la soutenance a tenu compte de deux variables. La première a soumis, à l'épreuve de la succession, le rapport du mouvement, comme connaissance intellectuelle, à la connaissance sensible, celle des sens externes qui sentent une onde sonore ou un rayon lumineux, en somme, pour une connaissance empirique de la nature et des objets effectifs l'environnant, ou la contextualisant. La perception externe réalise la perception des mouvements, sous formes d'actions ou d'attention, quant à l'étendue provoquée par l'influence des objets entre eux, mais aussi par le point de référence ou le rapport qu'a la situation du corps dans l'espace avec les objets, mieux disant, qu'on les organes sensoriels comme point de référence dans le contexte empirique, c'est-à-dire dans les limites d'une perception externe. Puis, nous nous sommes tournés vers la condition extrinsèque de la conscience, ou soit l'espace et donc la simultanéité qui s'y réalise, pour ainsi produire une contradiction par rapport à l'autre condition qu'est le temps, celle qui concerne



les conditions intrinsèques de la conscience, donc la succession qui s'y produit, et, pour la contradiction, qui ne se réalise pas sous le principe de réciprocité quant au mouvement qui agit et réagit ; d'où l'absence d'étendue et donc l'absence de discontinuité et de multiplicité du mouvement à l'inverse de l'hypothèse proposée.

Dans le cas de cet autre espace qui concerne le monde réel, quoi qu'il faille prêter attention aux moindres détails, tels que les ombres et nuances relativement à la symétrie des objets – mais un œil averti sera démontrer cette manière positivement, – si le champ de la vision embrasse largement toute l'étendue des phénomènes effectifs, c'est-à-dire situe et sent l'influence des qualités d'objets entre eux, et simultanément au-devant de la perception externe, on répond également de manière positive au sujet de l'étendue du mouvement dans une perception externe de l'espace qui concerne cette fois-ci celui de la conscience. En revanche, nous répondons négativement au sujet de l'intuition d'une telle qualité dans la perception interne, mais tout de même, en tenant compte de l'unité de la conscience qui fait coexister l'étendue par une présence dans l'absence et d'après Brentano (2008, p.178) : « Il est certain que la perception interne ne nous révèle aucune étendue ; mais il n'en résulte pas pour autant qu'elle exclut l'étendue : ne pas voir une présence n'équivaut pas à démontrer une absence ». Si la problématique prit forme à cet instant du raisonnement, nous nous sommes interrogés sur le motif suivant : la conscience révélerait un défaut lors de l'aperception des perceptions internes, car, quoi qu'il en soit, les perceptions pures résultent ou sont généralement sous l'influence du déterminisme de la matière dans l'environnement extérieur qui alors trompe, dans le sens de ne pas laisser le choix aux directions des perceptions externes, ces directions sur les objets effectifs. Dans ce sens, nous pouvons également souligner l'extrême lorsqu'une intensité trop élevée, pour être supportée par les systèmes nerveux, repousse les perceptions externes vers un autre point du champ de la vision et ainsi de suite.

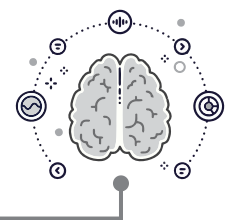
Donc, il s'agit d'un constant refoulement des perceptions externes et que nous nommons *répulsion* dans la suite de cette étude. En définitive, pour extrême, il s'agit de la réflexion de grandeurs d'intensité trop élevées quant aux qualités concernées des propriétés physiques d'objets effectifs et pour les sens qui se défendent alors en détournant leur attention de l'objet en question. Le résultat concerne la grande difficulté, voir l'impossibilité d'une perception interne à restituer ou intuitionner l'intégralité de la synthèse des perceptions pures selon le schème de l'étendue des mouvements dans les limites d'une perception externe, dans un environnement donné. Dans ce sens, est-ce que la mémoire répondrait à l'Absolu leibnizien ? Mais aussi dans ce sens, il s'agit de compétence, c'est-à-dire



du degré de connaissance et de compétences innées, plus que de performance, c'est-à-dire des actions dans le contexte et des expériences dans celui-ci. Cette cause et ses résultats parce qu'en définitive, les mouvements se dessinent instantanément sous le coup des répulsions selon le déterminisme de la matière qui a en conséquence et pour effet, de déterminer l'action du sujet percevant. Nous citons encore l'extrême, selon lequel il est question du désagréable pour les sens ou les sons d'une langue méconnue, pour citer le cas inverse, c'est-à-dire celui de l'agréable où il ne s'agit plus de répulsion mais d'attraction.

Ainsi, dans ce cas de direction ou de force de la répulsion automatique, dans le sens de non choisie, voici la soutenance théorique par la réaction qui se produit et remarquée par Bergson (1889, p.31), donc les qualités qui deviennent absentes et celles qui restent présentes, et cela quand une sensation affective, c'est-à-dire une existence, devient son essence, c'est-à-dire sa sensation dans laquelle, par conséquent, « les mouvements de réaction [**que la sensation affective**] provoquait de notre part tendent à s'effacer ; mais aussi nous apercevons l'objet extérieur qui en est cause, ou, si nous ne l'apercevons pas, nous l'avons aperçu, et nous y pensons » en tant que sa figure et son étendue, mais non en tant que l'entendue du mouvement en rapportant encore Kant (1905). Et la conséquence de cette répulsion, outre qu'elle revienne à l'inconnu, c'est-à-dire à un manque d'expérience ou de connaissances quant aux sons et aux gestes d'articulation d'une langue alors méconnue, revient aux conformités protoplasmiques, en d'autres mots, à la confection des organes sensoriels, et ce relativement à l'ébranlement des conceptions nerveuses pour leur être rattachées, et tout cela, somme toute et quant à la cause, par l'influence des réflexions ou rayons émis au sujet des phénomènes physiques qui détournent ainsi constamment la perception sur un objet vers un autre objet. Et c'est pourquoi selon Brentano (2008, p.347) ce « serait tout d'abord une erreur grave que de prétendre trouver l'origine de notre représentation du temps, de la distinction que nous établissons entre l'*avant* et l'*après*, dans une différence sensorielle objective, comme nous le faisons pour les distinctions spatiales ».

Si donc la cause est la matière déterminant alors l'action comme effet, les mouvements du corps, mieux disant, des organes sensoriels, sont la conséquence qui subit les mouvements de la matière. Mais tout bien considérées, ou selon le point de vue philosophique, idéaliste ou matérialiste, cause et conséquence sont réciproques. Or, quoi qu'il en soit, ce qui intéresse est la considération pour l'impossibilité qu'a la perception interne à restituer de manière objective le schème temporel ou les

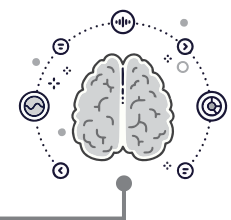


mouvements de la perception externe, donc l'entière répartition du temps non pas par rapport au corps, mais bien sûr par rapport aux mouvements de la matière au moyen de certaines de ses qualités et comme le soutient, dans un premier moment, Bergson (1965). Or, dans un second moment, ce même auteur répond autrement, ou soit inverse la tendance en spéculant sur le déterminisme de l'action du sujet percevant, et cette spéculation lorsque la présence du corps à une influence dans la perception externe, en définitive, en garantissant un point de référence quant à la mesure du temps, et cela en faisant défaut ou en jouant le rôle d'obstacle à l'étendue du mouvement de la matière, qui, en conséquence, devient discontinue et divisible en parties de mouvement et qui se reflètent dans la perception interne.

Notre corps n'est point autre chose que la partie invariablement renaissante de notre représentation, la partie toujours présente, ou plutôt celle qui vient à tout moment de passer. Image lui-même, ce corps ne peut emmagasiner les images, puisqu'il fait partie des images ; et c'est pourquoi l'entreprise est chimérique de vouloir localiser les perceptions passées, ou même présentes, dans le cerveau : elles ne sont pas en lui, c'est lui qui est en elles. Mais cette image toute particulière, qui persiste au milieu des autres et que j'appelle mon corps, constitue à chaque instant, comme nous le disions, une coupe transversale de l'universel devenir. C'est donc le *lieu de passage* des mouvements reçus et renvoyés, le trait d'union entre les choses qui agissent sur moi et les choses sur lesquelles j'agis, le siège, en un mot, des phénomènes sensori-moteurs ». (BERGSON, 1965, p.90)

D'après le premier moment, le corps, présent dans les limites de la perception externe où tous les mouvements ont lieu dans un contexte empirique, autrement dit un contexte changeant et évoluant par les objets et corps qui se meuvent, ne joue, tout comme les points de réflexion ou les images lui étant environnantes, qu'un rôle de transistor servant à contrôler l'intensité des réflexions de la substance ou, le cas échéant dans les limites de la capacité des organes sensoriels à sentir, à se protéger de cette intensité en détournant son attention par un mouvement de répulsion sensori-moteur. Concédonsons alors la signification du terme *intéressé*, rédigée ci-après par Bergson (1965, p.25), au terme *contrôle* susmentionné quant à l'intensité des réflexions : « La vérité est que le point P, les rayons qu'il émet, la rétine et les éléments nerveux intéressés forment un tout solidaire, que le point lumineux P fait partie de ce tout, et que c'est bien en P, et non pas ailleurs, que l'image de P est formée et perçue ». C'est donc cette image, sous la forme de cette constitution, que la perception interne rappelle avec tous les détails qui la qualifiaient lors d'une précédente perception externe.

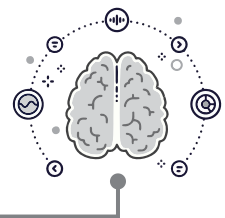
Aussi, et d'après l'Esthétique transcendantale, dans la grandeur d'intensité du rayon lumineux et dans son mouvement, on mesure l'hétérogénéité grâce au



divers, non pas de la substance du rayon mais des sensations comme matière qui le constitue et que Kant (1905, p.195) remet à la perception du divers qui aura une « *grandeur intensive* et, en tant que correspondant à cette grandeur, tous les objets (*Objecten*) de la perception, dans la mesure où cette perception renferme de la sensation, doivent (*muss*) être affectés de *grandeur intensive*, c'est-à-dire avoir un degré d'influence sur les sens », qui, si la réflexion devient cependant trop intense, dans le sens de désagréable à l'insupportable pour les éléments nerveux, se trouvent détournés par une réaction ou un mouvement automatique du corps représentant également la préformation de l'avenir pour Bergson (1889, p.25), à savoir après une réaction non pas libre mais « déterminée sans passer par l'intermédiaire de la conscience [...]. L'état affectif ne doit donc pas correspondre seulement aux ébranlements, mouvements ou phénomènes physiques qui ont été, mais encore et surtout à ceux qui se préparent, à ceux qui voudraient être » selon une réaction due à la force d'une grandeur d'intensité trop élevée³ pour être assumée dans son entier par l'organe de la vision ; d'où, encore une fois, l'extrême précité.

À ce stade de l'étude, ou soit son introduction, le résultat concerne la fonction des mécanismes sensori-moteurs, lorsque, premièrement, il y a des mouvements sensitifs en présence d'hétérogénéité dans la réalité et, deuxièmement, des mouvements musculaires en présence de discontinuité dans la même réalité. Notons également que, la remise de ces résultats aux théories associationnistes produit, à l'inverse, le néant d'une telle fonction rapportée aux mécanismes sensori-moteurs, et cela puisqu'il s'agit d'homogénéité ou d'uniformités de succession, bien comme de continuité du mouvement dans le temps et à l'encontre, bien évidemment, du principe de réciprocité ou de force et d'action dont l'objectif est justement de problématiser le temps « considéré comme un milieu homogène [...]. En montrant le vice de cette théorie, nous ferons voir comment le temps, conçu sous la forme d'un milieu indéfini et homogène, n'est que le fantôme de l'espace obsédant la conscience réfléchie » ; d'après les propos de Bergson (1889,

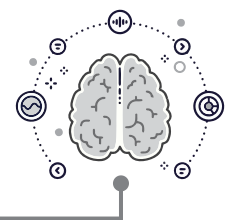
³ - S'agit-il d'ores et déjà de considérer l'indétermination du vouloir comme effet notifié dans *Matière et mémoire* de Bergson (1965) ? La positive influencerait les modifications du système nerveux, lesquelles modifications engendrent une sensation à partir de la cause suivante : une excitation ou un stimulus par la matière. En outre, on peut aussi se demander ce qu'il en est du rapport de cette indétermination avec l'étendue d'une perception consciente lorsque le corps dément l'étendue d'une perception pure, en d'autres mots, l'étendue d'un phénomène physique. En effet, en prenant un rayon lumineux qui choque un autre rayon lumineux, soit ils se mélangent et forment à eux deux une nuance dont la qualité réfléchie s'étend dans une direction différente, d'où la discontinuité du mouvement, ou soit cette étendue de la substance nuancée choque le corps, c'est-à-dire l'organe sensoriel intéressé par l'objet, et, dans ce cas, nous tendons pour la négative quant à cette indétermination.



p.75) sur l'école associationniste anglaise. Maintenant, conformément au deuxième moment bergsonien, ou soit le *lieu de passage*, en l'espèce de l'expression précitée par l'auteur, explorons avec plus de profondeur qu'il ne l'a été simplement mentionné, le motif de l'action du corps sur la substance des objets, laquelle action du sujet percevant fut simplement ramenée à la préparation et au vouloir des états affectifs, en l'espèce de la réaction déterminée par la répulsion déterminant alors les actions du corps. Il y a une différence notable à prendre en compte. L'ébranlement nerveux, qui, pour son existence, se suffit par un *stimulus*, conquiert l'espace à mesure qu'il se propage. On a donc une grandeur dite *extensive* en quantité d'ébranlement, mais par son essence, c'est-à-dire par l'ensemble de ses sensations, lequel assemblage représente la qualité de l'effet, ou soit la grandeur d'intensité par laquelle nous évaluons « la grandeur de la cause [...] : c'est, comme diraient les Écossais, une perception acquise » par les sensations, qui, en somme, concerne les termes et considérations de Hume (1739), Locke (1735) et Berkeley (1920) sur la valeur des idées non pas innées mais acquises⁴ par l'expérience et comme le conçoivent également les lois dérivées de la nature quant à l'expérience, à savoir ces lois de l'associationnisme avec ses méthodes ordinaires de la psychologie expérimentale ayant pour objet, selon Stuart Mill (1866, p.22), « les uniformités de succession ; les lois soit primitives, soit dérivées, d'après lesquelles un état mental succède à un autre, est la cause d'un autre, ou, du moins, la cause de l'arrivée de l'autre ».

Pour tout dire, en rapportant maintenant et progressivement le rôle de la mémoire à propos de l'habitude, ainsi nommée en les termes bergsoniens, cette cause rejoint la première double hypothèse de Bergson (1965, p.139) pour une théorie de la mémoire où il « faudra donc, dans cette théorie, que le souvenir naisse de la répétition atténuée du phénomène cérébrale qui occasionnait la perception première [...]. La mémoire n'est qu'une fonction du cerveau, et il n'y a qu'une différence d'intensité entre la perception et le souvenir » qui naît alors de la répétition qui tient pour vivante l'intensité. Et pour spéculer, comme le veulent les lois de l'associationnisme dérivées

⁴ - La doctrine de Locke, dans son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain* (1735), et celle de Berkeley, dans ses *Principes de la connaissance humaine* (1920), et ces deux doctrines à l'encontre des sceptiques soutenant la substance matérielle, sont semblables de par leur horizon commun, en somme, réaliste plus qu'idéaliste puisqu'elles considèrent l'expérience et les lois de la nature : toutes les connaissances et les idées sur les connaissances, adviennent des expériences acquises depuis le commencement de l'être.



de l'expérience, tout ce qui tombe sous ce paradigme de la psychologie expérimentale, selon Brentano (2008, p.348), « ne dure que parce qu'il est constamment renouvelé par l'influence créatrice d'un premier Principe immédiatement nécessaire ; que ce premier Principe révèle un changement infinitésimal et parfaitement uniforme » ; en voulant parler bien sûr du lien humien de causalité par nécessité subjective, c'est-à-dire par une habitude, laquelle correspond à la ressemblance sous d'autres termes, et comme conclusion tirée par les conceptions associationnistes de la conscience. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'existence et essence se correspondent pour se compléter dans la transaction des phénomènes physiques aux phénomènes physiologiques, en somme, l'un dans l'autre et respectivement, qualité et quantité sont rapprochées.

Suite à une force quelconque, soit un rayon lumineux, soit une onde sonore, et dans le cas des méthodes audio-visuelles d'enseignement-apprentissage, lesquelles conçoivent pourtant de manière simultanée ces deux modes de la substance, cependant une simultanété qui, pour l'heure ne compte pas et malgré qu'il faudra tenir compte de Brentano (2008, p.173), autrement dit lorsqu'un homme « se représente plusieurs objets premiers à la fois, il n'a pas seulement conscience d'exercer l'une ou l'autre de ces activités, mais encore leur simultanété [...] ; celui qui sait qu'il est en train de voir et d'entendre n'ignore aucunement la simultanété des deux opérations », cette observation montre l'étendue du mouvement de la réaction ou répulsion, en somme, ainsi démontrée par l'expérimentation dans la figure 2 ci-dessous proposée, et qui prouve, par conséquent, le principe de réciprocité par le fait suivant : la réaction de la substance, représentée par la flèche supérieure à partir de l'objet situé à l'extrémité droite de la figure, laquelle substance fut la force initiale, représentée par la flèche inférieure, et infligée sur l'objet à l'extrémité droite de la figure, lequel objet est situé sur son cheminement, joue, après coup, toujours le rôle de la force vers la possibilité d'une autre substance, c'est-à-dire d'un autre contact ; et ainsi de suite selon que soit encore suffisante l'énergie qui donne vie à la force. Or, en tout état de cause, selon les lois de la nature, autrement dit lorsqu'aucuns autres *stimuli* n'entrent en jeu dans une relation de cause à effet, l'échange, c'est-à-dire la réciprocité, perd de son équilibre à mesure que l'intensité diminue.

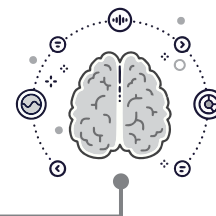
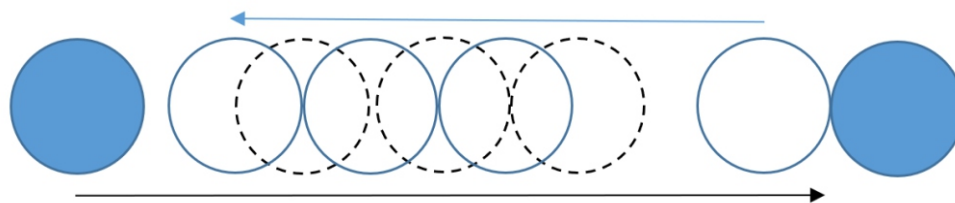
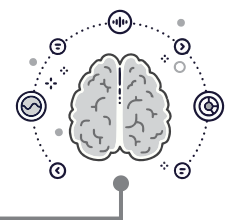


Fig. 2 – L'étendue du mouvement de la réaction : discontinuité, hétérogénéité et principe de réciprocité



Dans le cas de l'intensité à proprement parler, la réciprocité concerne la nature de la grandeur d'intensité ici conçue selon la discontinuité de l'étendue du mouvement qui connaît alors des divisions. Et Bergson (1889, p.29-30) apporte encore son soutien pour l'explication de l'effet de répulsion que nous avons représenté par le principe de réciprocité à la suite de la considération de l'auteur, à savoir à « mesure que l'amplitude de la vibration sonore augmente, notre tête, puis notre corps, nous font l'effet de vibrer ou de recevoir un choc [...]. Des étrangers, conversant entre eux dans une langue que nous ne connaissons point, nous font l'effet de parler très haut », en somme, ce qui détourne la perception due au choc de la hauteur, de la grandeur d'intensité. En exposant ici l'onde sonore, nous rapportons, et la distinction avec le rayon lumineux pour ce qui est des méthodes audio-visuelles prônant pourtant pour la simultanéité, et notre deuxième variable comme suit formulée. Cette distinction parce qu'en réalité, c'est un fait vérifié, par l'expérience, qu'une perception auditive est moins claire qu'une perception visuelle, qui plus est dans le cas d'une langue méconnue, ressemble à des bruits confus indiscernables et désagréable pour l'ouïe qui cherche alors à s'en éloigner, car incompréhensibles, mieux disant, indéchiffrables par les opérations de la conscience qui ne discernent point. Encore une fois, il semble que nous soyons face à la notion bergsonienne d'indétermination du vouloir. Du point de vue théorique, la condition subjective suivante est le motif d'une telle obscurité, à savoir : l'hétérogénéité entre les sensations qui constituent l'intensité du mouvement, et ramenée sur le plan du temps, devient, par conséquent de son antonymie, l'uniformité des successions où tout se ressemble alors.

Somme toute, si la relation primaire de ressemblance le définit par les lois de l'Association, sa définition représente alors le flou, ou mieux, le manque de discernement entre les sensations. C'est pourquoi il a fallu, premièrement, problématiser le concept du *temps continu* dans l'enseignement des langues étrangères par les méthodes audio-visuelles. Le cas échéant, il appert l'évidence que les termes *hétérogénéité* et *discontinuité* prennent leur respectif antonyme, et, par-là,



que le discernable prend également au passage la valeur de son antonyme, à savoir les qualités relatives aux propriétés physiques des objets effectifs, ou mieux, les sensations sont indiscernables les unes par rapport aux autres, d'où la naissance de l'inintelligibilité, mais aussi, dans cette mesure, de la répulsion. Sous cette perspective trop atomiste de la substance, il a fallu, deuxièmement, considérer que nos sens ont besoin d'éducation lorsqu'en définitive, Bergson (1965, p.28) conçoit le problème des intervalles d'indétermination de durée : « Les perceptions diverses du même objet que donnent mes divers sens [...] resteront séparées les unes des autres par des intervalles qui mesurent, en quelque sorte, autant de vide dans mes besoins : c'est pour combler ces intervalles qu'une éducation des sens est nécessaire ». Si la faculté qu'a l'intelligence à discerner est vaine, la doctrine de la relativité de la connaissance semble également être remise en cause.

Pour autant, nous l'avons indubitablement posée en deçà de l'expression bergsonienne d'*indétermination du vouloir*. Comme troisième terme ci-après mentionné par Bergson (1965, p.24), et comme cause de la répulsion sur ces « points de l'univers sur lesquels les mouvements auraient prise, [ainsi] perception consciente et modification cérébral se correspondent rigoureusement. La dépendance réciproque de ces deux termes tient donc simplement à ce qu'ils sont, l'un et l'autre, fonction d'un troisième », qu'est l'indétermination du vouloir, c'est-à-dire la répulsion comme cause, tout bien considérées, i) des modifications nerveuses relatives à la quantité d'ébranlements nerveux et, du nombre et du choix des perceptions pures, et, ii) des modifications cérébrales et de la qualité de la perception consciente. Somme toute et par cette comparaison analogique entre perception externe et perception consciente ou interne, nous avons proposé, dans le tableau 1 ci-après illustré, une table de quelques caractéristiques des phénomènes physiques en face de quelques-unes qui seraient leur respectif phénomène physiologique. Ainsi, dans ce sens de l'étude, si l'on peut dire que le vouloir est indéterminé pour les organes sensoriels ou l'action du corps, on peut alors dire que sa détermination est fonction de la matière, et que, par conséquent, la quantité de phénomènes de la sensibilité, donc la quantité d'ébranlement nerveux, est fonction des qualités de la matière, donc de la quantité de sensation.

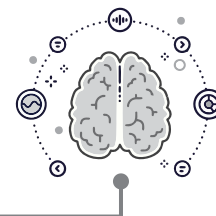


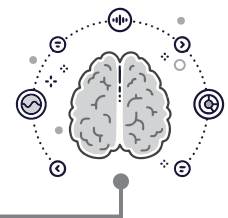
Tableau 1 – Table sur les caractéristiques des phénomènes physiques et des phénomènes physiologiques pour leur correspondance réciproque

Matière	Modification nerveuse
Sensation	Ébranlement nerveux
Qualité	Quantité
Grandeur intensive	Grandeur extensive
Perception interne	Temps et intuition interne
Perception externe	Espace et intuition externe
Réalité	Virtualité

→ Correspondance par indétermination/détermination du vouloir
 ←

Et la répulsion signifie que la perception de la série de sensations découverte originellement dans le contexte du monde réel, puis suite à la modification nerveuse due aux ébranlements nerveux alors après excitation par des *stimuli* dans ledit contexte, ferait se correspondre les sensations de la série par la grandeur d'intensité concernant la mesure de l'étendue du mouvement. Si la répulsion ou cette qualité de la matière déterminent alors le vouloir, et donc la supposée préparation des états affectifs vers l'avenir, nous avons dès lors progressé en direction du motif de l'action du corps agissant sur les objets, donc la déterminant. Nous avons vu que les actions du sujet percevant étaient déterminées par la fatalité du monde extérieure. À partir de la signification ci-après, ou soit celle de l'expression *lieu de passage* précitée par Bergson (1965), nous étudions maintenant que l'action du corps détermine la matière, à savoir le corps présent dans les limites d'une perception externe fractionne la substance et par là même la synthèse du divers, autrement dit il réalise une coupe sur la série de l'ensemble des sensations ou dans l'intensité représentant l'étendue du mouvement.

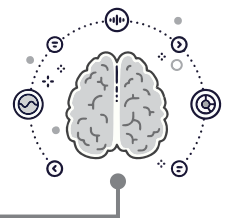
Si l'absence du sujet percevant rend vaine, et l'Esthétique transcendantale kantienne pour considérer la détermination des qualités de la matière strictement par les organes sensoriels du corps, et l'hétérogénéité ainsi que la discontinuité de la grandeur d'intensité ou de l'étendue d'un mouvement, cependant, en suivant le raisonnement kantien ci-après défendu, nous avons remarqué, dans un premier moment, que nous ne problématisions plus le temps mais plutôt que nous le résolvions à soutenir, entre autres exemples, l'apprentissage de la parole, quand bien même et dans un deuxième moment, l'auteur revient sur la discontinuité et l'hétérogénéité, ou après qu'il ait concédé aucun fractionnement sur les grandeurs extensives concernant l'espace, et intensives concernant la série des sensations, c'est-à-dire l'intensité ou bien même l'étendue du mouvement.



Des grandeurs de ce genre peuvent s'appeler encore *fluentes* (*fließende*), parce que dans leur production la synthèse (de l'imagination productrice) est une progression dans le temps dont on a l'habitude de désigner la continuité par l'expression d'écoulement (*Fliessens-Verfliessens*) [...]. Quand la synthèse du divers des phénomènes est rompue, ce divers est un agrégat de plusieurs phénomènes (et non, à proprement parler, un phénomène à titre de quantum) qui n'est pas produit par la simple suite (*Fortsetzung*) de la synthèse productive d'un certain mode, mais par la répétition (*Wiederholung*) d'une synthèse toujours interrompue. (KANT, 1905, pp.197-98)

Ce concours de circonstances et conditions dont l'horizon à suivre est maintenant la perception interne des phénomènes physiques devenus alors psychiques dans et par le substrat de la conscience même, a amené, par conséquent, à mesurer l'unanimité entre les auteurs qui ont participé au débat sur la question de l'unité du phénomène psychique, en somme, l'unité Brentano de la conscience. Nous proposons alors d'ouvrir ce débat par la question que Brentano (2008, p.169) pose sur ces phénomènes, à savoir sont-ils à considérer comme multiples ou y a-t-il « toujours une unité réelle qui embrasse, malgré leur grande abondance, tous ces phénomènes psychiques ? ». Pour revenir brièvement à la loi du seuil, qui défend la mesure de la grandeur d'intensité du divers des sensations dans l'étendue d'un mouvement, lesquelles sensations donnent vie ou existence à l'espace par leur coexistence, sert à prouver une corrélation, celle par laquelle un phénomène physique devient un phénomène tout autant physiologique que psychologique.

Donc, pour conclure sur la détermination matérielle dans les limites d'une perception externe où certaines réflexions des propriétés physiques des objets effectifs sont absorbées par les organes sensoriels et donc le système nerveux, nous justifions ladite corrélation et par là même la partie suivante en mentionnant, par Brentano (2008, p.20), le champ d'étude ici concerné, à savoir « Fechner qui a donné à cette branche de la science de nom de psychophysique et qui a appelé *principe psychophysique* la loi devenue fameuse qu'il a établie à ce sujet. D'autres ont préféré l'appellation moins heureuse de psychologie physiologique », tel que Wundt (1886) qui renvoie à la loi de Weber appliquée avec plus de spécificité par le physiologiste, et, enfin, en terminant par Leibniz (1886, p.55) : « Les organes auraient pour principale fonction de concentrer les impressions physiques, de les recueillir, de les centraliser afin qu'elles deviennent sensibles, perceptibles ». Si les considérations pour l'universalité semblent pouvoir faire office d'une loi générale dérivée non pas des expériences du corps mais des expériences de la conscience, et comme le veulent les formes de



l'intuition externe et de l'intuition interne *a priori*, c'est-à-dire et respectivement, l'espace et le temps, il semble qu'il faille progresser en proposant une étude sur la viabilité de la divisibilité du temps en intervalles de durée qui s'opposeraient à l'homogénéité, ainsi, ferait rejaillir l'hétérogénéité et la discontinuité à la lumière des considérations pour le temps dans la perspective de Bergson (1889) et de Kant (1905, p.74-75), ce dernier auteur considérant que « le temps n'est autre chose que la forme du sens interne, c'est-à-dire de l'intuition de nous-même et de notre état intérieur. [...] il détermine le rapport des représentations dans notre état interne ».

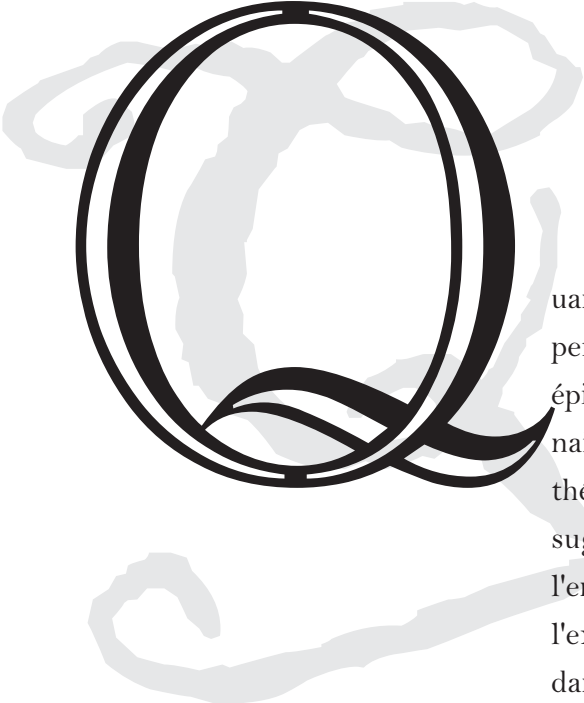
Nous avons cependant choisi de progresser sur la grandeur et l'étendue du mouvement, et ce avec la finalité de mieux rendre compte du mode de représentation indiqué par Brentano (2008, p.335), à savoir « les images forment elles-mêmes une classe qui ne se distingue pas seulement de celle des sensations par leur contenu, mais bien par leur origine », en voulant parler des images-souvenirs dans les considérations bergsoniennes. Et cette conviction parce que nous sommes également à la confluence ci-après mentionnée par Kant (1905, p.78) à propos de la détermination individualisante des objets effectifs, qu'est l'Absolu leibnizien, et de la relativité de la connaissance, qu'est le phénomène de la sensibilité relativement à la capacité des sens à sentir, à savoir la première « où l'objet est considéré en soi-même (indépendamment de la manière de l'intuitionner, mais dont la nature reste par là même toujours problématique) ; l'autre, où l'on a égard à la forme de l'intuition de cet objet, laquelle doit être cherchée [...] dans le sujet auquel l'objet apparaît ».

La conscience, qui traite également l'information, et cela par la vie représentative du cerveau dans lequel l'information est alors reçue puis transmise de part et d'autre de celui-ci, autrement dit à la manière d'un récepteur puis d'un transmetteur, de façon à correspondre à l'action voulue par le sujet agissant et dont la mémoire joue un rôle capital si l'on en croit les conceptions de Bergson (1965, p.25) comme suit formulées : « Comme, en pareil cas, l'objet a disparu tandis que le cerveau subsiste, on conclut de là que le phénomène cérébral suffit à la production de l'image. Mais il ne faut pas oublier que, dans tous les états psychologiques de ce genre, la mémoire joue le premier rôle ». Ainsi donc cette disparation et subsistance nous ont amené vers la deuxième thèse de Bergson (p.140), à savoir la « mémoire est autre chose qu'une fonction du cerveau, et il n'y a pas une différence de degré, mais de nature, entre la perception et le souvenir ».

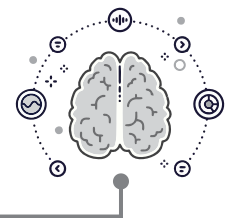
CHAPITRE I

ÉTUDE DE LA PERCEPTION PAR LE CONTEXTE THÉORIQUE

1.1 PROBLÉMATIQUE DES CONCEPTS D'ESPACE ET DE TEMPS



Quand bien même la thèse de Brentano (2017, p.14) sur la perception interne, autrement dit du point de vue épistémologique, son influence « déterminante pour la naissance du 'mouvement phénoménologique' », et la théorie intellectualiste de Kant (1862, p.9), laquelle suggère les facultés de l'esprit comme fonction de l'entendement dont la théorie de la connaissance est l'exemple le plus probant en matière de phénoménologie dans l'histoire de la philosophie moderne avec « la *logique transcendantale*, dans laquelle l'objet même est représenté comme objet de l'entendement seul », ont encadré la problématique sur le temps en direction de celle de l'espace, nous avons également désiré embarquer l'acte de la volonté, c'est-à-dire la volition dans le cerne d'une

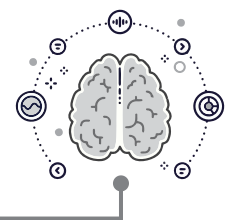


psychologie plus synthétique qu'analytique⁵, et ce paradigme pour suivre la référence kantienne en deçà de la psychologie descriptive brentanienne, lesquelles, par conséquent, se sont vues infligées « les deux manifestations fondamentales : sentir et agir » dans la perception de la vie psychique quant à l'activité de la conscience humaine ; ainsi subordonnée par Ribot (1896, p.378).

Toutefois, pour concevoir ces deux principes, la *Critique de la raison pratique* de Kant (1888, p.12) entra en ligne de compte pour mieux reconsidérer l'action et quand « la faculté de désirer est, pour le même être, le pouvoir d'être par ses représentations ». Qui plus est Brentano (2008, p.210) complète cette définition en ajoutant, et par la même en spéculant sur l'action de l'activité de la conscience, mieux disant sur la volition, que la faculté de désirer est « la cause de la réalité des objets de ces représentations ». Eu regard de cette association⁶, laquelle assujettit l'activité psychique à des règles moins générales et plus spécifiques, dans le mesure où les caractères sont diversifiés,

⁵ - On distingue l'analytique du synthétique à partir du concept de l'analyticité se rapportant, du point de vue pratique de la logique, à l'expression d'égalité des termes, donc, une spéculation sur la relation primaire de ressemblance. En l'espèce de la philosophie analytique de Frege (1971), l'égalité se vérifie sur la base du calcul des prédicats qui tient en les données et fonctions de l'arithmétique, et pour l'élaboration d'un langage dit formel, en l'occurrence, l'idéographie frégréenne dont l'objectif, sommairement et outre son utilité pour la programmation des automates, est la décomplexification des ambiguïtés dans les idiomes dits naturels. Bien qu'il s'agisse d'une théorie de la connaissance, toutefois plus général pour le premier et de par sa logique fidèle à la vérité comme contenu de l'expression des phrases assertives, la logique transcendantale de Kant, dans sa *Critique de la raison pure* (1905), arbore également l'expression d'égalité des termes, cependant sous l'angle du contenu de la conscience, qui, par conséquent, renvoie aux données de la psychologie traitant, cette fois-ci à propos de la synthèse, donc l'inverse de l'analyse, des changements entre deux états simultanés se succédant dans le temps, autrement dit dans la chaîne d'une unité de la conscience en les termes et données de la Psychologie du point de vue empirique (2008) de Brentano. Si le traitement de cette dernière psychologie peut concerner les modes moyens du sentiment tels que le soupçon, la supposition et la certitude à propos des principes de la croyance selon son intensité, et la volition, le souhait et la convoitise à propos des principes du désir aussi selon son intensité, c'est cependant en deçà des considérations pour l'universel ou le collectif que nous devons nous reporter, en l'espèce de la psychologie millienne dans son débat sur *La philosophie de Hamilton* (1869), aux groupes et possibilités permanentes de sensations. En définitive et tout comme le fait l'Essai sur les données immédiates de la conscience (1889) chez Bergson, à propos de la division du temps, l'ensemble de ces psychologies renvoie initialement et fréquemment au débat sur la divisibilité de l'unité soutenu par les considérations de l'arithmétique. En effet, on ne saurait diviser le temps sans se préoccuper de la multiplicité ou, le cas échéant, de l'indivisibilité, en somme, ce qui rapporte également, entre autres concepts, à l'infini, l'étendue, l'inétendue, la grandeur extensive et la grandeur d'intensité.

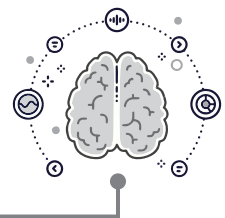
⁶ - À ce stade de la recherche, on rapporte encore l'association à l'activité de l'entendement pure d'avec celle de l'entendement empirique. Si cette dernière renvoie aux conditions et circonstances du contexte empirique où se réalise les phénomènes de la sensibilité ou les expériences pour la réalisation des sensations qui constitueront la matière du sentiment par le désir, toutefois, la relation de causalité, en rapportant bien sûr son rapport avec le temps, produit l'association avec l'entendement pure et pour l'action, par exemple une volition basée sur les considérations pour la loi morale et, ainsi, la bonne réalisation de l'objet du sentiment.



cependant une variété classée d'après sa subsomption au genre humain, donc d'une manière qui peut tout de même être encadrée par des généralisations, nous avons tenu pour hétérogène, dans la série du mouvement représentée par le divers kantien, c'est-à-dire par l'ensemble des sensations dans l'espace, du point de vue empirique de la conscience, sa substance qui la préforme, c'est-à-dire la partie qui se charge de prendre la matière pour former la pensée, donc la manière de former la pensée.

Aussi, en problématisant le temps par les sensations non plus externes mais internes, remarquons que nous problématisons encore la nécessité comme lien de causalité selon le subjectivisme du scepticisme de Hume (1739, p.122), mais cette problématique maintenant au moyen du lien par liberté de la volonté née de l'idéalisme transcendantal kantien, en définitive, comme objection des conceptions fatalistes du premier philosophe pour qui « les choses auxquelles nous avons été accoutumés dès notre enfance prennent si profondément racine qu'il nous est impossible [...] de les éradiquer ; et cette habitude [...] s'approche, par son influence, de celle qui naît de l'union constante et inséparable des causes et des effets ». Tout de même, si le pivot principal de l'habitude se forme par une telle force de réunion, s'en tenir à l'étude de la modification des sensations et des changements d'états moyens dans l'ordre plus élevé de la série d'un état ou d'une unité de la conscience, semble plus raisonnable que l'objectif de supprimer complètement l'éradication ci-dessus mentionnée, puisque ces habitudes adviennent de la formation d'une éducation depuis le bas âge, quand bien même les expériences qui s'en suivront viendront créer le désordre dans l'essentiel, ou l'éducation des sens, autrement dit dans cette relation de causalité par nécessité subjective, et cela face à la culture dont prendra conscience et traversera de proche en proche le caractère du sujet évoluant.

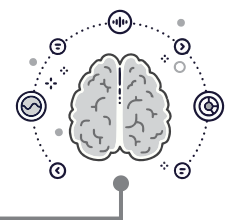
Par surcroît, en divulguant sa méthode, la psychologie transcendantale suscita les données de la psychologie rationnelle, car pour perpétuer la tradition qu'est la dualité de l'âme d'avec le corps, cette dernière offre encore une certaine objectivité à propos de l'élément substantiel des objets. Et si de tels apports placent la théorie métaphysique positive au confluent des phénomènes empiriques, dont la description fit précédemment l'objet d'une connaissance scientifique à propos de l'intuition externe, d'avec les phénomènes de l'observation interne dont la description concerne maintenant l'étude sous le couvert théorique de la thèse brentanienne au sujet des expériences internes, donc de l'intuition interne, nous défendons cette branche de la psychologie scientifique en l'accordant, tout compte fait et mentionnée par Bunge (1903, p.18), à la « doctrine générale sur l'homme et le monde, une sensation



d'ensemble basée sur les derniers progrès des sciences physico-naturelles et exposée inductivement en une accumulation de faits et de lois vérifiées, tels qu'ils se présentent dans le déterminisme de la réalité ». Un tel déterminisme fit, en conséquence de cet accord, l'objet d'une étude qui elle-même fit intervenir les postulats théorico-méthodologiques advenant de l'état de la science relatif à la période des auteurs considérés pour l'étude de cet objet autour de la conscience, en d'autres mots, de deux principes, à savoir le désir et le sentiment, et cette analyse dans la lignée kantienne, mais également Brentanienne avec le troisième mode fondamental de l'activité psychique, lequel mode est lié à l'émotivité et l'affectivité.

Dans la connaissance pratique, c'est-à-dire dans celle qui a simplement à faire à des principes déterminants de la volonté, les principes (*Grundsätze*) que l'on se fait, ne sont pas encore pour cela des lois auxquelles on soit inévitablement soumis, parce que la raison doit en pratique s'occuper du sujet, c'est-à-dire de la faculté de désirer, dont la nature particulière peut occasionner dans la règle des modifications diverses. (KANT, 1888, p.28)

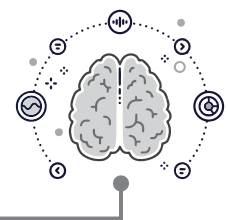
Du côté de ces philosophes qui apprécient l'essence de la substance, en somme ceux qui militent pour un idéalisme absolu prouvant alors une forme extrême d'intellectualisme, il est indubitable que nous retrouvons Leibniz (1886, p.41-42) défendant l'inétendue du mouvement dans l'espace, donc sa divisibilité en « substances simples puisqu'il y a des composés ; car le composé n'est autre chose, qu'un amas, ou *aggregatum* des simples » dont la multiplicité fait alors référence à la terminologie décrite par Brentano (2008, p.170), à savoir le terme *divisif* échappe aux choses effectives par rapport à des collectifs indivisibles, et, quand nous « attribuons un seul et même nom à une réunion de plusieurs choses, nous pouvons considérer et désigner chaque partie d'une chose comme quelque chose à part ». Maintenant, du côté de ces philosophes qui apprécient non plus l'essence mais l'existence de la substance, ou soit son objectivisme plus que son subjectivisme, en somme ceux qui militent pour un idéalisme plus proche des conditions empiriques de la conscience, et, par-là, envers un certain matérialisme qui sous-entend l'espace comme condition extrinsèque de la conscience, il est indubitable que nous retrouvons le rapport précité, en d'autres termes, l'étendue sous-entendant l'unité dite *réelle* dans la terminologie également décrite par Brentano (p.176), à savoir « l'ensemble de notre état psychique, quelle qu'en soit la complexité, constitue toujours une unité réelle. C'est le fait bien connu de l'*unité de la conscience* que l'on a raison de considérer en général comme l'un des principes les plus importants de la psychologie ».



Et si la phénoménologie kantienne appartient à ce second côté, c'est qu'elle spéculé sur une réalité sous le couvert du paradigme plus objectif que subjectif et que l'expérience interne prouve en ce qu'elle prouve par l'analyse la division de la série des états moyens de la conscience dans le cours normal de son activité, et par analogie à la rupture de l'étendue du mouvement. Et cette fraction par les sens, ou par l'entendement, d'où naît, dans les deux cas, une synthèse⁷ en conséquence interrompue dans ce qu'on « nomme continuité des grandeurs la propriété qu'elles ont de n'avoir en soi aucune partie qui soit la plus petite possible (aucune partie simple). L'espace et le temps sont des *quanta continua* [...]. Tous les phénomènes en général sont donc des grandeurs continues » pour Kant (1905, p.197), et, quant à l'analogie précédente et toujours pour l'auteur, que ces phénomènes soient sous le rapport de l'intuition ou sous celui de la perception. Cette analogie impliquerait alors l'indétermination du vouloir, impliquant par elle-même la divisibilité et donc l'inétendue du mouvement en fraction de mouvements, et comme conséquence du pouvoir de la matière qui produit ainsi la multiplicité, et par là même son hétérogénéité au niveau, non plus de la réceptivité des impressions de sensations, mais bien de la spontanéité de la pensée qui, selon Bergson (1889, p.61), est celle « d'un acte simple de l'esprit, et que, cet acte consistant à unir, il faut que quelque multiplicité lui serve de matière » devenue cependant indéterminée par les considérations qui vont suivre.

Renverser la tendance, c'est-à-dire rejeter l'indétermination du vouloir par la matière au profit de la détermination du vouloir par l'indétermination de la matière, est maintenant l'objectif qui emprunte, à la psychologie générale, ses conceptions à propos des états affectifs, tels que le désir et la croyance comme modes de représentation subordonnant pour les données de la psychologie empirique qui est alors la pierre d'échafaud pour leur étude qui conçoit en conséquence « le concept de la *liberté*. Si nous pouvons maintenant découvrir des moyens de prouver que cette propriété appartient en fait à la volonté humaine (et ainsi aussi à la volonté de tous les êtres raisonnables), il sera montré [...] que la raison pure peut être pratique » pour

7 - Nous revenons ici sur la distinction entre l'analytique et le synthétique, mais cette fois-ci sous l'angle des conceptions de la psychophysique. En l'espèce de la communauté kantienne, c'est-à-dire du principe de réciprocité, on parlera d'une causalité vers le concept d'action, puis vers celui de force ; cette succession en considérant bien sûr et encore le rapport avec le temps simultané. Cela étant dit, pour montrer simplement que le fractionnement ou la division de l'étendue d'un mouvement lié à un rayon lumineux ou à une onde sonore, ou, en nos termes à la répulsion, conduit à considérer que pour l'état d'un même objet, différentes et plusieurs substances peuvent lui être rattachées. Par conséquent, est-il ici question de nuances créées selon les lois de la nature, la disposition de ses objets, mais surtout, pour l'apprentissage et au niveau de la conscience, de discernement des sensations ?



Kant (1888, p.22) montrant alors, par l'aspect pratique ou utile de la raison, donc également par l'aspect pragmatique du langage, les conceptions sur lesquelles aboutiront nos considérations théoriques, ou soit dans le cerne d'une théorie de l'esprit encadrée par le courant de la pragmatique et la théorie générale de la vérité, lesquels conçoivent la conscience par son utilité pour l'humanité selon James (1911 ; 1913) ; puis Searle (1982 ; 1985) et Vanderveken (1992) quant aux conceptions de la pragmatique sous l'angle du langage.

La psychologie kantienne s'approche de la vérité d'après une phénoménologie dont les données concernent en partie la doctrine de la relativité de la connaissance, puisqu'en souvenir de l'Esthétique transcendantale, nous savons l'importance du rôle que joue le phénomène de la sensibilité dans et pour l'existence de l'espace de la conscience, puis du temps de celle-ci, lequel phénomène rejette la part de l'absolue dans la matière, en somme, ce qui justifie la relativité de la connaissance, à savoir selon le signalement de Brentano (2008, p.184) en ce qui concerne la comparaison analogique avec la conscience, en concevant « toute unité comme relative [entendons : relative à notre pensée, à tel ou tel acte particulier de notre pensée], si nous n'appelons unité que la *synthèse mentale*, nous n'avons point saisi sans doute l'essence intime des choses mais nous avons rendu cohérente l'observation scientifique » de la perception interne qui sollicite différent moment du temps. Pour autant, comme nous le concevions en l'espèce de la discontinuité d'un mouvement comme qualité *quasi* impossible à rappeler dans son entier lors d'une perception interne de la conscience qui sollicite le passé, seuls les autres phénomènes répartis dans l'espace concerneraient cette observation sur les conditions intrinsèques de la conscience.

Ainsi, la discontinuité est une condition extrinsèque de la conscience dans laquelle, cependant et selon Kant (1905, p.209) qui l'assimile au permanent, en d'autres mots, à la simultanéité toujours existante, « on attribue une existence particulière à ce réel dans la substance (par exemple, au mouvement considéré comme un accident de la matière) on appelle cette existence l'inhérence pour la distinguer de l'existence de la substance que l'on nomme subsistance ». Partant, pour rendre compte de ces changements qui disparaissent dans l'autre condition, celle intrinsèque à la conscience, et lorsqu'on « n'est pas en droit pour autant d'affirmer, jusqu'à présent du moins, que toute représentation est inétendue ou que des représentations distinctes ne sauraient coexister dans une sorte d'espace », selon l'avis de Brentano (2008, p.179), il fut tout de même pertinent d'accéder aux données de la doctrine leibnizienne sur le système de communication des substances, car en réalité, en

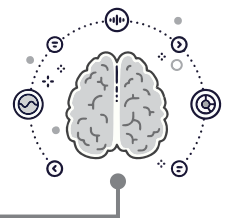


cherchant à démontrer l'hétérogénéité ou la distinction des états moyens psychiques les uns par rapport aux autres, il a fallu revenir sur le concept de *force simple*, mieux disant et selon Leibniz, d'abord sur la monade ayant des

perceptions, c'est-à-dire des modifications internes qui diversifient son intérieur ; quand elle a conscience de ces modifications internes ou perceptions, elles deviennent les *aperceptions*, c'est-à-dire les perceptions qu'elle aperçoit dans sa substance ; sa vie est donc de passer d'une perception à une autre, suivant une loi interne [...], et on appelle appétition cette tendance de la monade à passer à des perceptions nouvelles de plus en plus distinctes. Les perceptions et les aperceptions forment une multiplicité et une variété dans l'unité. (LEIBNIZ, 1886, p.35-36)

Pour point de référence, on notera que les perceptions internes constituent le divers kantien, puis que le rapport des perceptions internes d'avec l'aperception nous rappelle le temps ou son mouvement ainsi discontinu et divisé en autant de mouvements que de perceptions internes à partir d'un point fixe ou de référence comme étant une aperception selon la perspective kantienne soutenue par la conscience ci-dessus signalée par Leibniz (1886), autrement dit par l'intuition de nous-même et de notre état intérieur pour la détermination du rapport qu'on les représentations entre elles. Pour l'étude des lois internes de la conscience, lesquelles, en conséquence de cette tendance susmentionnée chez Leibniz, semblent se rapporter à une loi interne de la discontinuité causée par l'appétition, l'horizon est maintenant de faire se coïncider l'aperception des modifications cérébrales avec la conscience des différentes appétitions ou besoins du sujet agissant, et cette étude, en revanche, non plus par l'indétermination du vouloir mais par sa détermination qui, par cette coïncidence fait se devenir la matière moins déterminée, ou plutôt fait l'objet d'un choix orienté sur les tendances non pas vitales dans le sens de *nécessaires* à la survie de l'espèce, mais secondaires, comme par exemple celles en lien avec certains sentiments relatifs aux désirs et aux croyances.

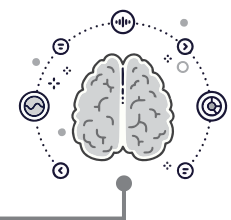
Vraisemblablement, pour une loi interne générale, le mouvement de l'activité cérébrale serait en majeure partie lié à l'évolution de la personnalité, et, pour une loi interne spécifique, l'évolution correspondrait à la volonté de reconstituer ou constituer l'objet d'un sentiment préalablement contracté, autrement dit, la force présente dans le principe de réciprocité mais dans l'absence puisqu'il s'agit d'activité de la conscience. Malgré la conception de la notion de *force* par une action/réaction dans la ressemblance ou l'égalité, Ribot (1896, p.373) affine la *réaction* également au problème qui se pose en psychologie synthétique ou du changement/modification,



étant d'abord dans l'ordre « de l'action, non de la connaissance. Il est pratique. Il consisterait à déterminer les principaux types d'individualité, d'après la manière d'agir et de réagir, qui a sa source dans les sentiments et le vouloir. Cela s'appelle d'un terme un peu vague, consacré par l'usage : le caractère », c'est-à-dire la performance ne puisant pas sa source dans la connaissance de la nature où « les principes de ce qui arrive (par exemple le principe de l'égalité de l'action et de la réaction dans la communication du mouvement) sont en même temps des lois de la nature ; car l'usage de la raison y est théorique et déterminé par l'essence (*Beschaffenheit*) de l'objet » selon Kant (1888, p.28) et que nous rapportons à une loi interne liée au caractère.

Or, en termes de linguistique sous la coupe des mécanismes cognitifs de la communication émotionnelle, la raison conçoit bien moins l'action des sentiments sur les idées que celle des idées sur les sentiments. Par la raison, nous sommes alors, comme le souligne Ribot (1896, p.18), en accord parfait « avec la théorie intellectualiste. La faculté d'abstraire et de généraliser est très inégalement réparties [...]. Quelques hommes ne dépassent guère le niveau des images génériques qui ne sont que du concret simplifié et condensé » dominé par la raison qui domine en conséquence les sentiments, et, par la même laisse de côté sensibilité et affectivité, en définitive, tout autant de niveaux d'abstraction oubliés, ou dont ne tient pas compte la *Raison pratique* kantienne. À l'inverse, le raisonnement proposé s'approprie les lois internes de la causalité par nécessité objective, dans la mesure où l'objet est primitivement lié aux conditions empiriques, à la matérialité, l'objet en lui-même ou les impressions qu'il dégage puis les sensations qu'il provoque dans l'espace de la conscience. Pour autant, un tel raisonnement n'a pu échapper aux mouvements comme force ou élément moteur des appétitions les suspectant. C'est pour ainsi dire l'impression des sensations non plus externes mais internes, lesquelles concernent les impressions de réflexion, ce qui signifie de manière cohérente, qu'il « serait plus exact de dire que la matière n'est pas soumise à la nécessité, que de dire que l'esprit y est soumis [car] les causes dont dépend l'action ne sont donc jamais irrésistibles » selon Stuart Mill (1866, p.11-12).

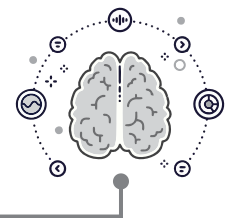
En outre, si la résistibilité, dans le sens de *résistance*, est le fait d'un conséquent qui n'évoque plus son antécédent par nécessité mais par contingence, donc le fait de la liberté qu'a le sujet pensant vis-à-vis de ses choix dans ses réflexions conduites selon le désir comme mode de représentation, l'objection concerne alors l'expérience qui suppose la loi d'Association des idées et ci-dessous mentionnée, autrement dit à la suite de cette contradiction envers cette loi même, ainsi, qui ramène la raison



pratique de Kant (1888, p.46) au-devant de nos considérations, ou mieux, la forme législative universelle « conçue (*gedacht*) comme totalement indépendante de la loi naturelle des phénomènes dans leurs rapports mutuels, c'est-à-dire de la loi de la causalité. Or une telle indépendance s'appelle *liberté* (*Freiheit*), dans le sens le plus rigoureux, c'est-à-dire dans le sens transcendantal » qui fait en conséquence l'antinomie avec la nécessité chez Hume (1739), qui, s'il avait attribué un motif autre qu'une nécessité naturelle pour le rapport des causes avec leurs effets, dont l'habitude permet immédiatement d'évoquer et de déterminer les causes entre les phénomènes dans les perceptions internes et comme condition nécessaire et empirique, aurait vraisemblablement moins été sujet aux objections des critiques sur l'associationnisme et intéressés par la relation de causalité, vu que, de toutes les autres relations philosophiques et physiques, la relation suprême est bien celle de causalité lorsque ces dernières en sont fonctions et formulées comme suit par l'auteur (p.77) : « sept sortes différentes de relation philosophique, à savoir : ressemblance, identité, relations de temps et de lieu, proportion de quantité ou de nombre, degrés d'une qualité quelconque, contrariété et causalité ».

Selon les faits de l'associationnisme, qui va même jusqu'à apporter la preuve par la pensée⁸ en deçà de celle par le vécu des expériences dans leur acquisition, les associations dans la relation de causalité, sous les deux espèces de contiguïté, c'est-à-dire sous la simultanéité et l'uniformité des successions de simultanéités, font qu'elles « deviennent plus certaines et plus rapides par l'effet de la répétition. Quand deux phénomènes ont été souvent réunis [...], l'association restera irrésistible ; qu'il nous sera impossible de penser l'un de ses éléments séparé de l'autre », en somme, une telle répétition d'après les méthodes ordinaires de la psychologie expérimentale sur la nature, c'est-à-dire sur la réalité de la matière signalée par Stuart Mill (1869, p.213).

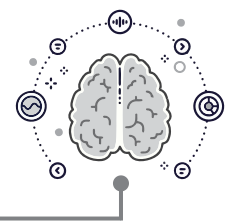
8 - En effet, certaines relations changent les idées alors que d'autres changent les objets des idées. Lorsque pour découvrir par quel moyen l'entendement reçoit les idées et conçoit la relation entre elles, pour Hume dans son *Traité de la nature humaine* (1739), il faut déjà découvrir l'origine des idées, c'est-à-dire les impressions de sensation avant les impressions de réflexion ou le traitement des causes, en somme, ce que recouvre la doctrine humienne de la causalité. Qui plus est l'inférence des idées à d'autres causes permet la comparaison qui, ainsi vérifie le lien entre une cause et son effet. Outre qu'une telle comparaison fonde une théorie de la connaissance alors basée sur des régularités dépendant des lois de la nature, de plus, son motif tient en ce que la découverte des effets de causes comble les manques dans la doctrine philosophique de Locke, avec son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain* (1735). Pour ce dernier philosophe, en somme, seuls nos états et besoins dans le monde représentent la cause de l'origine des idées, alors que pour la philosophie humienne, quoi qu'il en soit, les relations de causalité sont tenues de suivre la régularité du déroulement des phénomènes dans la nature. Alors, et en ce qui concerne le point de vue métaphysique de ce dernier auteur, il semble se défaire des conceptions réalistes et singulières de la causalité, par conséquent, paraît privilégier des régularités plus universelles que particulières entre deux idées liées dans la conscience, et cela au même titre que les régularités entre les événements liés dans le monde réel.



Bien que la nécessité subjective humaine fasse l'objet d'une loi interne lorsque ramenée à la loi de la statique, laquelle défend la conservation des souvenirs grâce au rôle de la première mémoire proposée par Bergson (1965, p.90) à propos de l'habitude, en somme par laquelle nous « nous adaptons à la situation présente, et que les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réactions [...] toujours plus ou moins appropriées. Habitude plutôt que mémoire, elle joue notre expérience passée, mais n'en évoque pas l'image ».

C'est originairement par l'expérience externe que le sujet acquiert de tels liens de causalité et que le point de vue psycho-physiologique adopté par Sollier (1907, p.132) explique, à savoir « des modifications dans son fonctionnement sous l'influence des excitations qui l'atteignent, de leur répétition. Il persiste dans ses modifications, comme le prouve le phénomène de la mémoire. Il acquiert une plus grande vitesse dans ses réactions à mesure qu'elles se répètent », cependant, une persistance liée aux idéologies du structuralisme, en d'autres mots, au mouvement de l'activité psychique allant du passé au présent et dont l'efficacité est uniquement en faveur de la rapidité de la pensée, de la fluidité de la parole si nous pouvons le dire ainsi, mais aucunement en faveur du mouvement de cette activité allant du présent au futur, c'est-à-dire des changements dans le présent, à savoir elle ne rend aucunement possible les modifications qui iront changer l'avenir, et, dans ce sens, faire évoluer la personnalité bien comme reconstituer ou constituer l'objet d'un sentiment pour pouvoir continuer à faire vivre ce dernier et comme besoin que soutient la perspective générale du courant de la pragmatique.

Mais dans les deux cas, dont le premier a à voir avec certaines lois internes de la mémoire relativement à la répétition dans son rapport avec le temps et comme découverte fondamentale de l'associationnisme, sont dérivées des lois de la nature, celles de l'expérience externe, puisqu'à la base il y a une excitation par un *stimulus* sur un objet effectif, ensuite rappelée par la mémoire qui a le rôle de les réaliser d'autres fois, ainsi et par ces occasions, de créer des marques qui iront projeter les perceptions internes vers l'avenir, à propos, cette fois-ci, du second cas. Et voici le processus, celui qui défend également l'action des sentiments sur les idées en deçà des causes ne pouvant jamais être irrésistibles et dont dépend l'action, résumé par Bunge (1903, p.76), qui plus est lequel sera l'objet pour la continuité de l'étude à partir des données du champ scientifique de la psychophysiologie, à savoir quand les sens appréhendent « les phénomènes extérieurs et les transmettent aux centres cérébraux, de la sensation à la perception, de la perception à l'idée, et de l'idée prise de l'extérieur à d'autres sensations, perceptions et idées intérieures » coïncident alors.

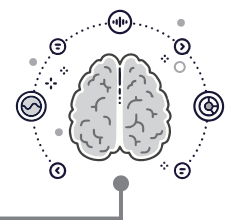


Et Ribot (1896, p.10), qui spéculé sur cette science lorsqu' « au-dessus de la sensibilité organique, nous trouvons la période des besoins, c'est-à-dire des tendances purement vitales ou physiologiques, avec la conscience en plus [...] ; elles sont la vie en action », défend alors la corrélation ou la coïncidence de l'expérience externe d'avec l'expérience interne, ou soit des pénétrations⁹ laissant transparaître i) des jeux de forces entre les mouvements et ii) des forces plus particulières qu'universelles, puisqu'en somme, les tendances sont maintenant mêlées à la conscience pour former un agglomérat autour d'un sentiment particulier, en somme, pour une autre relation de causalité qui a concerné la prochaine partie de ce travail. Pour déjà débiter son développement, par cette réunion, il convient alors de considérer l'autre mémoire également proposée par Bergson (1965, p.90), à savoir « la mémoire vraie. Coextensive à la conscience, elle retient et aligne à la suite les uns des autres tous nos états au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui marquant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif ».

En partant du principe selon lequel les désirs sont également des besoins ici secondaires, donc que s'entrelacent également ces deux modes de représentation, et par là même se rapprochent les différents niveaux d'abstraction dans la série d'états moyens que nous allons proposer à titre d'exemple et suivre pour sa description et explication, et par lequel nous avons rendu compte, dans un premier temps et pour une critique, de l'homogénéité dans le sens d'*uniformité* des successions et selon laquelle le degré d'intensité entre les états qui se succèdent est par la même faiblement graduel, il appert alors l'évidence d'un équilibre entre la doctrine de la Nécessité Philosophique et la théorie métaphysique du libre arbitre, plus que celle de la fatalité pour l'un ou l'autre mode de représentation.

Si donc la matière du vouloir (*Wollen*), qui ne peut être que l'objet d'un désir lié avec la loi, intervient dans la loi pratique *comme condition de la possibilité de cette loi*, il en résulte une hétéronomie du libre choix (*Willkühr*), c'est-à-dire la dépendance à l'égard de la loi naturelle, de quelque impulsion (*Antrieb*) ou de quelque penchant, et la volonté (*Wille*) ne se donne plus elle-même la loi, mais seulement le précepte d'une obéissance raisonnable à une loi pathologique. (KANT, 1888, p.55-56)

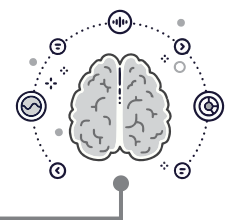
9 - On peut également défendre la synthèse mentale des éléments du divers, en les termes kantien, c'est-à-dire ces sensations originaires des expériences externes, en d'autres termes, des phénomènes de la sensibilité aussi appelés perceptions pures, à savoir l'espace ou les simultanités, comme conditions extrinsèques de la conscience, permet la réceptivité des impressions de sensation pour les opérations d'abstraction mais aussi pour les conditions intrinsèques suivantes et toujours à propos de la conscience dans laquelle se jouent alors les successions ou le temps dans les opérations de généralisation, ce qui permet, en somme, la spontanéité.



S'il est vrai qu'un tel équilibre ramène l'accoutumance ou l'habitude, dont l'origine permet de définir cette loi pathologique, et la raison faisant dominer les idées sur les sentiments, au-devant des considérations pour ces deux modes, c'est la satisfaction, une fois réalisée la nécessité du besoin, toutes tendances confondues, qui est la clé de voûte pour la vérité comme étant alors dépendante de l'expérience externe, en d'autres termes, du monde extérieur qui, cependant et pour Kant (1888), reste la source de la faculté inférieure de désirer. De prime abord, le sentiment problématiserait l'autre faculté de désirer et *vice versa*, faculté qui est supérieure et concerne les lois morales de la raison pratique ; en l'espèce, bien sûr, de la raison kantienne. Mais le désir représente la cause dans la relation causale en analyse. De plus, nous n'avons pas cru qu'un désir puisse advenir¹⁰ autrement que d'un sentiment. En laissant les objections de côté, et puisque des phénomènes du sentiment dépend toute la chaîne des états moyens et de leurs respectifs phénomènes qui s'en suivront jusqu'à l'acte de la volition qui représente la finalité de l'action de l'activité psychique, les phénomènes particuliers du sentiment, représentant ensuite l'objet désiré, sont nécessairement la variable pour la détermination de l'équilibre des phénomènes de la volonté représentant la réalisation de l'objet initialement désiré et comme conséquence, et du sentiment ou du désir, et des images-objets dans l'espace de la série. Alors, de cette première classe de phénomènes dépend l'équilibre avec la faculté supérieure de désirer, qui, pourtant et d'après Kant (p.70), détermine la « volonté par elle-même, indépendamment de tout élément empirique [...] ». Elle montre en même temps que ce fait est inséparablement lié à la conscience de la liberté de la volonté ».

En somme, quand bien même cette faculté supérieure nie en conséquence le sentiment, donc le désir et l'expérience, autrement dit ces phénomènes de la sensibilité dont advient le sentiment ne pouvant alors, pour Kant (1888, p.39), que fonder des maximes déterminant la raison comme faculté inférieure de désirer, ou soit « celle qui peut être pathologiquement déterminée », cette raison, qu'est le

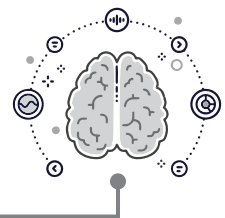
10 - En effet, la psychologie descriptive de Brentano nous dit, dans *Psychologie du point de vue empirique* (2008) et comme soutenance théorique avant les explications par la pratique, que sous l'unité de la conscience, comme principe fondamental de la psychologie, nous rangeons le sentiment contenant les désirs, les tendances et les volitions – sentiment étant un mode fondamental de l'activité psychique en deçà de celui de la représentation/connaissance et de celui du jugement selon la division tripartite accordée par l'auteur pour ses analyses alors sur la base de la division bipartite aristotélicienne, ou soit en pensée et en appétit, – et que la liaison est si intime, mais seulement lorsqu'il s'agit toujours de simultanités ou d'un état antécédent et de son succédant selon, plus spécifiquement, la définition de la simultanité, qu'on ne saurait déterminer distinctement i) la nature particulière du sentiment, du désir, de la tendance et de la volition, donc ii) des classes pour ranger chaque phénomène, d'où les uniformités mais seulement à l'échelle d'une simultanité.



fondement pour la critique de la raison spéculative, c'est-à-dire de la raison pure, est pour nous constitutive de l'action. Cette constitution puisque le résultat propose le rapport suivant dans l'équilibre : à propos des deux principes de la relation de causalité, il y a les mécanismes universels et il y a les mécanismes particuliers de la conscience. Et dans la constitution de ce rapport d'équilibre, le résultat proposé est le suivant : l'intervalle entre ces deux principes dans une relation de causalité est de nature quantitative et qualitative. Le besoin de satisfaire à un objet de la représentation et dont les conditions de satisfaction, puisque mêlées à l'acte de la volonté qu'est la volition comme état de conscience terminal de la série, concerne les choix que le sujet réalise en fonction de son désir à l'action et pour sa reproduction, et surtout qui cherche à spéculer sur la durée de cette réalisation ou de sa reproduction ; pour ce qui est de l'aspect quantitatif. Dans une partie prévue à cet effet, l'aspect pragmatique du langage développera, en deçà de leur origine par les conditions de vérité, les conditions de satisfaction des actes de langage.

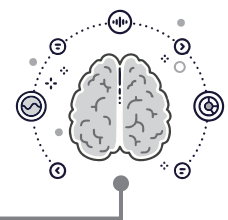
1.2 Simultanéité et succession dans la relation de causalité étendue

Bien que nous puissions porter ici la croyance en ces couples de phénomènes, ceux d'après lesquels il ne peut être autrement que la conséquence soit nécessairement déterminée par une cause prédéfinie, ce précepte pour des mouvements dits *coordonnés* n'est pourtant plus suggéré ici. En effet, le point de vue dynamique, celui exposé par Sollier (1907, p.143), défend moins la coordination que la subordination, à savoir « au point de vue dynamique, la création d'un état cérébral particulier un et continu » à partir de l'universel. Donc, si nous retrouvons l'équilibre, il s'apparente également à celui proposé chez Bergson (1965, p.91), en somme, cette ressemblance en faisant se pénétrer les deux mémoires préalablement citées, à savoir : « N'est-ce pas à la solidité de cet accord, à la précision avec laquelle ces deux mémoires complémentaires s'insèrent l'une dans l'autre, que nous reconnaissons les esprits 'bien équilibrés', c'est-à-dire, au fond, les hommes parfaitement adaptés à la vie ? » Nous avons présumé que la cause des mouvements coordonnés correspondait aux associations dites *constitutionnelles*, celles qui concernent des distinctions bien tranchées alors que les mouvements subordonnés sont le propre de la relation, qui, d'après Kant (1888, p.34) est « déterminée dans un ordre intelligible des choses, non, à vrai dire, par une intuition particulière d'elle-même, mais en vertu de certaines lois dynamiques qui peuvent en déterminer la causalité dans le monde sensible ».



À l'évidence, il est ici souhaité que le premier principe de la relation de causalité surgisse ou est originaire d'un certain désir, en somme, un souhait qui, en conséquence définit le lien de causalité, entre l'antécédent et son conséquent, moins par la nécessité et plus par la liberté de choisir la matière, et non l'inverse. Voilà qu'un tel bouleversement touche les dernières considérations pour le concept de *temps* et l'étude de sa problématique. Or, on ne saurait oublier le rapport à entretenir avec le concept d'*espace*, donc avec les simultanités. En effet, eu regard du cône SAB bergsonien, nous savons, qui plus est dans un rapport d'équilibre au sujet des spéculations sur la rareté des caractères idéaux ou innés selon Ribot (1896, p.376), donc, en équilibrant le « besoin instinctif de cette unité idéale dans notre conception psychologique », lequel idéal, sous le coup de l'équilibre ici proposé entre les idées innées et les idées acquises, réalise alors le désir constant d'évoluer relativement à la volonté de changement ou de modification de comportement par rapport aux expériences passées, que l'être, mieux encore, que son image progresse de manière continue et hétérogène, en somme, la recherche constante d'un idéal mieux équilibré avec la force ou l'action d'une cause innée. Or, si le désir détermine les changements par la résistance lorsque le principe de réciprocité fait obstacle, il semble que nous problématisons maintenant l'espace.

Quand bien même nous l'avons précédemment rapporté à un acquis inné, c'est-à-dire au permanent kantien ou à sa nature, cet espace comme conditions extrinsèques de la conscience tombe précisément sous le coup de la théorie psychologique proposée par Stuart Mill (1869, pp.214-15), à savoir cette *Perdurabilité* kantienne « existe que nous le sachions ou non [...] la forme que les lois connues de l'association ont imprimée à la conception ou notion expérimentale des sensations *contingentes*, c'est-à-dire des sensations qui ne sont pas dans notre conscience présente », mais qui, en résumant l'auteur dans l'horizon kantien, résident dans une conscience passée toujours existante ressemblante, d'où les possibilités permanentes sous les conditions de la perception et de l'aperception, en somme, d'où la dénomination millienne de *Possibilités Permanentes de Sensations* que l'auteur prendra soin ensuite de classer en groupes, par conséquent, l'évocation du passé, qui est immédiate, puisque la simultanéité se produit dans l'immédiatisme d'après la méthode de cette théorie psychologique expérimentale, règle les mouvements, c'est-à-dire l'orientation de la mémoire sur ces possibilités permanentes dont semble se composer le *substratum* de l'espace kantien, autrement dit et en l'espèce du permanent de Kant (1905, pp.206-07), sur « une simple détermination de cet objet, c'est-à-dire d'un mode d'existence de l'objet [...] ». C'est par le permanent seul que l'*existence* obtient dans les différentes parties successives de la série du temps (*Zeitreihe*) une *quantité* que l'on nomme *durée* ». Donc, un premier résultat ressort : problématiser le temps, c'est-à-dire la succession d'états moyens dans la série d'un phénomène psychique comme unité de la conscience, revient à problématiser l'espace, c'est-à-dire la perception simultanée des sensations, et cela en faveur de la durée dont l'étude qui suivra décomposera sa signification avec autant d'exactitude que la méthodologie proposée à cet effet.

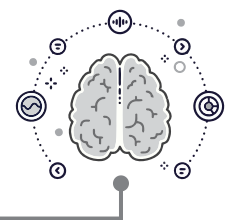


C'est sans doute le motif pour lequel Kant (1888, p.78) subordonne la réceptivité des impressions de sensations, c'est-à-dire l'intuition externe, à la spontanéité de la pensée, c'est-à-dire l'intuition interne, et cette suggestion d'après la raison ou l'entendement pure comme loi morale, à savoir « une connaissance qui peut devenir le fondement de l'existence des objets eux-mêmes et par laquelle la raison, dans un être raisonnable, a de la causalité, c'est-à-dire de la pureté pouvant être considérée comme un pouvoir déterminant immédiatement la volonté ». Mais dire que la pensée est spontanée, c'est se demander quelle est la valeur de cette quantité nommée *durée*, en somme, savoir si cette quantité est réellement mesurable d'un point de vue objectif, dans le sens de physique et puisqu'elle concerne directement l'essence de la synthèse mentale, et, cette interrogation en tenant compte des choix que le sujet réalise, à savoir la détermination de la volonté relativement à la satisfaction de réaliser l'objet du sentiment. Pour autant, dans l'évidence d'un présent qui s'écoule nécessairement, nous soupçonnons alors l'avenir et les actions naissantes dans le présent se réalisant pleinement dans le futur immédiat. L'écoulement du temps et son contenu ainsi reconnu, et toujours dans la perspective d'une critique sur l'associationnisme et ses lois, nous ramenons l'idée du cône inversé bergsonien, à savoir :

Si je représente par un cône SAB la totalité des souvenirs accumulés dans ma mémoire, la base AB, assise dans le passé, demeure immobile, tandis que le sommet S, qui figure à tout moment mon présent, avance sans cesse, et sans cesse aussi touche le plan mobile P de ma représentation de l'univers. En S se concentre l'image du corps ; et, faisant partie du plan P, cette image se borne à recevoir et à rendre les actions émanées de toutes les images dont le plan se compose. (BERGSON, 1965, p.90-91)

À première vue, il semble que la matérialité détermine encore l'action du corps dans la mesure où son image fait partie du plan P ci-dessus mentionné. Or, par son apparition au moyen des sens, il semble également qu'une telle image ait traité les actions des autres images et pour sa formation qui va toucher à celle du caractère¹¹. Et si l'image du corps renvoie les actions émanées de toutes les images dont le plan se compose, c'est ainsi que se diversifie le mouvement, donc de manière discontinue, donc sa totalité devient hétérogène. Bergson (1889, p.60) lui-même approfondit les moments du passé en posant que, lorsqu'on « ajoute à l'instant actuel ceux qui le précédaient, comme il arrive que l'on additionne des unités, ce n'est pas sur ces

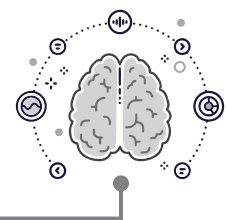
11 - En prenant comme base *La psychologie des sentiments* (1896) de Ribot, on peut dire que la psychologie a su démontrer la formation et la modification du caractère, et de la personnalité, sur une base sensorielle, à savoir, mais très sommairement, les sensations senties des expériences vécues ont un lien très intime avec la détermination du caractère.



instants eux-mêmes que l'on opère, puisqu'ils sont à jamais évanouis, mais bien sur la trace durable qu'ils nous paraissent avoir laissé dans l'espace en le traversant ». Dans ce sens, donc à l'encontre des moments qui représentent le temps, ces traces durables ne représenteraient-elles pas des durées arrêtées. Ainsi donc pour débiter cet examen, pouvons-nous les associer aux groupes de possibilités permanentes de sensations dans le schème de la conscience ?

Mais en ramenant la primauté pour la variable selon laquelle, une fois avoir démontré que la conscience fait des choix dans ses opérations d'abstraction puis de généralisation, il y a inversion de la tendance, c'est-à-dire le passage de la matière, ou de la réceptivité des impressions de sensations, à la forme de la pensée remettant à sa spontanéité qui, par conséquent et pour définir la manière de former la pensée, se coordonne avec les associations plus qu'avec les différences ou distinctions, en somme, comme le notifie Bergson (1965, p.93) quand bien même « pour généraliser il faut d'abord abstraire, mais pour abstraire utilement il faut déjà savoir généraliser ». Pour ce qui est de la généralisation, c'est-à-dire l'étape qui suit l'abstraction et qui concerne le temps, il est donc question d'utilité, ou mieux, de pratique quant au mode de penser dans l'association par ressemblance, en définitive, ce qui ramène les conceptions de la pragmatique au-devant de nos considérations. Stuart Mill (1869, p.431) opère une critique sur la logique dite *pure*, celle sur laquelle spéculait Hamilton qui penche exclusivement pour la forme de la pensée comme suit mentionnée dans la faculté d'abstraction : « Nous pouvons, par abstraction, distinguer l'un de l'autre, 1° l'objet pensé, et 2° la manière de le penser. Employons les vieilles expressions techniques en usage, appelons le premier la *matière*, le second la *forme* de la pensée ». Bien que la logique appliquée, celle que l'auteur de cette citation nomme *modifiée*, comblerait les insuffisances de l'autre logique, nommée aussi de *formelle* pour ne s'attacher qu'à la forme de la représentation des objets selon la manière de former la pensée, ou la manière de les représenter, Kant (1862, p.4) fonde pourtant sa logique transcendantale sur cette « science des lois nécessaires de l'entendement et de la raison en général, – ou, ce qui est la même chose, de la simple forme de la pensée ».

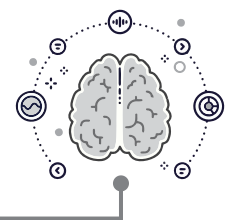
Qui plus est la phénoménologie ici considérée, qu'elle soit de l'école psychologique descriptive ou de l'école analytique, conçoit l'acte de représenter qui, pour finir, enveloppe les relations structurantes de la représentation, à savoir « la substance, la causalité, la quantité, des formes de l'entendement, c'est-à-dire de la faculté de penser » pour la doctrine de la métaphysique kantienne mentionnée par Stuart Mill (1869, p.443) et qui, par-là, accepte les relations physiques humaines dans son cerne. Pour



les résultats sur l'analyse de la durée, mais seulement entre les deux principes d'une simultanéité, Brentano (2008, p.252) produit l'argument suivant, à savoir « si l'on ne considère que les termes intermédiaires et que l'on ne compare jamais que les deux termes qui se suivent immédiatement, ne trouve-t-on pas partout la liaison la plus intime et une transition quasi imperceptible », apparaît la preuve de l'homogénéité entre les deux principes d'une simultanéité, ainsi, des uniformités de succession qui caractérisent le temps à l'inverse du « milieu où nos états de conscience se succèdent distinctement de manière à pouvoir se compter, et si, d'autre part, notre conception du monde aboutit à éparpiller dans l'espace tout ce qui se compte directement, il est à présumer que le temps [...] n'est que de l'espace » pour Bergson (1889, p.69), c'est-à-dire de la quantité plus que de la qualité, cette dernière concernant alors la durée.

En définitive, s'il faut que la durée soit autre chose pour ce dernier auteur, la série des six états de conscience, que propose Brentano en représentant par-là une unité de la conscience, cherche à révéler et apporter de l'hétérogénéité pour notre étude. En premier lieu, l'opération d'abstraction laissa présager l'axe d'étude pour la durée, et, le raisonnement apporté questionna le principe de classification pour le sentiment et la volonté, celui adopté par Brentano (2008, p.254), à savoir : « S'il n'existe qu'une classe fondamentale contenant les phénomènes du sentiment et de la volonté, il faut [...] que le mode de relation de la conscience à l'objet soit apparenté dans les deux cas » selon la double thèse de l'auteur à propos de la perception interne et donc de l'intentionnalité du mental. S'il a d'abord été question d'une description à propos de la nature quantitative, puis qualitative du mouvement, le sentiment et la volonté, de part et d'autre de la série, concernent une opération dite d'*abstraction* en le vocabulaire des lois de l'esprit, alors que le désir de l'objet, l'espoir de le réaliser, le courage pour sa réalisation et la tentative de sa réalisation, étant les efforts cérébraux pour la satisfaction des états psychiques dits *états moyens* par l'auteur et entre lesdites abstractions, concernent une opération dite de *généralisation*.

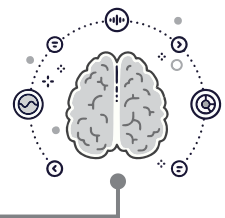
Ainsi, l'étendue de l'unité de la conscience, entre les deux extrémités abstraites et hors considération de l'intervalle ou de la généralisation, autrement dit de l'espace chargé des sensations ou des possibilités permanentes de sensations, ne suppose aucune différence de degré d'intensité pour caractériser et distinguer ces deux pôles. Cependant, de par l'intervalle qui fournit la matière, même si limité par ses deux extrémités, a lui le caractère d'une différence de degré d'intensité, quand bien même cette inétendue de la même unité de conscience représente une faible différence selon les lois d'Association et dont la courbe ascendante d'un graphique montrerait une



infime gradualité, ce qui, en définitive, caractérise l'homogénéité ou les uniformités signalées antérieurement entre deux états se succédant dans la succession de l'ensemble des états moyens de la série ou de l'unité. Or, de deux choses l'une : l'espace et le temps ne font qu'un, puisque leur détermination répond à la quantité de qualités ou d'images-objets intéressées par la perception consciente dans l'intervalle, laquelle perception les perçoit à la fois de manière simultanée et successive. Ainsi donc l'intervalle détermine l'hétérogénéité et par lequel, selon Brentano (2008, p.254), « nous unissons sentiment et volonté », c'est-à-dire les deux extrémités du mouvement dans son entier.

Qui plus est, en ramenant les termes bergsoniens, autrement dit ou puisque pour abstraire utilement il faut savoir généraliser, la qualité du mouvement, relative à la performance de l'acte de la volonté, semble fondamentale, donc un principe qui pourrait entrer dans le corps de la psychologie scientifique. En tenant compte de Leibniz (1886, p.35), ou de cette force qui « est *simple*, c'est-à-dire sans parties ; elle est *inétendue* et l'étendue même n'est qu'un phénomène avec lequel la monade ne saurait avoir aucun rapport, elle est donc conséquemment *sans figure* et *indivisible* », le principe de réciprocité se joue alors dans l'intervalle ou l'espace décrits comme suit : l'univers dans lequel le désir et/ou la croyance s'imposent et convoquent alors la conscience à choisir en lui offrant la possibilité de réaliser une sélection, qui plus est serait une condition de satisfaction pour l'utilité des abstractions, est un composé de forces simples ou d'actions entre les qualités relatives aux propriétés physiques des objets sous forme d'images-objets inétendues ; en l'espèce des conditions intrinsèques de la conscience, donc du mouvement dans le temps. Et nous pouvons tirer de cette description la démonstration qui concerne l'action de la conscience dans ses choix alors guidés par le soupçon, la supposition ou la certitude quant aux degrés de la croyance, et, la volition, le souhait et la convoitise quant à ceux du désir.

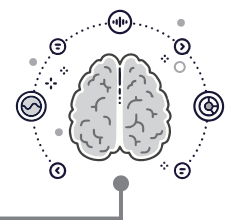
Par conséquent, le résultat pose que : i) si le sentiment et la volition appartiennent à l'image du corps étant le Moi, alors leur détermination concerne des qualités moins universelles et plus particulières, d'où la conséquence de la sélection dans l'univers et par la perception consciente, et, ii) si l'univers appartient aux images-objets étant le Non-moi, alors sa détermination concerne des qualités moins particulières qu'universelles, d'où la conséquence des possibilités et groupes de possibilités permanentes de sensations, c'est-à-dire de la matière. Et Stuart Mill (1869, p.230) signifie telle quelle l'universalité de l'intervalle, à savoir tous les êtres trouvent « que la succession entre le premier et le dernier est aussi régulière et constante dans ce cas



que dans le mien. Pour ce qui est du moi, je sais que le premier terme produit le dernier par l'intermédiaire du moyen » qu'est ici l'intervalle et alors universel ou collectif, qui, cependant et modifié par un désir ou le Moi pénétrant les circonstances et les conditions de l'univers ou de l'espace, devient plus particulier, ainsi, produit l'argument selon lequel la tendance est renversée ; dans notre projet d'indétermination de la matière pour la détermination de la volonté. Aussi, d'après les considérations suivantes, il faut toujours considérer l'importance des conditions empiriques sous forme de souvenirs et de prévisions, car

si les objections extrinsèques sont sans fondement, la théorie présente des difficultés intrinsèques que nous n'avons pas encore fait ressortir, et qu'à mon avis l'analyse métaphysique n'a pas le pouvoir d'écarter. Outre les sentiments présents et les possibilités de sentiment présent, il y a une classe de phénomènes qui a droit à une place dans l'énumération des éléments qui composent notre notion de l'Esprit. La chaîne de conscience qui constitue la vie phénoménale de l'esprit se compose non-seulement de sensations présentes, mais aussi en partie, de souvenirs et de prévision. (STUART MILL, 1869, p.234)

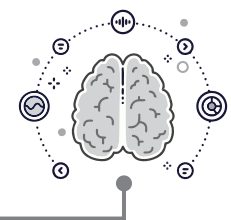
De telles conditions empiriques ont constitué et continuent à constituer tout autant le sentiment que les phénomènes du désir et de la croyance pour la volonté de réaliser pleinement l'objet du sentiment. Dans sa réalisation par une volition, et pour sa satisfaction, la conscience est sous cette forme de liberté, puisqu'il s'agit de volonté, ainsi, de l'unité *conscience-volonté* prononcée par Bunge (1903, p.88-89) proposant le postulat suivant pour la conscience, c'est-à-dire pour le Moi conscient de l'existence de l'objet désiré en deçà de « la volonté, [...] la liberté [...]. Par conséquent, la conscience et la volonté sont deux conditions intimes, inséparables, c'est-à-dire un seul phénomène psychique : la conscience-volonté » se rapportant, dans notre cas considéré par Kant (1888), à la faculté inférieure de désirer, et cette considération à l'encontre de la raison qui, « dans une loi pratique, détermine la volonté immédiatement et non par l'intermédiaire d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir venant s'interposer entre les deux » ; en somme, pour ce qui est de la faculté supérieure de désirer et admise par Kant (p.39) lui-même. Si, par la conscience dans le présent, l'acte de la volonté traverse l'univers pour se constituer des images-souvenirs du passé en vue de la pleine réalisation de l'action dans l'avenir, c'est-à-dire de la pleine volition, c'est bien dans des conditions empiriques, c'est-à-dire dans les expériences du passé sous forme de possibilités permanentes de sensations, que revient le présent, car la conscience, projetée dans l'univers, embrasse les images-souvenirs du passé quant à la réalisation de ses choix et par la mémoire.



En termes d'équilibre Moi/Non-moi, nous avons une perception consciente qui rejette nécessairement ce qui, de la matière, n'a point d'intérêt pour le Moi ou son image dans son évolution qui prend, en revanche et pour son intérêt, autant d'images-souvenirs dans l'espace et nécessaires à la réalisation de son caractère. Dans ce cas, on peut dire que l'évolution du caractère dépend toujours de déterminations plus nécessaires que contingentes. Bien que ce soit une telle succession, celle où l'on ajoute l'espace aux sensations choisies, c'est bien de cet espace dont il s'agit lorsque nous confondons, en une seule condition, le temps et l'espace qui, alors sont cet espace dont tient compte Kant (1905) mentionné par Bergson (1889, p.70), à savoir celui de nature inné pouvant également être vidé de toute quantité de qualité lorsque, dans l'analyse de l'auteur il y a un détachement du contenant de son contenu, ou soit d'après ce développement ci-contre mentionné: « la théorie qu'il développe dans l'*Esthétique Transcendantale* consiste à doter l'espace d'une existence indépendante de son contenu, à déclarer isolable en droit ce que chacun de nous sépare en fait, et à ne pas voir dans l'étendue une abstraction comme les autres ».

Tout bien considéré, s'il s'agit respectivement d'inné d'un côté et d'acquisition de l'autre, Bergson (1889, p.74) tire des résultats kantien que, l'oralité d'une langue étrangère pourrait devenir effective par cet espace qui « nous met à même d'opérer des distinctions tranchées, de compter, d'abstraire, et peut-être aussi de parler » si, en somme, l'être conscient est capable de discernement entre, i) les opérations d'abstraction qui conviennent aux simultanités dont chacune est prise isolément pour son analyse qui est quantitative et matérielle, et, ii) les opérations de généralisation qui conviennent aux successions des simultanités et qui conçoivent au minimum deux simultanités ou l'ensemble entier des simultanités concernées, et pour leur analyse qui est qualitative.

Bref, si nous présumons l'étendue du mouvement, à savoir une étendue par l'espace dont la nature ne concerne que la réceptivité de l'impression maintenant dénouée de toute sensation, et cela comme nous l'avons précédemment remarqué par Bergson (1889) à propos de la théorie de Kant (1905), avec les sensations choisies, en réalité que les sensations soient celles concernant seulement la sélection de la conscience ou celles concernant l'ensemble de l'univers importe peu pour dire que la sensibilité concerne la réalité objective, nous devrions présumer l'écoulement du temps dans la synthèse, laquelle est la source de l'étendue du mouvement, ou soit du contenant et de son contenu à un niveau extrinsèque de la conscience. Mais il est moins question de simultanité entre les moments du passé et celui du

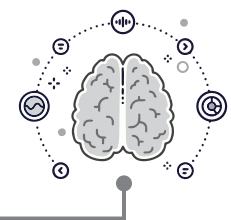


présent dans la synthèse des états ou sensations, donc dans leur coordination, mais de leur subordination lorsque l'ordre du temps devient de la durée pure pour Bergson (p.78), lequel auteur argumente alors en faveur d'un espace devant être aperçu et non perçu, à savoir l'aperception devant embrasser l'ensemble du contenu de l'univers ou ses sensations-qualités perçues de manière éparsée et non linéaire, à savoir « la pure durée pourrait bien être qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres, sans aucune parenté avec le nombre : ce serait l'hétérogénéité pure ».

Nous sommes à un tournant crucial de la recherche, celui par lequel le projet que nous avons de contribuer à des règles, celles qui permettraient de mieux comprendre la relation des structures syntaxiques d'avec les représentations de signifié, va prendre forme afin d'apporter une résolution au problème posé par Chomsky (2009). En réalité, nous sommes actuellement plongés au cœur de la structure profonde où se côtoient l'universel et le particulier, comme nous l'avons présumé antérieurement, ou soit à propos de l'équilibre. Par conséquent, une telle coexistence ne demande qu'à être élargie pour ainsi développer, du point de vue du système linguistique, les mécanismes d'une grammaire universelle ensemble avec les grammaires particulières, et ce développement pour les descriptions de l'acte créateur du langage.

C'est une propriété essentielle du langage que de nous fournir le moyen d'exprimer un nombre indéfini de pensées et de réagir de façon appropriée dans une série indéfinie de situations nouvelles. La grammaire d'une langue particulière doit dès lors être complétée par une grammaire universelle qui rende compte de l'aspect créateur de l'acte linguistique et formule les régularités profondes qui, étant universelles sont omises dans la grammaire elle-même ; il est par conséquent tout à fait normal qu'une grammaire ne traite en détail que des exceptions et des irrégularités. Ce n'est que complétée par une grammaire universelle que la grammaire d'une langue fournira un traitement complet de la compétence du locuteur-auditeur. (CHOMSKY, 1971, p.16-17)

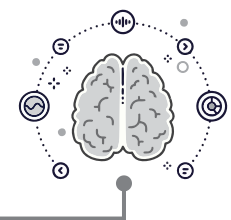
Si le particulier, c'est-à-dire le désir dont la source est d'origine empirique ou sensitive, traverse l'univers, créant ainsi l'effort de synthèse proposé par Bergson (1965, p.61), à savoir « notre mémoire choisit tour à tour diverses images analogues qu'elle lance dans la direction de la perception nouvelle » qu'est la volition pour l'avenir, l'analogie avec la grammaire universelle et particulière va permettre de formuler une hypothèse à propos de règles soutenues par le point de vue méthodologique kantien, lesquelles, à première



vue, soupçonnent la durée pure comme cause profonde de l'ordre et du choix des constituants linguistiques emboîtés d'après ce mécanisme de la mémoire – en tenant compte toutefois de l'*acceptabilité* comme notion qui sera définis plus loin, – autrement dit à partir de la sélection qui crée « de toutes pièces autant de circuits nouveaux qui enveloppent le premier, et qui n'ont de commun entre eux que l'objet aperçu », selon Bergson (p.62-63), en somme, de telle manière – à savoir par l'effort d'aperception embrassant l'ensemble des perceptions pures dans les limites de cet espace extérieur auparavant vécu et senti, – que ses représentations, donc les représentations de signifié en l'espèce de la linguistique, sont tout autant de points d'intersection entre les constituants, ou de liaisons dont l'origine matérielle n'est autre que les sensations dans l'espace comme conditions extrinsèques de la conscience.

Par conséquent, se sont ces représentations qui viendraient reconstituer l'objet. En somme et d'après le problème de Kant (1905, p.214) sur l'appréhension pour la réalisation des successions, voici pourquoi le rôle de la mémoire, c'est-à-dire que si « une chose ou un état, qui n'était pas auparavant, devienne, c'est ce qui ne peut pas être empiriquement perçu, s'il n'y a pas eu auparavant un phénomène qui ne contenait pas cet état en lui-même » et qui fournissent alors les sensations possibles aux représentations de signifié. Si donc il y a de la détermination dans l'ordre des représentations, mieux disant, dans une relation objective de causalité, cette nécessité justifie alors l'objectif initialement fixé, à savoir une réponse à la dérivation selon laquelle la succession subjective de l'appréhension doit nécessairement contenir la succession objective des phénomènes ; en l'espèce de la succession du divers kantien dans son rapport avec le temps. Une telle détermination fondée sur la critique envers la philosophie associationniste anglaise et par là même sur l'objection du lien humien de nécessité subjective n'étant, en définitive, qu'arbitraire pour Kant (1905, p.219), il faut « au contraire que les phénomènes se déterminent leurs placent les uns aux autres dans le temps même et les rendent nécessaires dans l'ordre du temps, c'est-à-dire que ce qui suit ou arrive doit (*muss*) suivre, d'après une règle générale, ce qui était contenu dans l'état précédent ». S'il est vrai que d'après la terminologie kantienne le phénomène est une succession de représentations, il est en ce qu'est, de manière très généralisée et d'après sa syntaxe, l'ordre des constituants immédiats dans la proposition linguistique ; qu'elle soit simple ou composée n'importe pas à ce stade des résultats.

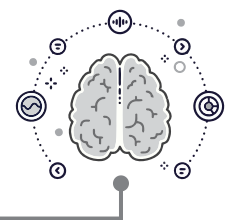
Ainsi donc l'objet, c'est-à-dire le phénomène comme étant la succession des représentations, concerne, du point de vue sémantique de la langue, le signifié. Par déduction, si un divers de représentations désigne un seul signifié, et si un divers de



sensations désigne une seule représentation, alors, le principe de compositionnalité, à savoir et donné par Roussarie (2017, p.55), la « signification d'une expression est *fonction* de la signification de ses parties et de leur mode de combinaison syntaxique », soutient, du point de vue de la méthodologie, l'analyse du lien entre les représentations et qu'on pourrait également rapporter, par analogie, aux opérations d'abstraction concernant une simultanéité en deçà des opérations de généralisation concernant le tout ou l'ensemble des simultanéités concernées. Assurément, dû à la tradition philosophique analytique frégéenne située au confluent de la logique classique d'avec la logique moderne, un tel principe de la sémantique vériconditionnelle s'accorde aisément avec la règle¹² fixée par Kant (1905) selon laquelle le contenu de la partie antécédente justifie le lien avec la partie lui succédant ; en matière d'objectivité que souligne également Frege (1971, p.102), à savoir il faut accepter la notion d'égalité des signes qui « est *a priori* et, selon Kant, analytique, tandis que la proposition de la forme $a = b$ [...] est arbitraire [...], ne concernerait plus la même chose mais la manière dont nous la désignons, nous n'y exprimerions aucune connaissance proprement dite ».

Or, la méthodologie, par la seule démonstration de ce principe, ne fit-elle pas preuve d'incertitude quand le signifié est à la hauteur non pas de l'expression mais du contexte, d'où l'insuffisance de la succession subjective de l'appréhension qui, à elle seule et selon Kant (1905, p.215), « ne prouve rien quant à la liaison du divers dans l'objet (*am Object*) parce qu'elle est totalement arbitraire ». Donc de deux choses l'une : nous sommes pleinement dans l'arbitraire, et i) du signe comme principe général énoncé par Saussure (1931), résumé comme étant la possibilité de plus d'un signe pour une seule dénotation – nous y reviendrons un peu plus loin, – et ii) de la représentation qui nécessite alors une distinction d'avec la dénotation et le sens lorsque toutes trois s'associent à un signe. Pour comprendre ce dernier cas, signalons simplement qu'il concerne un arbitraire moins universel que particulier et quand la

12 - À propos de cette règle, *La logique* (1862) de Kant confirme la division selon laquelle i) l'analytique traite de conditions de vérité ou de dénotations égales pour deux expressions de sens différents, et, ii) la dialectique traite de ces conditions de la philosophie analytique frégéenne et au moyen de règles qui apportent la connaissance nécessaire pour l'accord de la vérité entre les expressions. Si bien que la manière de penser, de juger vrai ou de juger faux des assertions et soulignée par Stuart Mill dans *La philosophie de Hamilton* (1869), manière qui concerne la logique pure aussi dite formelle, est considérée en deçà de la matière de la pensée valide et selon la logique appliquée aussi dite modifiée, en somme, valide par les conditions de vérité des phrases assertives ou affirmatives. Finalement, Kant lui-même conçoit la forme de la pensée lorsqu'elle est une fonction du procédé de raisonnement sur les faits empiriques, c'est-à-dire sur les phénomènes réguliers qui renvoient aux dénotations composées par les objets et événements du monde réel d'où part les bases de sa *Logique transcendantale*. En définitive et pour l'auteur, puisqu'il y a aussi bien des intuitions pures que des intuitions empiriques, il peut alors y avoir également une distinction entre la pensée pure et la pensée empirique.

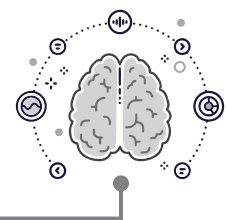


représentation est nuancée selon les goûts de chacun à propos d'un objet, en somme, en ce qu'est, selon Frege (1971, p.107), l'œuvre de l'artiste, à savoir « les différences qui tiennent à la couleur et à la lumière que la poésie et l'éloquence s'efforcent de donner au sens. Cette couleur et cette lumière n'ont rien d'objectif, et chaque auditeur ou lecteur doit les recréer à l'invitation du poète ou de l'orateur ».

Mais même si nous avons seulement et initialement supposé le principe de contextualité, lorsque le phénomène, c'est-à-dire le signifié qui nous intéresse de par ses représentations, embrasse l'ensemble de la proposition, ou des propositions, au risque d'un malentendu il a convenu d'examiner le lien sous ces deux rapports, donc également sous celui de l'induction, en somme, par lequel principe scientifique nous remontons jusqu'aux généralités, autrement dit et dans le cas qui nous occupe actuellement, jusqu'au signifié qui représente le contexte. Pour autant, en objectant d'occuper notre temps à trancher pour l'universel ou le particulier, nous considérons une fois de plus l'équilibre que nous projetons maintenant comme soutient méthodologique et dans l'objectif de compléter les grammaires particulières par l'examen des soubassements ou des régularités profondes d'une grammaire universelle qui pourtant n'est pas précise, et pour faute cette croyance ci-dessous mentionnée et due aux mécanismes cognitifs de la communication.

Si les grammaires traditionnelles, particulières ou universelles, n'ont pas tenté d'énoncer avec précision les processus réguliers de la formation et de l'interprétation des phrases, c'est aussi pour une autre raison : la croyance largement répandue en un 'ordre naturel des pensées' qui serait reflété par l'ordre des mots. De ce fait, les règles de formation des phrases n'appartiendraient pas réellement à la grammaire, mais à un autre domaine où serait étudié l'ordre des pensées'. (CHOMSKY, 1971, p.17)

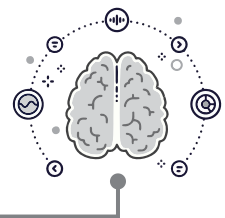
Sinon, en vue de l'équilibre associé à l'étude des régularités profondes, lesquelles sont à comprendre mêlées aux structures profondes du langage à propos de l'innéisme des mécanismes et de l'acquis des composants, il a fallu subordonner, du point de vue sémantique de la langue, le phénomène, c'est-à-dire l'ensemble des représentations de signifié – comme création de la pensée ou des opérations de généralisation pour être une succession, – à la structure syntaxique qui l'emploie de façon à être compris tant par le locuteur que par l'auditeur. En somme, une telle subsumption de cet ensemble pour la raison suivante : premièrement, nous pensons que le principe de compositionnalité, où le sens du signe contient le mode de dénotation de l'objet, se complète avec le principe de contextualité qui représente le signifié. Outre qu'une telle extension réponde également au mode de combinaison syntaxique, elle



concerne surtout, après les considérations pour l'affirmation indiquée ci-après, c'est-à-dire pour la vérité que Brentano (2008, p.229) appelle *reconnaître*, la négation, c'est-à-dire la fausseté qui demande sa vérification par les deux principes : « Si celui qui reconnaît un tout reconnaît par là même chaque partie de ce tout, cela ne signifie pas que celui qui nie un tout nie par là même chaque partie de ce tout [...]. Il suffit, en effet, qu'une seule partie soit fausse pour que le tout soit faux ».

Deuxièmement, nous pensons d'abord et également que l'expression composée du divers n'a de sens et signification que d'après un ordre déterminé de ce dernier ; analogue à l'emboîtement des constituants immédiats dans l'expression linguistique, et, ce qui s'accorde aussi avec les considérations kantienne. Et cette conviction quand bien même nous considérons évidemment le système sémantique de la langue, c'est-à-dire et dans le cas qui nous occupe à propos des représentations de signifié, la dénotation de chaque partie de l'expression ou proposition, car les phrases assertives peuvent aussi bien être vraies ou être fausses, selon l'analyse de leurs conditions ou valeur de vérité. Somme toute, si les parties et expressions, qu'elles soient jugées vraies ou jugées fausses, sont encore intelligibles, à l'inverse, une structure syntaxique incohérente, dans le sens d'*agrammaticale*, produit l'inintelligibilité. Ensuite, le tout, c'est-à-dire l'ensemble des propositions pour la création d'un contexte, est cohérent ou n'a de sens et de signification que d'après un mode déterminé de combinaison syntaxique, bien que les questions relatives à l'examen de la cohérence et de la cohésion renvoient le plus souvent aux classes, qu'elles soient grammaticales ou nominales n'importe pas à ce stade des résultats, donc au système sémantique, autrement dit nous pensons aux déictiques comme objet d'étude du système pragmatique de la langue, en somme, lequel système permet l'analyse de la relation entre le signifié des mots, les interlocuteurs qui les emploient et le contexte de leur emploi. Tout bien considérées, les successions dans les phénomènes doivent produire et rendre, comme le soutient Kant (1905, p.219) à propos du rôle de l'entendement, « nécessaires le même ordre et le même enchaînement continu dans la série des perceptions possibles que ceux qu'on trouve *a priori* dans la forme de l'intuition interne (celle du temps) où toutes les perceptions devaient (*müssten*) trouver leur place ».

Nous terminons en soulignant le point d'accroche pour la partie suivante, à savoir que l'ordre des représentations de signifié fit foi d'une analogie avec l'ordre des sensations, car ces dernières sont sous-jacentes à ces premières et les composent à propos de leur matière. Donc, s'il y a subordination, nous passons, respectivement,

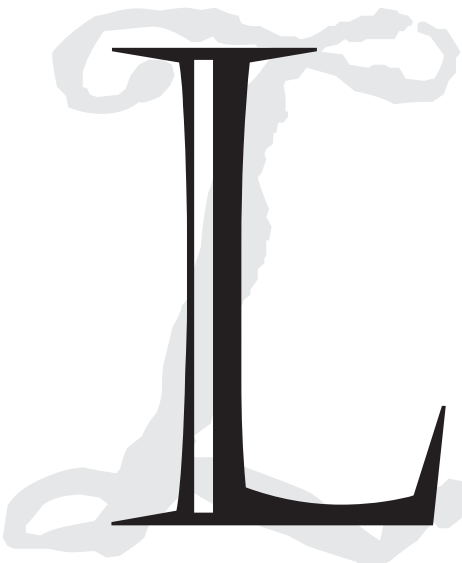


des conditions extrinsèques de la conscience à ses conditions intrinsèques. On a décomposé l'ordre des éléments dans les structures profondes de telle manière à débiter d'après la loi proposée par Kant (1905, p.218), selon laquelle et qui ne convient pourtant qu'à une simultanéité d'après sa définition, le temps qui précède détermine nécessairement celui qui suit et dans la mesure où c'est toujours une condition objective dans l'antécédent, condition faisant foi de loi sous forme d'une relation de causalité par nécessité alors dite *objective* par ce dernier auteur, autrement dit, que c'est une « loi essentielle de la *représentation empirique* de la succession du temps que les phénomènes du temps passé déterminent toute existence dans le temps qui suit ». Par suite, est-ce la possibilité d'une analyse de la durée pure et dont Bergson (1889, p.81) semble proposer les motifs, à savoir lorsqu'au « dedans de moi, un processus d'organisation et de pénétration mutuelle des faits de conscience se poursuit, qui constitue la durée vraie » ?

CHAPITRE II

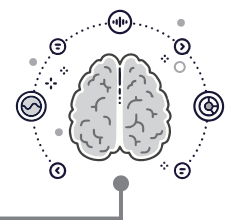
ÉTUDE DE LA PERCEPTION PAR LE CONTEXTE MÉTHODOLOGIQUE

2.1 ÉTENDUE DU MOUVEMENT DANS LA SUCCESSION



Le phénomène en étude est maintenant sous le couvert de l'approche empirico-inductive. Autrement dit, pour la preuve du phénomène¹³, d'abord en l'espèce de la méthode pragmatique de James (1911, p.7-8) qu'il garantit par sa théorie générale de la vérité qui resignifia, selon Bergson qui cite l'auteur en introduction de l'*œuvre du premier*, l'idée que nous avons sur les vérités advenant du sentiment et de la raison, ou soit sur les vérités « que nous aidons à se faire, qui dépendent en partie de notre volonté [...]. Qu'est-ce qu'un jugement vrai ? Nous

*13 - On entend ici par phénomène, l'entier de la série en étude selon sa composition, c'est-à-dire les états intermédiaires, également dits moyens, au sentiment et à la volonté, lesquels sont les deux états extrêmes limitant le tout, c'est-à-dire le phénomène. Aussi, distinguons ces autres phénomènes, à savoir ceux que Bergson, dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), appellera mobiles et qui composent le contenu des états, qu'ils soient ces états intermédiaires à la série ou ces états aux deux extrémités.*



appelons vraie l'affirmation qui concorde avec la réalité », c'est-à-dire avec le sentiment, ou la raison, et dont l'origine est ici empirique pour ainsi induire la succession des perceptions conscientes ou internes au générale, c'est-à-dire aux représentations de signifié. L'étude se rapproche alors de la théorie linguistique sur laquelle aboutira l'objectif de formuler des descriptions structurales comprenant la relation des représentations sémantiques d'avec les structures syntaxiques, ces dernières étant pour l'instant sous le coup de la raison et du sentiment.

Le cas échéant, nous aurons toutefois cherché à remarquer s'il est « possible de distinguer intimement entre la contribution de la grammaire par la détermination du signifié et la contribution des considérations dites 'pragmatiques', questions de fait et croyance et contexte de l'énoncé » pour Chomsky (2009, p.187, traduction libre)¹⁴. Après tout, cette double induction scientifique lorsque qu'en rappelant notre hypothèse initiale, laquelle formula la dichotomie entre linguistique et pragmatique, nous avons cherché à proposer une restructuration méthodologique qui corrigerait l'inefficacité de la méthode didactique en question, de manière générale. Or, pour son acceptabilité et de cette manière précitée, le phénomène de l'activité psychique, autant que pour celle de ladite approche scientifique, si, entre deux représentations composées chacune d'un ensemble de mobiles comme nous le verrons par la suite dans une simultanéité¹⁵, la sémantique vériconditionnelle se charge de démontrer et de montrer les changements qui les différencient non pas par la mesure des grandeurs d'intensité à l'encontre des uniformités de succession ou des grandeurs extensives dans l'espace et comme nous le prétendons, mais par les conditions de vérité présentent dans l'unité de l'expérience interne¹⁶, unité étant les déterminations *a priori* d'un jugement alors vrai ou alors faux, donc des conditions de vérité données dans le monde réel dont la fausseté ou la vérité de ses objets et événements dépendent de la manière dont ceux-ci s'agencent entre eux dans ce monde.

14 - Dans l'original: « possível distinguir nitidamente entre a contribuição da gramática para a determinação do significado e a contribuição das chamadas 'considerações pragmáticas', questões de fato e crença e contexto do enunciado ».

15 - En dehors de sa définition déjà prescrits, une simultanéité est deux états, deux termes ou deux représentations se succédant l'un ou l'une après l'autre, sans qu'il y ait d'intermédiaire s'intercalant entre les deux.

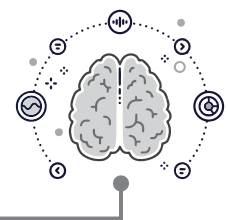
16 - L'unité de la conscience définit que les choses dans le monde réel sont de telle manière, à savoir elles doivent l'être selon les conditions de vérité qui déterminent la vérité ou la fausseté d'un terme, d'une expression ou d'un énoncé, en somme, ces conditions que les *Écrits logiques et philosophiques* (1971) de Frege rapportent à la dénotation.



Alors, la sémantique vériconditionnelle s'intéresse uniquement aux déterminations inférieures, c'est-à-dire à l'expérience externe qui dès lors est vue comme pathologique, à savoir : se « sont plutôt des penchants particuliers, qui forment bien un tout naturel (*Naturganzen*), d'après des lois pathologiques (physiques), mais non une nature qui ne serait possible que par notre volonté agissant d'après des lois pures pratiques, [...] une nature supra-sensible » que nous subordonnons au sentiment comme réalité objective pour Kant (1888, p.74) qui y voit en réalité l'objet de la volonté des êtres raisonnables. Et lorsque Brentano (2008, p.255) spéculé sur ces lois pures, ou soit sur le supra-sensible en l'espèce de la philosophie kantienne, il vérifie en quelque sorte cette nature et son côté pratique et utile dans sa « relation caractéristique avec l'objet qui, je l'affirme, dans le désir et la volonté aussi bien que dans tout ce que nous appelons sentiment ou émotion, est révélée [...] par la perception interne », par conséquent, par des modifications pratiques qui nous font alors comprendre pourquoi l'expérience externe, concernant les perceptions externes, répond à des déterminations ou principes dits *inférieurs* en les termes kantien.

Donc, de deux choses l'une. La première lorsque nous savons que la théorie syntaxique pour la combinaison des constituants immédiats, doit attester, et pour son acceptabilité grammaticale, donc pour la performance du sujet pensant et du sujet parlant, des régularités du langage sous forme de structures profondes, quand bien même leur cause doit rester « étrangère, elle s'appelle création, et cette création ne peut être admise comme événement parmi les phénomènes, puisque sa possibilité seule détruirait l'unité de l'expérience » interne. Qui plus est si nous considérons Kant (1905, p.223), lequel auteur pourrait alors amener à nous faire déconsidérer la naissance des causes innées, c'est-à-dire cette création en les considérations chomskiennes à propos de la compétence du sujet pensant et parlant qui ne peut alors pas être défendue par le courant scientifique de la phénoménologie, par conséquent, il faudrait revenir à la performance du locuteur-auditeur.

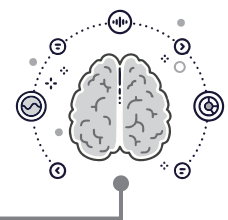
Si donc une telle possibilité de création justifie encore la raison pour laquelle la recherche ne demande aucunement de questionner l'origine des organismes vivants dans son rapport avec les phénomènes que les sciences de la vie et de la terre considèrent, elle doit alors, pour la deuxième chose, se tourner vers la méthode pragmatique, à savoir : les analyses de la recherche présupposent d'ores et déjà les conceptions de la méthode pragmatique associée à la théorie générale de la vérité, donc à la valeur active des idées comme expérience pure renforçant la



doctrine de l'empirisme radical qui insère les principes *a priori*, c'est-à-dire le désir, la volonté, l'émotion, le sentiment, de la possibilité des objets selon lesquelles et pour James (1911, p.4), en somme, « la réalité n'apparaît plus comme finie ni comme infinie, mais simplement comme indéfinie. [...] l'importance de l'homme lui-même, – de l'homme tout entier, volonté et sensibilité autant qu'intelligence, – va s'en trouver accrue » par sa performance.

Nommée *intelligence* par l'auteur, notons également que la perception interne concerne en partie le concept ci-après proposé par Kant (1846, p.12), à savoir celui de la liberté qui « établit pour la détermination de la volonté des principes extensifs, qui, pour cette raison, s'appellent pratiques, on a le droit de diviser la philosophie en deux parties, [...] en tant que *philosophie de la nature* et en *pratique* en tant que la *philosophie morale* » qui s'accorde alors avec la question de l'extensionnalité¹⁷ et de la modification. L'examen de la jonction du paradigme linguistique et du paradigme pragmatique, comme résultat à partir de leur dichotomie, prît alors forme et initialement sur leur divergence et dans l'objectif de la convertir en convergence qui a donc conçu i) la linguistique par les principes extensifs de la perception externe et de la perception interne contenus dans une théorie de la perception auditive et visuelle afin de « rendre compte de ce qu'un individu voit effectivement et des mécanismes déterminants de ce qu'il voit. [...] le fonctionnement d'un modèle perceptuel ou d'un modèle de la production de parole » selon le parallèle que Chomsky (1971, p.19-20) fait avec une théorie de la grammaire générative, et, ii) la pragmatique par les principes extensifs de l'objet, c'est-à-dire par le désir, la volonté, le sentiment et l'émotion établis par le concept de la liberté considérés par la critique kantienne du Jugement et par cette condition de la possibilité ci-après mentionnée par Kant (1888, pp.206-07) à propos du souverain bien dont « la *déduction* de ce concept doit être *transcendantale*. Il est *a priori* (moralement) nécessaire de *produire le souverain bien par la liberté de la volonté*; la condition de la possibilité du souverain bien doit donc reposer exclusivement sur des principes *a priori* de connaissance ».

17 - L'extensionnalité va ici faire l'objet d'une comparaison, à savoir et sommairement : i) l'extension d'un sentiment, c'est-à-dire par un contexte, mieux disant, par ce quelque chose dans l'expression un sentiment de quelque chose en les termes que défend James dans ses deux ouvrages intitulés *Le pragmatisme* (1911), à propos de la méthode pragmatique, et *L'idée de vérité* (1913) à propos d'une théorie générale de la vérité ; d'avec ii) le principe d'extensionnalité qui définit l'idéographie frégréenne dans ses travaux axiomatiques, puisque ce langage-objet satisfait l'extension dont le synonyme n'est autre que la dénotation selon Roussarie dans la *Grammaire de Montague* (2017), en somme, une dénotation qui remet aux conditions dont sont et doivent être les choses dans le monde réel.

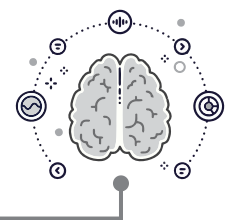


Enfin, une telle réunion autour de l'extensionnalité fait remarquer que le Jugement s'accorde avec l'approche inductive ici considérée, en définitive, dans la mesure où, pour Kant (1846, p.27), celle-ci convient au « Jugement réfléchissant, qui est obligé de remonter du particulier qu'il trouve dans la nature en général, a donc besoin d'un principe qui ne peut être dérivé de l'expérience, puisqu'il doit servir de fondement à l'unité de tous les principes empiriques ». Par suite, nous avons traité la réflexion dans son rapport avec le sentiment, qui, semble-t-il, subordonne l'unité des principes empiriques lorsque, d'après la partie initiale de la thèse de James pour une théorie générale de la vérité, c'est-à-dire pour

qu'il y ait connaissance, au sens spécifique du mot, il faut que le sentiment soit transcendant, et il faut que nous déterminions la divinité à *créer une réalité extérieure à ce sentiment* qui corresponde à sa qualité intrinsèque *q*. Ce n'est que de cette manière qu'il peut sortir de sa condition de solipsisme. Si maintenant la qualité nouvellement créée *ressemble* à la qualité *q* du sentiment, je dirai que nous pouvons considérer le sentiment comme *ayant connaissance de cette réalité* [...]. La 'réalité' nous sert de garant pour parler de la propriété connaissante d'un sentiment, mais qu'est-ce qui nous servira de garant pour appeler quoi que ce soit une réalité ? Il n'y a qu'une réponse à faire : c'est la croyance actuelle du critique ou du chercheur. (JAMES, 1913, p.5-6)

Qui plus est c'est ici la connaissance pratique au sens où Kant (1888) l'entend, c'est-à-dire l'*a priori* d'après la liberté de la volonté qui réalise la propriété connaissante d'un sentiment. Pour résumer, de par i) un sentiment transcendant, ii) ces principes extensifs de l'objet pour la connaissance et iii) ceux des deux perceptions susmentionnées pour le jugement, si donc il appert l'évidence des trois modes fondamentaux de l'unité de la conscience pour la soutenance de l'activité psychique selon le modèle de la série antérieurement proposée, en somme, un modèle brentanien qui a semblé pouvoir correspondre à l'« appareil technique propre à formuler un système de processus récursifs [...] au cours d'études touchant les fondements des mathématiques » et formulé par Chomsky (1971, p.18), par conséquent, la recherche a repris ces trois modes fondamentaux, ceux considérés pour soutenir les descriptions psychologiques de Brentano (2008, p.216), c'est-à-dire la classification tripartite¹⁸ ou les trois classes des modernes que suit l'auteur, à savoir : « nous donnons à la première le nom de

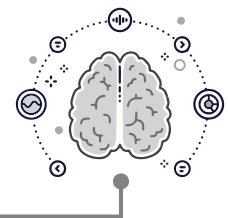
18 - L'origine de la distinction des classes fondamentales d'activité psychique, dans *Psychologie du point de vue empirique* (2008), amena son auteur Brentano à classer les psychologues selon ceux qui ont défendu la division bipartite d'Aristote, ou soit en pensée et en appétit, et ceux qui ont défendu son remplacement, à savoir par la division tripartite des modernes et dont Brentano fait partie.



représentation (Vorstellung), à la seconde le nom de *jugement* (Urteil), et à la troisième le nom de *mouvement affectif* (Gemütsbeugung), d'*intérêt* (Interesse) ou d'*amour* (Liebe) », c'est-à-dire de sentiment.

Notons que ressort un premier lien avec la mémoire, encore par Brentano (2008, p.181) lorsque cet auteur laisse présager les opérations de la mathématique pure comme système conditionnant l'unité de la conscience, c'est-à-dire par l'identité non pas réelle mais conceptuelle et lorsque sous celle-ci, en définitive, cette « unité du moi dans sa permanence passée et présente serait donc la même que celle d'un fleuve où chaque vague succède à une autre et en reproduit le mouvement » que l'espace sait diviser à partir de points pour le calcul de cette mathématique qui s'en tient aux grandeurs extensives entre les mobiles dans une simultanéité et qui concernent l'identité, dans le sens de *même que*, car ces mobiles sont uniformes dans leur simultanéité selon les lois de l'associationnisme. Si donc les résultats ont tenu compte du mouvement dans son entier, c'est-à-dire du temps étant le moment entre le passé et le présent déjà vers tendu l'avenir, et, puisque nous sommes avant tout sous la coupe de l'inductivisme, donc du mouvement discontinu par ses diverses divisions, des durées entre les simultanéités, là aussi considérées comme des mouvements ou moments, ont défendu l'analyse des opérations de généralisation, lesquelles concernent alors la synthèse mentale qui soutient également l'analyse des opérations d'abstraction.

Toutefois, ce soutien en comprenant les simultanéités dans leur succession et non pas isolément puisqu'il ne s'agit, en conséquence, que d'uniformités et de conditions empiriques concernant des déterminations dites *inférieures*. Tout de même, les descriptions ont également et initialement concerné celle d'une simultanéité à proprement parler, en somme, une telle suggestion à des fins explicatives à propos du processus allant du particulier au général qui concerne le rôle de la mémoire et quand Brentano (2008, p.180) considère que « l'élément terminal de la série forme le groupe que nous saisissons directement dans la perception interne [...]. Nous considérons donc communément les phénomènes qu'elle nous révèle directement comme des activités qui ont appartenu à la même unité réelle » qui synthétise, dans le présent, avec les activités de cette perception. La synthèse mentale, analysée par Bergson (1889, p.100), défend la perspective méthodologique imposée à l'examen du mouvement, à savoir lorsque le « sentiment lui-même est un être qui vit, qui se développe, qui change par conséquent sans cesse : sinon on ne comprendrait pas qu'il nous acheminât peu à peu à une résolution [...]. Mais il vit parce que la durée où il se développe est une durée dont les moments se pénètrent » ; d'où la synthèse mentale.

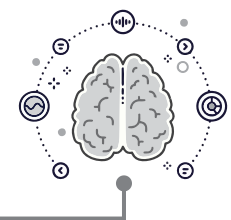


Dans les conditions empiriques ou extrinsèques de la conscience, l'acte de juger, considéré comme un acte intellectuel puisqu'il concerne également une expérience dite *interne*, vise à sélectionner certaines sensations, en somme, dans un espace auparavant strictement universel comme nous l'avions démontré pour ensuite avoir pu démontrer son utilité pour l'être singulier. C'est donc un phénomène particulier d'extension de l'espace et que caractérise un mouvement de perception en rendant ainsi l'espace plus particulier et de proche en proche, autrement dit, au fur et à mesure que se continue le mouvement pour la constitution ou reconstitution de l'objet du sentiment, lequel oriente déjà la sélection des sensations à des fins de réalisation, en d'autres termes, à des fins de volonté pour la satisfaction de cet objet. Ainsi donc l'effet particularisant par la projection et la fixation de l'acte intellectuel sur les « nombreuses circonstances, correspondant de point en point à celles qui accompagnent le sentiment. [...] *mes sentiments agissent sur les réalités qui appartiennent à la sphère propre de mon critique* » et que James (1913, p.17-18) défend à l'encontre de l'universalité donnée par les conditions de vérité sur les sensations, c'est-à-dire sur les réalités ou circonstances en l'espèce de la pragmatique.

Enfin, l'acte intellectuel continue la pensée le long du mouvement en direction de la satisfaction de l'objet par la volition, mais l'élan de dynamité¹⁹ est contingent, donc aucunement nécessaire et quant à la problématique, comme la soutient le pragmatisme de James, sur le principe de ressemblance. Signalons que cette soutenance²⁰ sera celle de l'examen qui concernera plus loin les conditions de satisfaction encadrées par une philosophie du langage qui s'intéresse à la théorie des

19 - Dans sa *Critique de la raison pure* (1905), Kant emploie deux expressions dont la synonymie permet de rapporter que les substances, dans le principe de réciprocité auparavant considéré, sont, en l'espèce kantienne à propos de la loi de causalité, en commerce dynamique, mieux disant puisqu'il s'agit alors d'une loi, en universelle communauté d'action réciproque. Par conséquent, selon la définition de telles expressions, une simultanéité est nécessairement le jeu des déterminations dans les substances, ou dans les sensations, et de manière réciproque. Autrement dit, les causes d'une substance se trouvent nécessairement déterminées dans la substance qui la succède et les effets de cette dernière se trouvent également nécessairement déterminés dans celle qui la précède. Et par-là ressort la définition à proprement dite du terme simultanéité, à savoir et de par la réciprocité ou le commerce dynamique, l'ordre des deux substances doit nécessairement être indifférent lors la synthèse de l'appréhension des substances, c'est-à-dire et en les termes kantien, du divers dans une simultanéité.

20 - En considérant les conditions de satisfaction comme une évolution des conditions de vérité, une telle considération peut se définir en comparant, respectivement, i) la théorie des actes de langage retrouvée, en autres contemporains de la méthode pragmatique, chez Searle dans son ouvrage intitulé *Sens et expression* (1982), lequel ouvrage concerne la philosophie contemporaine du langage, et ii) la théorie vériconditionnelle retrouvée chez Frege, notamment dans son article intitulé *Sens et dénotation* (1971), lequel article concerne la philosophie analytique, ou bien même la naissance de la logique moderne. Autrement dit, s'il s'agit d'un progrès théorico-méthodologique, celui-ci tient au simple fait que la vérité, sous l'angle de la théorie des actes de langage, peut concerner les phrases de type assertif, déclaratif, expressif, directif et engageant, et que Searle renvoie à des buts illocutoires, alors que sous l'angle de la théorie vériconditionnelle fregeenne, celle-ci ne peut concerner que les assertions.

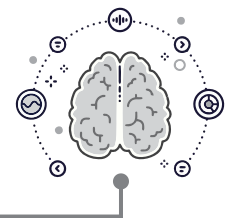


actes de langage, et puisqu'elles sont les contemporaines des conditions de vérité concernant la philosophie analytique, et surtout puisque ces dernières ne peuvent s'intéresser qu'au type phrastique assertif ou affirmatif, et que « le lien régulier entre le signe, son sens et sa dénotation est tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée tandis qu'une seule dénotation est susceptible de plus d'un signe » d'après Frege (1971, p.102). Quoi qu'il en soit, la conservation de l'objet ne peut pas être optative.

En réalité, quand bien même il y a opération d'abstraction, c'est-à-dire discernement entre les simultanités, la conscience de la chaîne des mobiles intermédiaires, au sentiment et à la volonté²¹, transporte nécessairement l'objet lorsque nous savons les relations fonctionnelles des trois modes fondamentaux de l'activité psychique, en somme, ces relations qui firent office d'observations, de vérifications puis de description pour la psychologie descriptive de Brentano (2008). Outre sa reconnaissance pour le déterminisme physique, la psychologie a aussi reconnu l'énergie spécifique quant au principe de la conservation de la force qui peut alors soutenir cette nécessité d'acheminement de l'objet et ce soutient contre la conservation optative de celui-ci. Et c'est encore Bergson (1889, p.115) qui le soutient en se demandant si « l'extension que l'on fait du principe de la conservation de la force à tous les corps de la nature n'implique pas elle-même quelque théorie psychologique, et si le savant qui n'aurait *a priori* aucune prévention contre la liberté humaine songerait à ériger ce principe en loi universelle », qui plus est une élévation également soutenue par cette autre forme de causalité défendue par Kant (1846, p.56), à savoir « le concept d'une causalité de la liberté dont l'effet doit avoir lieu dans le monde, conformément aux lois formelles de la nature ».

Si le déterminisme physique rappelle l'étendue du mouvement de l'onde sonore ou du rayon lumineux pour l'accord avec la science, et, pour l'accord avec l'expérience comme preuve par les faits quant à la divisibilité du mouvement, rappelle les parties inévidentes de celui-ci et puisqu'il s'agissait du principe de réciprocité, c'est-à-dire de la répulsion comme deuxième tenant dudit principe en réponse ou réaction à son

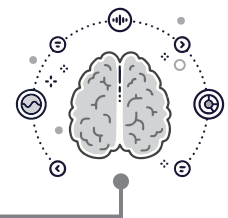
21- Dans *Psychologie du point de vue empirique* (2008), Brentano conçoit le sentiment et la volonté comme deux classes fondamentales d'activité psychique, puisqu'il convient à une distinction similaire d'avec celle qu'il présente entre la représentation et le jugement. Toutefois, tout comme nous l'avons auparavant fait remarquer pour la relation du sentiment d'avec le désir, faisons également remarquer que les caractéristiques distinctives entre la classe des sentiments et celle de la volonté, sont parfois si intimes qu'il est possible de subsumer certains de leurs phénomènes respectifs à une seule et même classe, par exemple celle des sentiments lorsqu'il s'agit d'affectivité dans une volition, d'où la confusion ou fusion entre un acte affectif et une volition.



premier tenant qu'est la force, par conséquent, il semble de prime abord que le déterminisme psychologique soit son analogue lorsque pour Kant (1905, pp.236-37), « l'existence de la chose est liée à nos perceptions dans une expérience possible et il nous est possible, en suivant le fil conducteur de ces analogies, d'arriver, en partant de notre perception réelle, à la chose, dans la série des perceptions possibles ». Or, une telle analogie suggère les conditions déterminantes ci-après mentionnées, quand bien même le constat suivant.

On ne songe pas à l'exiger le plus souvent, parce qu'on sait qu'une vibration déterminée du tympan, un ébranlement déterminé du nerf auditif, donnent une note déterminée de la gamme, et que le parallélisme des deux séries physique et psychologique a été constaté dans un nombre de cas considérable. Mais aussi personne n'a soutenu que nous fussions libres, dans des conditions données, d'entendre telle note ou d'apercevoir telle couleur qu'il nous plaira. Les sensations de ce genre, comme beaucoup d'autres états psychiques, sont manifestement liées à certaines conditions déterminantes, et c'est précisément pour cela qu'on a pu imaginer ou retrouver au-dessus d'elles un système de mouvements que notre mécanique abstraite gouverne [...]. Spinoza disait que les modes de la pensée et les modes de l'étendue se correspondent, mais sans jamais s'influencer : ils développeraient, dans deux langues différentes, la même éternelle vérité. (BERGSON, 1889, pp.112-13)

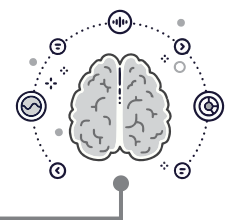
Force est de constater ici que l'action pour la réalisation de l'objet du sentiment est fonction de conditions déterminante au détriment du libre choix du critique. L'exemple suivant, avec un contexte d'enseignement-apprentissage des langues étrangères, montre les motifs d'un tel déterminisme, qui plus est problématise le système sémantique de la langue ou même de ses structures profondes, une problématique qui répond à l'expression *modes de la pensée* pour Spinoza précité par Bergson (1889), mais qui, en revanche, ne problématise pas le système syntaxique et en voulant l'attribuer aux *modes de l'étendue* pour ainsi suivre la distinction spinozienne proposée. Nous l'avons donc remis à ces deux systèmes internes de la langue, à savoir : dans un environnement sociolinguistique et culturel méconnu par un locuteur-auditeur qui, par conséquent et du point de vue sémantique, se trouve en situation d'indiscernement et de non association des syllabes et des sons dans la chaîne parlé, mais aussi dans la chaîne écrite en apportant l'association d'idées plutôt que de syllabes et de mots dans le sens où, du point de vue syntaxique, en général et dans la langue méconnue, l'ordre des éléments reste tout de même grammatical par l'intuition du sujet parlant et écrivant.



Toutefois, bien qu'il s'agisse de conditions déterminantes parce qu'elles prédéterminent les mécanismes de la pensée relativement au discernement et à l'association pour ce qui est de la langue première dans le sens de *native* ou bien même *maternelle*, nous pouvons tout de même dire qu'il s'agit également de libre arbitre en ce qui est de l'apprentissage d'une langue seconde dans le sens de non-native, puisque le sujet apprenant emploie des stratégies et des méthodes dans l'objectif de simplifier les tâches et de le garder motivé jusqu'à ce qu'il discerne et associe. Quoi qu'il en soit, il s'agit de mécanismes cognitifs de la communication dans la lignée des conditions déterminantes et également de fonctions cognitives de la conscience en leur attribuant la faculté de discerner et la faculté d'associer. Nous ajoutons également la rétention lorsqu'il s'agit de mémoire pour apporter, des apprentissages du passé, les informations nécessaires aux deux premières facultés précitées. Nous avons attribué à ce déterminisme aux observations en contexte d'interaction-apprentissage interculturelle et plurilingue.

Un tel contexte révélerait-il que l'unité de la conscience ou le *Moi conscient*, est universel en ceci que, si nous omettons les perceptions internes ou conscientes pour ne considérer que le monde des sens ou les phénomènes de la sensibilité dues aux perceptions externes, serions-nous réellement capables de discerner les différences de qualités entre les objets et même d'associer les qualités pour en faire des généralités ? La réponse tend de prime abord en la négative. Ainsi, une fois de plus le particulier est ramené au système de mouvements qui concerne le monde des sens et maintenant distingué de l'universel ramené au système de mouvements qui concerne la perception interne, en somme, une mécanique universelle, mais toujours abstraite en suivant les termes bergsoniens. Quoi qu'il en soit, s'accorder avec l'unité de la conscience permet un saut par-dessus le scepticisme humien concevant l'accoutumance ou l'habitude par l'expérience extérieure, en somme, par cette relation de causalité dont le lien entre la cause et l'effet est nécessairement subjectif, autrement dit ce lien qui fit l'objet de la problématique développée dans la partie précédente.

Qui plus est, nous avons cherché à vérifier, en contrepartie, et nous allons le démontrer comme premier objectif, l'autre tenant du scepticisme humien, à l'égard, cette fois-ci, des sens. Partant, et lorsque la recherche s'en est tenue aux phénomènes de la nature interne relative à la volonté, nous avons dû répondre en la positive quant à la première des deux questions posées par Hume (1739, p.187) lui-même, en somme, à cause des probabilités ou « causes qui nous induisent à croire à l'existence des corps

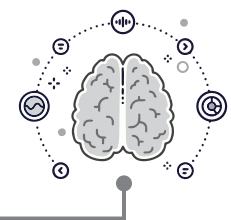


[...] : pourquoi attribuons-nous aux objets une existence CONTINUE, même quand ils ne sont pas présents aux sens, et : pourquoi leur supposons-nous une existence DISTINCTE de l'esprit et de la perception ? ». Pour en découdre, les réflexions précédentes ont retenu cette dernière supposition, et son traitement au moyen d'une réponse appropriée à une étude comparative des conceptions du matérialisme absolu leibnizien d'avec celles du matérialisme transcendantal ou de l'Esthétique kantienne. Quant à la première question posée par l'auteur, son traitement s'est inscrit dans le cadre méthodologique d'une étude sur la mémoire qui révéla alors le rapport entre le passé et l'avenir au confluent du présent dit *sensori-moteur* par essence et pour Bergson, à savoir :

Le passé immédiat, en tant que perçu, est, comme nous verrons, sensation, puisque toute sensation traduit une très longue succession d'ébranlements élémentaires ; et l'avenir immédiat, en tant que se déterminant, est action ou mouvement. Mon présent est donc à la fois sensation et mouvement ; et puisque mon présent forme un tout indivisé, ce mouvement doit tenir à cette sensation, la prolonger en action. D'où je conclus que mon présent consiste dans un système combiné de sensations et de mouvements. Mon présent est, par essence, *sensori-moteur* ». (BERGSON, 1965, p.83)

Ce même auteur mentionne également James (1911, p.10) à propos du rapport avec l'avenir dans l'ouvrage de ce dernier. La complétude d'un tel rapport, lequel définit alors la substance du mouvement étant par conséquent du temps, fut rapportée aux résultats concernant la réflexion sur la première question humienne, à savoir le mouvement continu fait exister, mieux disant, subsister l'objet dans et par le temps, déjà du passé vers le présent puisqu'il y a interrelation, puis vers l'avenir alors et quand pour le pragmatisme l'acte intellectuel se projette dans « la réalité mouvante, nous donne prise sur elle [...]. Le vrai, selon Williams James, ne copie pas quelque chose qui a été ou qui est : il annonce ce qui sera, ou plutôt il prépare notre action sur ce qui va être ». Il est donc possible de penser l'avenir selon un mouvement qui représente la substance d'une succession de simultanités, celles qui contiennent la matière, en somme, cette substance et cette matière dont parle la psychologie scientifique expérimentale.

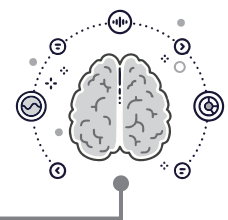
Aussi, contre toutes apparences trompeuses par le débat qui soupçonnait la découverte des caractéristiques distinctives de la conscience d'avec l'esprit et concernant la polémique entre l'idéalisme, pour le second, et le psychologisme pour le premier, par conséquent, nous nous-en sommes tenus à cette



universalité précitée, ainsi à simplement considérer le particulier pour les phénomènes de la sensibilité produits dans les expériences extérieures, c'est-à-dire par les perceptions externes conformes à la capacité des organes sensoriels à sentir dans le monde réel, et l'universel pour les fondements de l'espace et du temps comme conditions, respectivement, extrinsèques et intrinsèques de la conscience, mais non pas pour les conditions de l'esprit à qui appartient le sentiment. Il convient de signaler que, si le sentiment se charge des sensations localisées dans l'espace de la conscience, il ne faut pas confondre l'existence *a priori* de l'espace comme contenant inné, et son contenu acquis, lequel se particularise par des actes liés à l'activité de l'esprit plus qu'à celle de la conscience.

En outre, soutenue par Kant (1888, p.227), la dissociation suivante fut importante pour la définition de ces mobiles dont parle Bergson (1889), et cette importance lorsque sera bientôt comparé l'uniformité du mouvement par les mobiles contenus dans une simultanéité, donc vue comme une simplicité, d'avec l'hétérogénéité du mouvement varié qui concerne une succession de simultanéités, donc vue comme une multiplicité, autrement dit un mouvement qui, sous-tendu par « la loi morale, comme une loi de la liberté, ordonne par des principes déterminants qui doivent être tout à fait indépendants de la nature et de l'accord de cette dernière avec notre faculté de désirer (comme mobiles) ». Pour résumer, dans l'espace prit isolément, point d'existence des successions de simultanéités, donc point d'hétérogénéité.

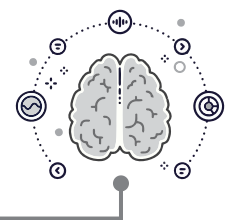
Inversement, il faut un seuil minimum de deux mobiles pour composer une simultanéité, ainsi, ne pourrions-nous pas supposer le dessin, dans la conscience, de l'étendue du mouvement, et son inétendue, en définitive, cette supposition dans la mesure où l'espace concerne, respectivement, la mesure des grandeurs extensives entre les mobiles et surtout le principe de réciprocité, c'est-à-dire la définition d'une simultanéité, définition qui sera formulée plus loin mais qui, comme nous le savons déjà, concerne la répulsion mais aussi l'attraction. En attendant, toutefois, s'agit-il encore de psychologie associationniste, mieux disant, de ses principes analytiques et dès lors que le corps, dans les limites de l'espace du monde réel, et même encore de l'analogie suivante, ou soit la conscience ou la projection de l'acte intellectuel dans l'espace cette fois-ci de la conscience, fait barrière à l'étendue du mouvement comme le conçoit Bergson (1965), ainsi, crée une nouvelle partie de mouvement en réfléchissant les ondes ou les rayons dans une direction autre que celle de la cause d'avec son effet ?



Si, pour la psychologie associationniste, il ne s'agit que d'uniformités de succession entre deux ou une multiplicité de mobiles dans une simultanéité et dont les mesures entre chacun d'eux ne peut que concerner des grandeurs dites *extensives* d'après la physiologie, c'est-à-dire de distance quand cette restriction est associée à l'espace sensitif, renvoyons immédiatement la question de l'hétérogénéité aux changements entre deux ou plusieurs simultanéités sur le mouvement et dont les mesures entre chacune d'elles concernent des grandeurs cette fois-ci dites d'*intensité* ou de *degré d'intensité*, puisque qu'il s'agit du mouvement et qui va également concerner de la durée. Par conséquent, voici nos considérations pour la suite de cette étude, ainsi, de deux choses l'une. D'abord, lorsque cette psychologie emploie l'expression *uniformité de succession*, et d'après ses expériences dites *ordinaires* par Stuart Mill (1866), tenons-nous-en alors à du temps ; et lorsque nous parlons des changements entre les simultanéités, tenons-nous-en maintenant à de la durée entre deux simultanéités et lors de la constitution ou reconstitution de l'objet sur le mouvement.

Ensuite, considérons que le rapport d'égalité, dans le sens de *même que*, repose sur le temps, et donc, ou puisqu'il s'agit de ce rapport, que le terme *multiplicité* n'est plus adapté aux uniformités de succession de mobiles, à laquelle alors nous attribuons le terme *simplicité*, attribution que nous avons d'ailleurs supposée préalablement avec les considération leibniziennes et brentaniennes à propos du simple. Pour résumer par la comparaison entre le mouvement hétérogène et le mouvement uniforme, l'observation des changements se concentra évidemment sur l'hétérogénéité concédée non pas à des simultanéités qui, en définitive, ne concernent que des uniformités par lesquelles aucun changement ne semble possible, ou du moins observable, et, ainsi, ne concernent que la deuxième partie de la citation suivante, mais, et soutenu par Bergson (1889, p.88-89), à un « mouvement varié, celui dont les éléments AM, MN, NP, ... ont été reconnus inégaux entre eux. Pour définir la vitesse du mobile A au point M, il suffira d'imaginer un nombre indéfini de mobiles A_1, A_2, A_3, \dots , tous animés de mouvements uniformes ».

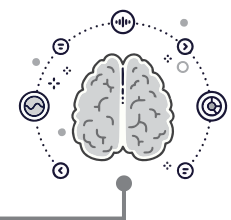
Par exemple, on attribue un élément AM à une simultanéité. Tout bien considérés, les résultats posent que i) ces derniers mouvements justifient le phénomène physico-physiologique comme événement causé par les sensations sur les objets effectifs du monde réel, autrement dit dans les limites d'une perception externe qui constitue ainsi les simultanéités et leur uniformités dans la succession en chaîne, en d'autres termes, les causes et leurs effets par lesquels nous ne pouvons définir que des grandeurs extensives entre A et M, d'après le



modèle bergsonien ; et, ii) les mouvements variés, une variété dans le sens de *multiple* et due à la discontinuité du mouvement relative au pouvoir d'attraction par un objet, sont ceux du progrès quant à l'acte intellectuel en direction de la réalisation de l'objet du sentiment, autrement dit, du passage AM à MN puis à NP dans les conditions intrinsèques de la conscience ou sur une ligne que l'on pourrait qualifier d'horizontale, et sur laquelle nous retrouvons un ensemble de simultanités se succédant par une volition.

En calquant la quantité sur la qualité nous découvririons cette vérité d'après Bergson (1889) sur Spinoza. Cette vérité est le critère pour admettre la verticalité ou subordination entre un principe d'une simultanité, la cause, et le ou les mobiles qui le constituent, puis un autre principe qui est son effet venant ainsi constituer une simultanité avec les mobiles de l'effet. C'est dans ce sens que nous rapportons les uniformités de succession à du temps, autrement dit, dans l'enchaînement des mobiles $A_1, A_2, A_3,$ et ainsi de suite selon le schéma bergsonien. Puisque le temps coule infiniment, c'est pour ainsi dire une quantité infinie de mobiles comme contenu, d'après le calque précité, du contenant qu'est l'espace comme conditions extrinsèques de la conscience, en somme, dans lequel espace se jouent les simultanités. Qui plus est Kant (1905) justifiera plus loin l'infini, lors du débat entre l'unité/la divisibilité et la simplicité/l'indivisibilité.

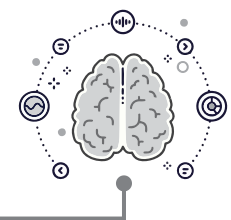
Nous savons aussi que le mécanisme du mouvement, que l'abscisse d'un graphique représenterait d'ailleurs très bien, est effectif par l'acte de volonté. Ainsi donc l'acte intellectuel nourrit son contenu en fonction de l'objet répondant au degré de sensibilité, ou soit aux phénomènes empiriques externes et internes, il semble alors que nous découvriions la source de la détermination du vouloir, en somme, une origine matérielle lorsqu'il s'agit de sensations, cependant particulières ou individuels dans la mesure où le sujet choisit d'après l'objet du sentiment. Sur la remarque à propos du calcul de la distance entre les mobiles dans l'espace des conditions extrinsèques de la conscience et par une unique unité de mesure, ou soit l'extensivité, cependant, remarquons également que deux valeurs de grandeur ont été auparavant considérées, dont l'une se rattache à la finité dans le sens de *limité*, lorsqu'il s'agit d'inétendue entre des points de contact dûs aux répulsions, et l'autre à l'infinie, lorsqu'il s'agit d'étendue infinie dans l'ensemble des mobiles. Or, si l'infinité est soutenue par la valeur « temps », on voit bien pourquoi nous avons été en droit de nous demander quelle valeur soutenait l'inétendue, questionnement qui a alors mérité une réflexion.



Toujours au nom du calque, ou d'un sentiment comme étant une série de mobiles se succédant, puisque cette analyse permît d'aboutir au rapport du temps d'avec les modifications cérébrales étant les perceptions internes ou conscientes et en ce qui étaient les ébranlements nerveux étant les perceptions pures à propos du rapport avec l'espace extérieure ou les grandeurs extensives, ce rapport de temps doit alors prendre forme, selon le calque ou la concomitance, dans l'ordre donné par Kant (1905, p.224), lequel représente la différence ou le changement entre deux simultanités par le degrés d'intensité comme unité de mesure de la durée, ainsi notée par le point de vue de l'arithmétique comme fondement des analyses, à savoir quand « une substance passe d'un état a à un autre b , le moment du second état est différent du moment du premier état et le suit [...]. On demande donc comment une chose passe d'un état = a à un état = b . Entre deux moments, il y a toujours un temps » qui revient à organiser l'espace, c'est-à-dire à rassembler les simultanités concernées, le long ou sur la ligne continue du mouvement, et cette organisation vers une nouvelle i) forme de causalité et ii) valeur de temps qui devient alors de la durée.

Mais d'abord, de deux choses l'une. La première est qu'un tel ordre comprend des intersections ou intervalles qui comprennent de la durée pure selon Bergson (1889); le tout représentant l'essence même d'une synthèse mentale. Donc, la durée pure fonction de la synthèse mentale semble révéler une réduction de l'espace entre les simultanités dans une succession, et, par-là, semble révéler la pénétration des simultanités entre elles pour faire vivre la conscience du sentiment, c'est-à-dire pour apporter de l'intensité aux opérations de la conscience alors toujours plus focalisées sur la réalisation et la satisfaction de l'objet du sentiment ; en réponse à Bergson. Nous tendons à montrer ce à quoi correspond les intervalles de durée aussi considérées par ce dernier auteur dans sa recherche sur les changements ou passage d'un état psychique à un autre, c'est-à-dire du point a au point b ; aussi en l'espèce de l'arithmétique considérée par Kant. La deuxième chose est que le débat qui porte sur la fonction de la synthèse mentale, qui semble également faire participer la mémoire, amena à repenser la causalité, puisqu'il a suffi de défendre ladite fonction par le présent bergsonien, ou soit en l'espèce de son essence sensori-motrice.

Partant des résultats proposés par Bergson (1889, p.82), à l'encontre de la psychologie associationniste, mentionnons que la représentation de l'intervalle de durée est subjective dans la mesure où cet intervalle est encore indéterminable pour l'auteur, en somme, dans laquelle représentation ou « dans notre moi, il y a une succession sans extériorité réciproque ; en dehors de moi, extériorité réciproque sans succession ».

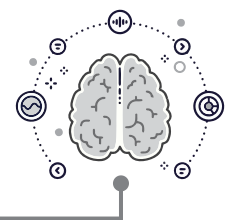


Considérer la succession des simultanés et non plus les simultanés en elles-mêmes ou les uniformités de succession dans celles-ci, revient à considérer, à propos du Moi, donc des conditions intrinsèques de la conscience, l'antonymie du terme *simultanéité*, donc à moins croire en l'ordre de mobiles devant nécessairement être indifférent lors de la synthèse mentale, en somme, une indifférence que nous définit Kant (1905, p.228) par son adversité, à savoir et en dehors de l'existence, il faut qu'il « y ait quelque chose par quoi A détermine à B sa place dans le temps et réciproquement aussi B, à son tour, à A, puisque ce n'est que les substances pensées sous cette condition qui peuvent être représentées empiriquement comme *existant en même temps*».

Si nous revenons sur les fondements ci-après exposés par Bergson (1889) au sujet de son concept de *mouvement varié*, certes, on ne peut que considérer un ordre de succession, quant aux simultanés, à sens unique et non à double sens ou d'après l'effet du principe de réciprocité. Cependant, on ne déconsidère aucunement l'inétendue par la réaction comme deuxième tenant dudit principe. La considération pour cette inétendue parce que la mémoire nous permet la synthèse mentale qui a comme origine l'inétendue, origine qui, nous le rappelons, naquit du contact de deux substances entre elles, en somme cette naissance antérieurement analysée et ici retranscrite.

En soumettant à la même analyse le concept de mouvement, symbole vivant d'une durée en apparence homogène, nous serons amenés à opérer une dissociation du même genre [...]. Nous n'avons point affaire ici à une *chose* mais à un *progrès* : le mouvement, en tant que passage d'un point à un autre, est une synthèse mentale, un processus psychique et par suite inétendu. Il n'y a dans l'espace que des parties d'espace, et en quelque point de l'espace que l'on considère le mobile, on n'obtiendra qu'une position. Si la conscience perçoit autre chose que des positions, c'est qu'elle se remémore les positions successives et en fait la synthèse. (BERGSON, 1889, p.83-84)

D'après la fonction de la synthèse par laquelle le mouvement est à sens unique, du passé vers le présent par la nouvelle forme de causalité qui amène à considérer la mémoire, puisqu'aussi les conditions intrinsèques de la conscience ne peuvent supporter l'extériorité, donc prouver la réciprocité, et cette incapacité lorsque la synthèse mentale fait se rapprocher les simultanés jusqu'à les faire se pénétrer ou synthétiser, donc jusqu'à réduire la distance ou grandeur extensive à zéro, alors, nous voulons dire que le mouvement, qui ne semble pas montrer d'existence matérielle, donc auquel il ne semble pas appartenir de réalité dans le sens d'*action mécanique*, ne peut être qu'une impression, qui d'ailleurs semble correspondre aux impressions de

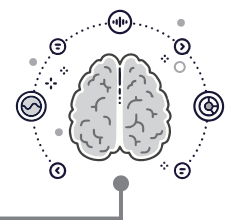


réflexion pour les opérations de généralisation. En effet, si une position dans l'espace, c'est-à-dire un mobile nécessairement immobile – que le mobile soit la cause ou l'effet de la relation causale traditionnelle n'importe aucunement – d'après la mathématique pure dont les calculs de grandeurs extensives se basent sur un mobile A_1 pour mesurer l'étendue jusqu'à un mobile A_2 , puis sur un mobile A_2 pour mesurer l'étendue jusqu'à un mobile A_3 , et ainsi de suite, est visée par un acte intellectuel, ce dernier ne peut pas être dans un mouvement réel matériellement.

Autrement dit, d'ailleurs que le mouvement soit réel ou ne le soit pas, quoi qu'il en soit l'acte qui s'en échappe se projette pour se fixer nécessairement sur quelque chose d'immobile, puisque le support qui le reçoit est immobile, support lui-même fixé sur l'espace comme *substratum* des mobiles. Puis, sur certaines de ces quantités, le mouvement prend prise et va se former en se continuant dans l'espace, en formant ainsi la qualité de l'objet du sentiment. Et d'après cette formation les grandeurs d'intensité sont justifiées par Bergson (1889, p.84) qui parle d'espace traversé, à savoir : « l'acte par lequel on le parcourt [...] ; c'est, comme on voudra, une qualité ou une intensité ». Une position est également immobile pour la psychologie expérimentale qui prévoit que l'acte par lequel nous jugeons projette nécessairement la perception consciente sur une partie de ce *substratum* immobile, lequel représente l'espace où les perceptions pures demeurent existantes et animées ensemble par des mouvements uniformes, mais des perceptions toujours positionnées immobiles dans l'espace.

Tout bien considéré, le mouvement est une pure impression dans les opérations de généralisation et inexistant dans les opérations d'abstraction. Somme toute, dans les conditions intrinsèques de la conscience, la sensation de mobilité est toujours une pure impression comme le sont les mécanismes sensori-moteurs quand il s'agit d'expérience interne. Nous ajoutons également que, même sous l'effet de la remémoration ou sous le rôle de la mémoire, les positions restent immobiles²², celles qui intéressent l'objet du sentiment vers sa réalisation et satisfaction. Il faut s'élever au rang de l'horizontalité à propos de la durée pure, ou mieux, des intervalles de durée qui correspondent non pas à la verticalité, c'est-à-dire à l'uniformité entre deux mobiles ou plusieurs mobiles subsumés aux deux principes d'une relation causal, mais plutôt à l'hétérogénéité entre deux simultanités, mieux disant, au changement de qualité ou d'intensité.

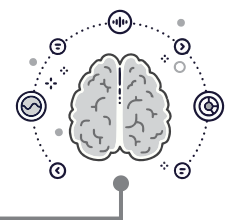
22- On rappelle ici cette mémoire vraie considérée par Bergson dans *Matière et mémoire* (1965), celle qui marque chaque phénomène et événement selon sa place et sa date. Nous pouvons également parler d'extensionnalité, lorsque l'espace devient extensif au moyen du mouvement sur lequel se trouve les états dans la chronologie de leur apparition.



Enfin, pour la réflexion autour de la détermination du vouloir et couplée à la distinction entre l'unité et la simplicité, si donc nous renvoyons à la question que pose Brentano (2008, p.169), à savoir si les phénomènes de la série sont un « tout unique, ou bien nous trouvons-nous en présence d'une multiplicité de choses, la totalité de l'état psychique devant alors être considérée comme un collectif, un groupe de phénomènes, dont chaque élément constitue une chose en soi ou fait partie d'une chose particulière ? », il a fallu alors renvoyer à la discussion que propose Bergson (1889) au sujet du double sens que prend le terme *simplicité*, en somme, lorsque cette dernière notion recouvre le paradigme de la dynamique du mouvement et le paradigme de la mécanique du mouvement. Il a fallu également suggérer la conception de l'infini à propos de la quantité de mobiles selon le principe « de la continuité de tout changement ; le principe en est que ni le temps ni même le phénomène dans le temps ne se composent de parties qui soient les plus petites possibles et que pourtant la chose, en changeant d'état, n'arrive à son deuxième état qu'en passant par toute ces parties » selon Kant (1905, pp.224-25).

Et Bergson (1889, p.86) spéculer sur l'espace « infiniment divisible, pourvu qu'on établisse une distinction entre les positions simultanées des deux mobiles, lesquelles sont en effet dans l'espace, et leurs mouvements, qui ne sauraient occuper de l'espace, étant durée plutôt qu'étendue, qualité et non pas quantité » lorsqu'ils concernent, en somme, déjà le mouvement des simultanités se succédant. Dans un premier temps, nous avançons que le changement amène à un état qui n'est jamais vraiment défini, donc jamais fini, dans le sens de *terminé* ou *complet*, en définitive, comme la personnalité considérée par les théories évolutionnistes. Partant, le terme brentanien *divisif* refait surface parce qu'il définit chaque partie, c'est-à-dire chaque mobile ou position en quantité indéfinie sous un état, d'où l'infiniment divisible et la correspondance avec la multiplicité plutôt que la simplicité, multiplicité étant le contenu d'un état.

Si par nature le processus inductif est ici mécanique, à savoir et pour une simultanité, la succession de deux mobiles est une simplicité, autrement dit un état simple lorsqu'à propos du mobile qui succède, « les effets se prévoient et se calculent : la notion d'inertie devient ainsi, par définition même, plus simple que celle de liberté, l'homogène plus simple que l'hétérogène, l'abstrait plus simple que le concret » pour Bergson (1889, p.108), lequel auteur laisse alors présager qu'une simultanité résulte de l'analyse du particulier, c'est-à-dire d'une opération d'abstraction. Cependant, un tel processus, sachant aussi qu'il coule vers le général, donc vers les opérations de

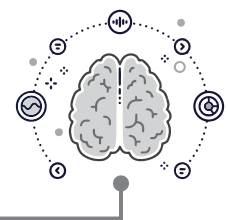


généralisation concernant la spontanéité de la pensée et les impressions de réflexion, doit supporter ensemble la multiplicité de modes et celle d'objets premiers, en l'espèce de l'unité effective définie comme telle par Brentano (2008, p.171) : « Les deux espèces de complication peuvent se présenter en même temps, et dans ce cas l'état psychique sera d'une complication plus grande encore [...]. Si aucun des deux modes de complication ne supprime l'unité effective, les deux réunis ne le feront pas non plus ». Nous savons par définition que les deux mobiles d'une simultanéité contiennent le particulier, autrement dit les principes de la modalité qui

ne sont pas objectivement synthétiques, puisque les prédicats de la possibilité, de la réalité et de la nécessité n'étendent pas le moins du monde le concept auquel ils s'appliquent, par cela seul qu'ils ajoutent encore quelque chose à la représentation de l'objet. Ils n'en sont pas moins synthétiques, mais ils ne le sont donc que subjectivement [...]; de telle sorte que, si ce concept concorde simplement dans l'entendement avec les conditions formelles de l'expérience, son objet est possible; s'il est lié à la perception (à la sensation, comme matière des sens) et déterminé par elle au moyen de l'entendement, l'objet (*das Object*) est réel; s'il est déterminé par l'enchaînement des perceptions suivant des concepts, alors l'objet est nécessaire. (KANT, 1905, p.245)

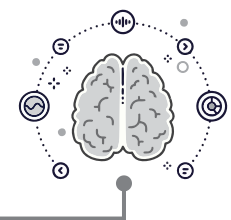
Nous remarquons que, lorsque les prédicats n'étendent pas le concept auquel ils s'appliquent, il s'agit de propositions analytiques dans l'égalité des deux termes qui la composent, celles que réalisent les simultanités ou opérations d'abstraction qui ne conçoivent pas d'entendue de l'espace pour leur existence. En revanche, nous pouvons dire que les prédicats jouent l'extension, que l'objet est possible, réel et nécessaire suivant les deux modalités de la réalité de l'unité effective considérées par Brentano (2008), en somme, des modalités qui rendent ces principes de la modalité objectivement synthétiques, et, par-là, qui complètent un état psychique, en somme, c'est pour Kant (1905) la vérité transcendantale des objets et qui se joue alors selon des objets premiers, par exemple l'audition et la vision pouvant également être simultanées pour une plus grande complication, et, ou soit quant à leur deux modalités, pouvant se présenter soit sous leur objet second, c'est-à-dire et respectivement, sous la représentation de l'audition et sous la représentation de la vision, mais également sous le désir de l'objet représenté.

Si donc c'est ici une avancée dans la description de la série ici considérée, mais également la découverte des considérations à venir pour les états psychiques dans les actes de langage et dont les analyses mêleront alors, pour leur soutenance, la théorie de l'intentionnalité et la théorie des actes de langage, toutes deux développées par



Searle (1982 ; 1985), il a fallu rapporter le résultat suivant, et selon lequel il nous faut maintenant distinguer clairement la simultanéité et la succession, à savoir : i) nous savions déjà par définition que la simultanéité contenait les déterminations par lesquelles nous prévoyons les effets et leur calcul, à savoir la cause ou le mobile antécédent contient les effets du mobile lui succédant qui contient lui-même la cause du mobile antécédent. Et la preuve en est les principes de la modalité qui sont subjectivement synthétiques. Enfin, ii) nous savons maintenant que la succession des simultanéités sont autant de points de non-retour, c'est-à-dire que ce calcul et cette prévoyance sont vaines dans le cas des opérations de généralisation, qu'il s'agit plutôt de qualité que de quantité quand les positions antérieures ont déjà moins d'intérêt pour ces dernières opérations. Mais pour autant, on demande, est-ce que la troisième simultanéité dans la chaîne efface entièrement la cause de la première ou en garde-t-elle cette trace, celle considérée comme étant durable pour Bergson (1889), en somme, que nous avons supposé être de la durée lors de la discussion théorique autour de la mémoire et des possibilités permanentes de sensations.

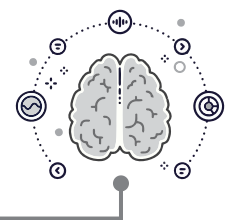
Pour conclure, nous avons émis l'hypothèse selon laquelle les principes déterminants des successions, des mobiles d'une simultanéité et des simultanéités, convergent vers la notion de temps et de lieu. Puis, nous l'avons soumis à contradiction, mieux disant, à la divergence qui a pris comme fondement méthodologique la soutenance du débat brentanien entre l'*unité*, ou la *multiplicité*, et la *simplicité* ou le *simple*, en somme, deux termes qui ont alors demandé de ramener une fois de plus le terme *divisif* au-devant du précédent résultat au sujet de la convergence des conditions extrinsèques de la conscience d'avec ses conditions intrinsèques. Signalons l'objectif nouveau comme conclusion des deux prémisses suivantes : si la détermination de temps et de lieu est viable pour ces conditions déterminantes où se joue le travail de la remémoration, mais également les opérations de généralisation, et selon lequel nous savons que la succession ne peut être qu'à sens unique, c'est-à-dire du passé remontant vers le présent, et si cette détermination n'est pas viable pour les conditions extrinsèques de la conscience où se joue le travail d'une simultanéité, ou les opérations d'abstraction, et selon lequel la succession des deux mobiles peut être à double sens d'après le principe de réciprocité, alors, les conditions intrinsèques de la conscience contiennent nécessairement des intervalles de durée, entre les simultanéités, marqués en moment et en lieu, alors que les autres conditions ne peuvent présenter d'intervalles de durée dans leur analyse, puisque le double sens dans l'ordre des successions démontre, par l'explication comme mode de raisonnement scientifique, l'impossibilité d'intervalles de durée, et que ceux-ci soient déterminés ou indéterminés ne change rien à l'argument.



S'il s'agit en conséquence et respectivement, de multiplicité dans les conditions intrinsèques de la conscience et de simplicité dans ses conditions extrinsèques, tout de même, et puisqu'une telle contradiction remet en question la convergence précédente, nous avons soumis ces dernières conditions à l'analyse des conceptions mécaniques et des conceptions dynamiques, analyse provoquée par Bergson (1889), et à la suggestion dès lors qu'elles conçoivent chacune leur propre sens du terme *simplicité*. Suivant l'auteur, la résultante mécanique est un cas de détermination de la matière, vue qu'elle tient en l'influence des substances entre elles, alors que la résultante dynamique est un cas d'indétermination de la matière, vue qu'elle tient de l'influence du corps sur les substances de la matière. Et il semble que cette dernière résultante explique le concept de *liberté* proposé par Kant (1846, p.54), et cette supposition puisque ce concept laissa présager l'exposition d'un cas d'indétermination de la matière et par les impressions de réflexion, plus que par les impressions de sensation : « le Jugement réfléchissant en général, en tant qu'il procède non seulement [...], d'après des concepts, mais, relativement à certains objets de la nature, d'après des principes particuliers, à savoir ceux d'un Jugement qui se borne à réfléchir sur les objets, mais n'en détermine aucun ».

2.2 Relation de la succession d'avec la simultanéité

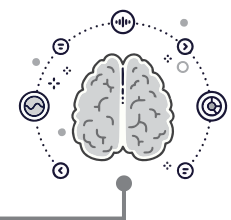
Avec les résultats précédemment exposés, selon que les propositions soient analytiques ou synthétiques, est associable i) une simultanéité aux premières propositions pour, en la qualité de la sémantique, attribuer la définition d'*expression à sens direct* entre un sujet et son prédicat. En réalité, premièrement, si la relation physique est d'identité entre le sujet et son prédicat, donc, sous la condition d'un même concept pour la théorie métaphysique, et, deuxièmement, si la relation causale humienne par nécessité subjective renvoie au principe de réciprocité concernant également la possibilité et la réalité de l'objet pour Kant (1905, pp.247-48), donc, par définition, renvoie à une simultanéité, par conséquent, que cette relation soit physique et/ou métaphysique, ou qu'elle soit par nécessité subjective, dans un cas comme dans l'autre la sensation est « (comme quelque chose qui ne peut exister qu'à titre de conséquence d'une autre), auquel cas c'est assurément une proposition identique : ce qui ne peut exister que comme conséquence a une cause [...], c'est une proposition analytique que de dire qu'elle a une cause » par l'habitude ou la ressemblance en suivant les lois d'Association.



Avoir pris la sensation pour matière de l'association n'a pas été un tort dans le cerne de la linguistique. Et quant aux opérations à proprement parler au sujet de la conscience qui abstrait puis généralise, il a d'abord s'agit des conditions formelles de l'expérience externe quant au concept de la possibilité, c'est-à-dire de la possibilité d'un espace comme conditions extrinsèques de la conscience, puis de la perception interne comme expérience externe sur les sensations dans cet espace, quant au concept de la réalité. En somme, de telles conditions empiriques pour la conscience lorsque, pour une phénoménologie proprement radicale, il a s'agit des phénomènes dirigés vers l'action d'intuitions sensibles sur les mobiles d'une simultanéité. Et l'un des mobiles ou le groupe de mobiles est le prédicat par lequel le sujet pensant intuitionne son sujet/objet, ou mieux, ses mobiles, et cette intuition par association sous le coup de la relation de ressemblance, également liée à l'habitude puisqu'il s'agit des lois d'Association.

Cependant, s'il a également s'agit d'action pour les idées pragmatiques chez James (1911, p.13), donnant continuité aux concepts kantiens de la possibilité et de la réalité, en d'autres mots et mentionnés par Bergson dans l'œuvre du premier, s'il a s'agit d'une phénoménologie centrée sur des jugements vrais moins donnés par avance dans l'expérience comme le conçoit Kant, mais lorsque « le pragmatisme ajoute, ou tout au moins implique, que la structure de l'esprit humain est l'effet de la libre initiative d'un certain nombre d'esprits individuels », en parlant des inventeurs comme le dit l'auteur, alors, nous remarquons pourquoi, ou par la théorie générale de la vérité conçue par James (1913, p.56) en amont des considérations pour les phénomènes de la sensibilité ou l'expérience pure bergsonienne et pour les catégories fondamentales kantienne, l'avenir projette l'action, à savoir « un *troisième* moment qui donne le détail des réponses sous la forme qui concorde le mieux avec nos besoins présents, tout cela est, telle que je la comprends, l'essence de la conception humaniste » sous forme d'expériences pratiques, celles étant utiles pour l'humanité.

Pour développer un tel horizon, nous savons que le pragmatisme œuvre pour l'avenir en concevant des changements déjà à partir du présent. À l'échelle de l'individu, sur ces modifications advenant de l'activité de la perception interne, celle-ci n'est plus passive dans le sens où elle ne détermine plus seulement les conditions extrinsèques de la conscience, ou mieux, la composition de l'espace par les sensations, mais active dans le sens où elle agit sur la réalité ou l'objet que connaît le sentiment. Si bien que si la perception interne réalise une telle action d'après ces deux concepts, elle le fait moins selon la structure de l'esprit et le mode de sélection des sensations, c'est-à-dire et



respectivement, selon les mécanismes sensori-moteurs découlant de la pensée sur les mobiles du sentiment et les catégories fondamentales où s'appuie la pensée, que selon un contexte auquel aboutit le sentiment en passant par le mouvement et donc les opérations de généralisation, à savoir et quand James (1913, p.27) finalise sa thèse, d'après une perception qui « connaît toute réalité sur laquelle elle agit, directement ou indirectement, et à laquelle elle ressemble ; un sentiment conceptuel ou une pensée connaît une réalité toutes les fois qu'elle aboutit (d'une manière réelle ou possible) à une perception qui agit sur cette réalité ».

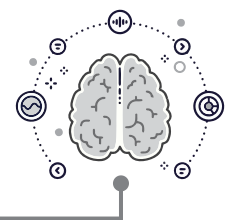
Ainsi donc une expérience ne comprenant plus sa condition déterminée dans les objets ou mobiles, mais bien une expérience pratique dans un contexte qui produit l'extension de la conscience, en somme, le mouvement par lequel se forme l'avenir, c'est-à-dire les propositions synthétiques et composées en termes de linguistique, ou comme le conçoit Searle (1985, p.33-34), sur la base d'une expérience « (extensionnel), il n'existe pas d'objet sur quoi elle porte [...]. Je considère comme crucial de faire la distinction entre le *contenu* (c'est-à-dire la proposition) et les *objets* (c'est-à-dire les objets ordinaires) de la croyance », cette dernière seule étant l'expérience pratique pour la réalisation et la satisfaction de la volition. Tout bien considérée, que ce soit du champ de la pragmatique, de la sémantique ou de la syntaxe, une telle extension concerne le contenu propositionnel que nous devons attendre des propositions cette fois-ci dites *synthétiques* et pour des analyses associées à la théorie contemporaine searléenne du langage, plus spécifiquement en termes de linguistique et de pragmatique, à la théorie des actes illocutoires quand également conçue par Vanderveken (1992).

Par conséquent, est associable ii) un mouvement aux deuxièmes propositions pour, en l'espèce de la sémantique, attribuer la définition d'*expressions à sens indirect* entre un sujet et une diversité de prédicats. En réalité, si la relation entre le sujet et les prédicats l'accompagnant est, premièrement, de modification, ce qui, en termes de métaphysique, signifie la pluralité quant aux concepts dont les réseaux entre eux, et relié par le sujet, mettent à mal le principe de réciprocité, de manière générale, la relation traditionnelle de causalité, alors, deuxièmement, cette relation est de l'autre causalité, à savoir non plus sur l'espace immobile mais sur la ligne que dessine l'écoulement du temps par attraction. Après l'avoir démontré, nous savons maintenant que sa mobilité n'est qu'une impression. Quand bien même nous savons également qu'elle n'appartient plus aux impressions de sensation concernant les opérations d'abstraction, cependant, cette mobilité ou ce mouvement concerne l'action des impressions de réflexion pour les opérations de généralisation.



Malgré une relation de causalité qui n'empêche pas le va-et-vient des réflexions entre le passé et le présent, en somme, par lequel, par exemple, la perception est l'acte du souvenir de certaines marques de sons passés sur lesquelles elle n'avait pas, à vrai dire, dirigé son attention, mais qui restitue la succession dans l'ordre selon lequel la conscience fait toujours couler les perceptions du passé vers le présent et non l'inverse qui, en somme et nous le savons, est irréalisable pour Kant (1905) avec le concept de la nécessité et pour Bergson (1889, p.90) lorsqu'« il est de l'essence même de la durée et du mouvement, tels qu'ils apparaissent à notre conscience, d'être sans cesse en voie de formation [...] ». C'est que la durée et le mouvement sont des synthèses mentales », qui plus est, une irrésistibilité en quelque sorte soutenues par la thèse pragmatique de James (1913, p.60) : « Il y a une poussée, une nécessité, à l'intérieur même de notre expérience, contre laquelle nous sommes impuissants et qui nous chasse dans une direction qui est la destinée de notre croyance », en somme, pour l'ordre de l'humanisme concevant la vérité non pas par les objets déterminés selon les conditions liées au principe de réciprocité, mais par le sujet pensant déterminé par les expériences du sens interne.

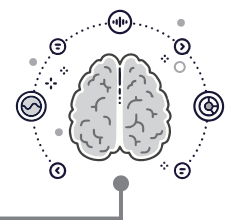
Après l'exposition de ces derniers mécanismes concernant le sujet, et, par conséquent, donnant accès au sens indirect des expressions linguistiques, il a semblé que, quand bien même pour Kant (1905, p.250) il est question « de la *connaissance de nous-même* par la simple conscience interne et de la détermination de notre nature sans le secours d'intuitions empiriques externes », nous devons tenir également compte de l'aspect matériel pour les mécanismes de la pensée, en définitive comme l'indique James (1913, p.69), « le monde de la matière, donné le premier, et insuffisant à lui tout seul, pourrait bien avoir pour unique mission de provoquer la pensée à produire le supplément qui est sa contribution bien autrement précieuse » pour la mémoire qui, sinon, connaît des limitations d'après Chomsky (1971). Pour autant, il semble qu'il faille recouvrir le concept de la nécessité au moyen des simultanités à travers les propositions analytiques qui sont alors nécessaires, et cette nécessité pour la propre détermination des propositions synthétiques *a priori* dans et par l'enchaînement des perceptions comme mouvement du sens interne. Pour résumer, confirmons des relations d'identité dans la représentation de l'espace étant la forme du sens externe sur la base de la relation traditionnelle de causalité, et des relations de changement dans la représentation du temps étant la forme du sens interne sur la base de la relation contemporaine de causalité qui, se servant des simultanités, matérialise l'enchaînement des perceptions sur le mouvement ou les mécanismes de la pensée.



La contribution du concept de la possibilité et du concept de la réalité fournit la matière ou les simultanités nécessaires pour l'enchaînement des perceptions sur le mouvement. Si donc la méthode empirico-inductive est ici découverte, Bergson (1889, pp.107-08) permet de l'associer, à proprement parler, au système du mécanisme, c'est-à-dire d'une certaine manière de concevoir la nature, à savoir les « matériaux, dont il opère la synthèse, il les suppose régis par les lois nécessaires [...], il ne sort pas du cercle étroit de la nécessité [...]. Le mécanisme démêle au sein du fait particulier un certain nombre de lois dont celui-ci constituerait, en quelque sorte, le point d'intersection ». Par conséquent, l'intersection semble découvrir le moyen d'échapper à une conception trop associationniste de la conscience, mieux disant, la possibilité de se projeter au-delà de la représentation d'un état de conscience actuel par les états antérieurs. Ne comptant que sur l'aspect quantitatif des successions, ainsi donc ces derniers états sont la cause des successions dites *uniformes* en termes associationnistes, autrement dit, déliées des considérations pour les différences de qualités ou les différences entre les qualités.

À l'inverse, d'après l'autre conception de la conscience, alors qu'il faut maintenant concevoir les états psychiques antérieurs seulement comme les effets de causes cette fois-ci penchées vers l'avenir, nous nous sommes rattachés à l'hypothèse bergsonienne apportant une cause : un état psychique d'attraction. En plus de cette conception, considérer la nouvelle relation causale par l'origine affective des attractions fut considérer que cette origine détermine la série intermédiaire ou d'états moyens entre un sentiment et une volition dont il est question pour les analyses. Donc, cette nouvelle force remplaça la réaction ou répulsion, comme deuxième tenant du principe de réciprocité, autrement dit, par l'attraction et pour maintenant confirmer que la force, comme premier tenant dudit principe, est simplement d'attraction lorsque le retour vers le passé à partir du présent et les conditions déterminées par et dans les objets ou mobiles ne comptent plus pour, en conséquence, fonder une nouvelle relation de causalité selon un mouvement dit *continu*.

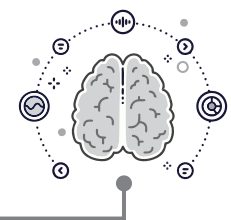
Puis, pour le point de vue de la méthode, en considérant que la détermination était maintenant dans la force ou cette attraction, nous l'avons ensuite rapporté à l'acte de combiner, mieux disant, à la combinaison dont parle premièrement James (1913, p.69-70), à savoir « la distribution des termes dans notre plan intérieur du temps et de l'espace doit être la copie exacte de la distribution des termes réels dans le temps et l'espace réels » que nous concédons, par conséquent et deuxièmement, à la distribution des déterminants immédiats selon les formants, c'est-à-dire, en termes



de structures profondes du langage, selon les constructions parenthétiques étant les « séquences de base et les indicateurs de base [qui], quant à-eux, jouent bien, semble-t-il, un rôle spécifique et décisif dans l'emploi de la langue » ; en l'espèce de la théorie linguistique orientée sur la théorie transformationnelle de Chomsky (1971, p.35). Revenant sur la formation du mouvement, Bergson (1889) apporta qu'un locuteur et son interlocuteur reprennent une conversation d'un point du passé, et cette reprise afin d'ajouter, par extensionnalité et continuité, du contenu sémantique à la proposition.

Ce contenu sera dès lors dit *propositionnel* pour la théorie searléenne de l'Intentionnalité qui emploie le terme *proposition* plus que le terme *représentation*, ce dernier plus associé à la psychologie descriptive brentanienne. En outre, il semble possible d'apporter, et cette possibilité malgré les difficultés de la psychologie scientifique quant à confirmer l'hypothèse de la cause qui fait se fixer la conscience sur un certain point du passé et non pas sur un autre, qu'une telle origine est l'affaire du jugement vrai lorsque nous ramenons la théorie générale de la vérité conçue par James (1913, p.81) au-devant de nos considérations pour la philosophie de l'esprit searléenne: « notre jugement a un effet rétroactif et enrichit le passé. Nos jugements, en tout cas, changent le caractère de la réalité *future* par les actes auxquels ils mènent [...], actes qui peuvent être l'antécédent nécessaire pour que les choses attendues deviennent vraies ». Pour résumer, suite à la méthode empirico-inductive, l'enchaînement des simultanités prouve le général par le passage initial des opérations de la conscience dans les conditions formelles de l'expérience ensuite complétées par les perceptions pures, c'est-à-dire les phénomènes de la sensibilité, et, quant au jugement, il a semblé que sa nature était de l'ordre de l'affectivité.

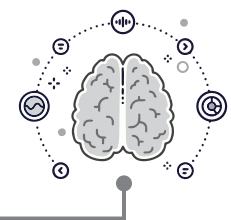
Mais en fin de compte, d'après Kant (1905) qui confirma, en fin de partie précédente, la subjectivité des principes de la modalité, nous avons simplement récapitulé pour déboucher sur la relation esprit-phrase, en définitive, sur un rapport soutenue par Searle (1985, p.9), quand « les actes de langage sont une variété de l'action humaine et puisque la capacité immanente à la parole de représenter des objets et des états de chose fait partie d'une capacité plus générale qu'a l'esprit de mettre l'organisme en rapport avec le monde », alors c'est ici l'objectivité recherchée à partir de la connaissance suivante, à savoir les prédicats de la possibilité et ceux de la réalité concernant les opérations d'abstraction par, respectivement, les conditions de l'expérience selon la structure formel de l'espace et la détermination des perceptions selon le monde réel ; alors que les prédicats de la nécessité concernent les opérations



de généralisation selon la succession déterminée des perceptions. Tout bien considérée, l'association de ces conditions initiales, du point de vue de la théorie métaphysique, appuya l'objection quant à conserver l'opposition ou la séparation entre compétence et performance, ci-dessous décrite.

L'opération consiste à reloger le noyau 'sémantique' de la théorie dans un modèle de la compétence grammaticale (qui analyserait l'illocutoire en tant que marqué dans la phrase) et d'abandonner à la 'pragmatique' l'étude de la relation entre le sens de la phrase et son emploi dans un contexte d'énonciation donné. Ce qui fait l'artifice de ce type de solution, du point de vue de Searle, c'est qu'elle reconduit l'opposition tranchée entre compétence et performance. 'Qu'est-ce que la compétence, demande-t-il, sinon une compétence à faire une performance ?' On ne peut donc pas, sous couvert d'"idéalisation", étudier séparément les règles de la langue et les règles de l'emploi de la langue dans des contextes d'énonciation donnés. (SEARLE, 1982, p.23-24)

Tout de même, dire qu'il y a association entre compétence et performance a posé une contradiction. En réalité, si la compétence, qui couvre le point de vue linguistique suivant les notions chomskiennes de *structure profonde* et d'*acte créateur du langage*, ou soit l'idéalisation dont parle Searle (1982) ci-dessus, concerne la constitution, par les règles de la langue, des axiomes pour la théorie des actes illocutoires, entrent alors l'analyse des verbes performatifs et des marqueurs de force illocutoire dans son cerne qui, toutefois, ne peut pénétrer le cercle de la pragmatique concernant les règles d'emploi de la langue, puisque l'analyse des *forces illocutoires* qu'elle considère comme terme de la taxinomie appartenant à la théorie des actes illocutoires, étant l'action concomitante au mouvement du point de vue de la théorie métaphysique, laquelle concomitance concerne également l'étude de la relation entre le sens de la phrase et son emploi dans un contexte d'énonciation donné, passe par six composantes qui, comme l'indique Vanderveken (1992, p.12) quant aux évolutions en termes de théorie des actes illocutoires, n'ont pas de rapport avec l'analyse de ces verbes et des marqueurs de force, à savoir : cette « typologie des buts illocutoires possibles dans l'usage du langage a permis à Searle d'améliorer la classification d'Austin [...]. Premièrement, il n'y a **pas de correspondance biunivoque** entre, d'une part, les forces illocutoires possibles et, d'autre part, les **verbes performatifs** ». La formation du mouvement démontrée par association conçoit maintenant i) le rapport de la compétence d'avec le but à atteindre, avec le rapport ii) de la performance d'avec le mouvement à accomplir, en définitive, d'après les conclusions que Bergson (1889, p.123) tire de l'exemple d'association qu'il propose à propos des deux idées suivantes : « celle d'un but à atteindre et celle d'un mouvement à accomplir ».



Mais pour autant, par le point de vue linguistique de Chomsky (1971, p.19-20), l'intérêt pour la dichotomie entre compétence et performance débuta la réflexion en direction d'une conjonction des deux pôles, en somme, en débutant par l'information d'après laquelle la méthode de construction pour la dérivation d'une phrase est une affaire de performance, car si « nous disons qu'une phrase a une certaine dérivation [...], nous ne disons rien sur la manière dont un locuteur ou un auditeur pourrait procéder, d'une façon pratique ou efficace, pour construire une telle dérivation. Ces questions appartiennent à la théorie de l'acte linguistique », c'est-à-dire à la théorie des actes de parole en pragmatique intéressée par un appareil perceptuel qui met en avant, comme test opératoire, le rôle de la mémoire, alors que pourtant, du point de vue de Chomsky (p.20), cette performance concerne bien « certaines suggestions et certains résultats qui sont apparus durant ces dernières années dans l'étude des modèles de performance comportant des limitations de mémoire, de temps et de disponibilité ». Somme toute, l'étude de la dérivation a semblé concerner la manière de former la pensée.

Si le paradigme de l'universalisme concédé à l'objectivisme, et de l'individualisme concédé au subjectivisme, rejoignent Bergson (1889, p.126) avec l'expression « la pensée demeure incommensurable avec le langage », c'est que les mots font défaut aux analyses du particulier ou de l'individuel, c'est-à-dire aux explications, et plus encore aux descriptions de la manière propre à chaque sujet pensant de contracter des sentiments, manière qui, en définitive, s'accorde pleinement avec les conceptions de l'objet ou dans la lignée idéaliste de Berkeley (1920, p.19), à savoir : « Pour discerner l'accord ou le désaccord entre mes idées, pour voir quelles idées sont renfermées dans une idée composée, et lesquelles ne le sont pas, rien de plus n'est requis qu'une perception attentive de ce qui se passe en mon entendement ». Autrement dit, un requis de ce genre concerne un acte d'aperception des perceptions internes ou modifications cérébrales qui définissent le concept de la pensée que Kant (1905, p.324) renvoie aux quatre paralogismes de la psychologie transcendantale, à savoir la substance « considérée simplement comme objet du sens interne, donne le concept de l'*immatérialité* ; comme substance simple, celui de l'*incorruptibilité* ; son identité, comme substance intellectuelle, donne la *personnalité*, et la réunion de ces trois concepts fournit la *spiritualité* » qui se met, par relation transcendantale, en rapport avec les objets ou les mots.

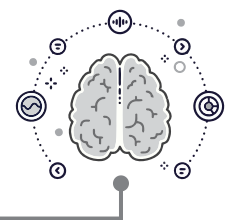
Si, à proprement parler, juger est discerner l'accord et le désaccord entre les idées, ou soit la contradiction pour la condition de l'affirmation, nous concevons toutefois les mécanismes de la mémoire sensori-moteur, donc, l'horizon psychologique suivant : i)



les impressions de sensations, lors de l'aperception, conditionnent formellement l'expérience, alors en déterminant les perceptions par l'immobilité des mobiles, et, ii) les impressions de réflexion, lors de l'aperception également, produisent l'impression de mouvement, alors en déterminant l'enchaînement des perceptions d'après la causalité par attraction lors des perceptions internes, par lesquelles la nécessité de l'objet est justifiée dans la mesure où il participe au mouvement, encore mieux, lui donne sa raison d'exister, en somme, une existence qui produit du changement dans l'objet et dans l'optique de satisfaire la volition donnant alors vie et vérité au sentiment, ou soit par la pleine reconstitution ou constitution de son objet. Pour Bergson (1965, p.35) c'est un état sensori-moteur qui oriente la mémoire quand il y a « dans l'ensemble des images, une image favorisée, perçue dans ses profondeurs et non plus simplement à sa surface, siège d'affection en même temps que source d'action : c'est cette image particulière que j'adopte pour centre de mon univers et pour base physique de ma personnalité ».

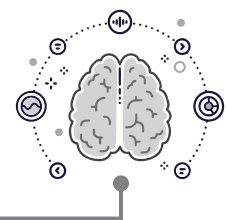
Si donc l'image favorisée comme source de l'affection fixe la perception selon Bergson (1965, p.99), nous avons dû apporter la cause qui fait se fixer la conscience sur un certain point du passé et non pas sur un autre. Et cet apport pour la continuité, et de la constitution de la personnalité, et de la conversation ou de l'écrit, donc, pour un mouvement continu d'après « la tendance de tout organisme à extraire d'une situation donnée ce qu'elle a d'utile, et à emmagasiner la réaction éventuelle, sous forme d'habitude motrice, pour la faire servir à des situations du même genre ». Si l'utile, dans le sens de pratique en l'espèce de la pragmatique, est la base matériel de la personnalité, réapparaît alors, dans les analyses de la connaissance de nous-même, ou bien même sur la perception interne de notre personnalité, l'intuition sensible aussi dite *empirique* chez Kant (1905) et selon laquelle l'auteur détermine l'environnement de la synthèse mentale que nous retrouvons dans les propositions dites *synthétiques* et après changement/modification par la réaction éventuelle servant à des situations du présent, en définitive, un présent réalisé par les perceptions orientées vers l'avenir, une orientation que, en somme, soutient la pragmatique de James (1913).

Afin de compenser les besoins de la psychologie rationnelle, si donc l'intuition empirique externe permet l'intervention de la psychologie empirique dans le cerne de la psychologie transcendantale, elle ajouterait cependant, en plus de cette compensation, le *quelque chose* du sentiment, en les termes de James, au jugement *je pense* en les termes de Kant (1905, p.323), c'est-à-dire à la pensée ou au sens purement interne, à savoir au *Moi* comme objet, quand bien même « elle ne peut renfermer autre



chose que des prédicats transcendants de cet objet, puisque le moindre prédicat empirique ferait disparaître la pureté rationnelle et l'indépendance de cette science par rapport à toute expérience ». Sachant également la privatisation de l'espace d'après la fixation de la conscience vers un point ou une image favorite quand liée à l'affection d'après les considérations de Bergson, il est question de subjectivisme pour le point de vue du sens interne qui renvoie le particulier aux impressions de sensation ou aux mobiles subsumées à la cause ou à l'effet, mais surtout puisque les mots, mieux disant, les possibilités infinies d'utilisation du langage comme le souligne Chomsky (1971, p.16), à savoir l'aspect créateur du langage qui est « de nous fournir le moyen d'exprimer un nombre indéfini de pensées et de réagir de façon appropriée dans une série indéfinie de situations nouvelles », rendent toujours, lors du travail de la synthèse mentale, indéterminées les intervalles de durée entre chaque simultanéité sur le fil du mouvement.

Bergson (1889, pp.122-23) mentionne la confusion, à savoir « le langage n'est pas fait pour exprimer toutes les nuances des états internes [...], mais plutôt que des formes géométriquement identiques s'offrent à la conscience du sujet sous des formes différentes, selon le but représenté ». Ainsi, l'auteur en revient au concept de la possibilité par la structure de l'espace en matière de théorie de la forme, par conséquent, les propositions apodictiques venant, apparemment, former l'image et la représentation d'après un but, lequel semble rejoindre la taxinomie de Searle (1982) avec le nombre restreint de manière d'utiliser le langage, autrement dit, un but servant dans l'analyse d'une force illocutoire selon la théorie des actes de parole, et dont l'action concomitante est le mouvement du point de vue de la théorie métaphysique, lequel but est sa composante principale pour Vanderveken (1992, p.16), « car il détermine la direction d'ajustement des énonciations avec cette force ». Du côté de la théorie linguistique chomskienne, plus spécifiquement des structures profondes pour les tenants de sa grammaire, cette géométrie des phrases revient aux suites d'objets étant des indicateurs syntagmatiques en quantité finie et définie, en termes de structure profonde du langage et jusqu'à même se reporter au noyau sémantique dont la considération permet d'impliquer un minimum de mécanismes transformationnels. Il a en conséquence fallu participer au débat qui fut foi chez les linguistes et les grammairiens, en somme, le discours de l'attribution d'une grammaire universelle aux grammaires particulières, ces dernières ayant cependant, pour l'auteur, le mérite d'être subordonnées par les hypothèses de la compétence quand il s'agit des règles génératives, autrement dit, de grammaticalité plus que d'acceptabilité ou de performance. Voici une hypothèse :

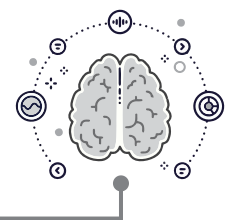


Il est facile d'expliquer le haut degré d'acceptabilité du branchement multiple [...] en formulant l'hypothèse assez plausible que le rapport du nombre de syntagmes au nombre de formants (dans l'arbre représentant une phrase, le rapport des nœuds aux nœuds terminaux) mesure à peu près la quantité de calcul qui doit être exécuté dans l'analyse d'une phrase. Ainsi, la coordination multiple serait le type le plus simple de construction pour un appareil d'analyse – ce serait celle qui imposerait le moins d'effort à la mémoire. (CHOMSKY, 1971, p.27)

Si donc les constructions à branchements multiples représentent des dérivations dans la mesure où elles sont les constructions syntagmatiques les plus acceptables d'après l'auteur, alors, l'examen de la manière dont les règles entrent en relation, mieux disant, d'après le problème initial de recherche selon lequel les règles qui relationnent les structures syntaxiques d'avec les représentations de signifié sont incomprises, paraîtrait plus efficace et simplifiée en prenant ladite construction comme base de la structure linguistique. Mais l'intérêt ici n'est pas la quantité de calcul qui doit être exécuté par rapport à un type parenthétique précis, puisqu'il s'agirait également de structures profondes donc de compétence, mais plutôt le processus qui permît d'aboutir à un tel degré d'acceptabilité en matière de performance. En effet, le postulat seul des structures profondes ne peut entrer en ligne de compte selon Searle (1982, p.33), car dans « le cas particulier des actes de langage indirects, le locuteur veut dire ce qu'il dit, mais il veut dire aussi quelque chose de plus, [...] le principe d'exprimabilité, selon lequel tout ce que qu'on peut vouloir dire peut être dit ».

Face à un tel principe, la continuité de la recherche aurait cependant pris la direction selon laquelle serait apparût la divergence suivante, à savoir les structures profondes du langage n'auraient que révélé et généré l'analyse de la compréhension du sens direct des expressions linguistiques, et seulement l'analyse de la compréhension du sens indirect quant à ses structures de surface. Or, comme le décrit le calcul kantien sur les prédicats, la relation entre possibilité, réalité et nécessité de l'objet rapprocherait le paradigme individualiste du paradigme universaliste, autrement dit, est-ce que cette relation sous-tend les engrenages du mécanisme des générations et du mécanisme des transformations ?

Si le principe d'exprimabilité a d'abord paru produire la subjectivité synthétique, encore en référence aux principes susmentionnés par Kant (1905) à propos de la modalité, c'est-à-dire ceux qui ajouteraient encore quelque chose à la représentation de l'objet, quoi qu'il en soit, ce n'est pas à tort qu'un tel principe puisse se rapporter à

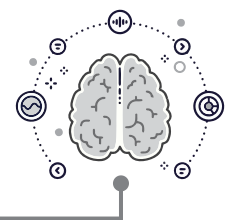


celui de l'*acceptabilité* dont tient compte Chomsky (1971, p.22) à propos d'une théorie de la performance qui semble alors et également déconsidérer ce que les langages-objets de l'arithmétique, aussi dit *langages formels* par la philosophie analytique, doivent nécessairement omettre pour la précision de leurs calculs, notamment celui des prédicats, qui, pour le chercheur, ne peut pas être exploité sur la base d'observations au sujet de la performance par laquelle seulement, en définitive, « les phrases plus acceptables sont celles qui ont le plus de chance d'être produites, sont plus aisément comprises », mais moins sujettes à l'étude d'un langage permettant l'élaboration de grammaires universelles.

En fin de compte, si le problème de la limitation de la mémoire soulève généralement celui de la dérivation phrastique, et ce renvoi pour la linguistique chomskienne qui remet la faute sur la performance, ou, comme le mentionne Searle (1982, p.72), aux « actes de langage indirects dans lesquels un acte illocutoire est accompli indirectement par l'accomplissement d'un autre acte illocutoire », il aurait alors convenu d'en rester aux constructions à branchements multiples, ou soit les plus simples et les moins risquées en termes d'erreur. En outre, il a convenu de mentionner que si le langage du quotidien faisait office de matière sur laquelle les observations révéleraient leur efficacité pour les analyses, ainsi pour la proposition de résultats sur la base de critères extralinguistiques, tels que le facteur localité géographique, classe d'âge, niveau d'éducation, nous doutons cependant que la part chomskienne sur la différenciation entre compétence et performance soit celle de critères extralinguistiques.

D'une part, ce doute advient de l'hypothèse chomskienne sur les structures profondes du langage, et, d'autre part, de notre propre hypothèse selon laquelle, dans un premier temps, ou soit en ce qui concerne exclusivement les opérations d'abstraction basées sur la possibilité et la réalité de l'objet, composent l'engrenage des mécanismes génératifs « des phrases de nature particulièrement simple, dont la génération implique un minimum de mécanismes transformationnels. La notion de 'phrase noyau' possède, je pense, une signification intuitive importante » à propos de la constitution des simultanités et pour Chomsky (1971, p.34), qui, cependant, renvoie aux considérations pour la performance. En définitive, l'analyse de ces phrases amène à ne considérer qu'un indicateur syntagmatique, en termes de structure profonde, sinon, ou après transformation et comme exemple, le comportement d'un sujet avec son objet dans la phrase.

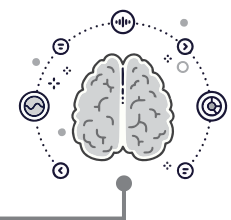
Dans un deuxième temps, c'est-à-dire en ce qui concerne les opérations de généralisation basées sur la nécessité de l'objet, lesquelles engendrent, comme nous l'avons décrit, les opérations d'abstraction composant l'engrenage des mécanismes



génératifs, mais qui, comme l'auteur y tient, doivent comprendre la distinction entre l'objet et lesdites opérations de l'esprit, alors que leur concomitance et dépendance réciproque, lors du mouvement, permettent d'établir la continuité de la recherche sur le point où il y a une correspondance biunivoque, comme suit formulée : le mouvement détermine les indicateurs syntagmatiques nécessaires à l'ordre des formants dans la structure profonde, lesquels indicateurs déterminent les règles alors à la fois syntaxiques et sémantiques, lesquelles règles sémantiques ont la volition comme détermination, laquelle volition détermine alors les règles syntaxiques. Du coup, nous comprenons moins les raisons de l'exclusion des considérations pour la perception dans les analyses sur les structures profondes du langage.

Par conséquent, l'explication d'une telle incompréhension formule d'ores et déjà les variables justifiant l'opposé, c'est-à-dire l'inclusion de ces considérations dans les analyses concevant alors que l'ordre des indicateurs syntagmatiques tiendrait des opérations d'abstraction et des opérations de généralisation. Plus spécifiquement, les premières se rapporteraient aux phrases à un seul indicateur syntagmatique, en somme, ces phrases auxquelles Vanderveken (1992, p.10) fait illusion en les nommant *élémentaires*, autrement dit des « **actes illocutoires élémentaires [...]** de la forme **F(P)** : ils sont pourvus d'une **force illocutoire F** et d'un **contenu propositionnel P** » en l'espèce des notions logiques de la théorie des actes de langage, et, en l'espèce des notions logico-sémantiques de Chomsky (1971, p.24) avec la théorie générative-transformationnelle, cette observation « fait penser que l'étude de la performance aurait avantage à commencer par un examen de l'acceptabilité des structures formelles les plus simples, dans des phrases grammaticales. La propriété formelle la plus évidente des énoncés est leur division parenthétique ».

Enfin, en l'espèce des notions kantienne, si les deuxièmes se rapportent aux périodes dites *composées*, c'est-à-dire de plus d'une proposition simple, il faut alors compter avec les prédicats des concepts, à la fois, de la possibilité, ou soit de l'expérience formelle, de la réalité, ou soit des sensations advenues des perceptions de la sensibilité que nous avons nommé *perceptions pures* dans le contexte bergsonien, lesquelles, en somme, sont regroupées par le concept de la nécessité qui enchaînent à la fois les prédicats du concept de la possibilité et ceux du concept de la réalité. En définitive, ces actes où le monde doit se conformer au langage, représentent la matière pour les analyses devant alors débiter sur le contenu propositionnel et non pas sur les dénominations, auquel cas il s'agirait de conditions de vérité pour les seules phrases assertives dont l'analyse devrait se conformer aux conditions du monde réel,



mais plutôt les propositions dont la valeur tend plus à la satisfaction qu'à la vérité et dont les conditions ont directement rapport, et à l'action, et aux modes psychologiques, à savoir « les désirs et les intentions ne peuvent pas être vrais ou faux, mais peuvent être satisfaits, réalisés, mis à exécution : on peut dire qu'ils ont la direction d'ajustement 'monde-esprit' » pour Searle (1985, p.23) sur les états mentaux à fonction essentielle et qui, plus loin (p.26), ajoute que « *l'acte de langage sera satisfait si et seulement si l'état psychologique exprimé est satisfait, et que les conditions de satisfaction sont identiques à celles de l'état psychologique exprimé* ».

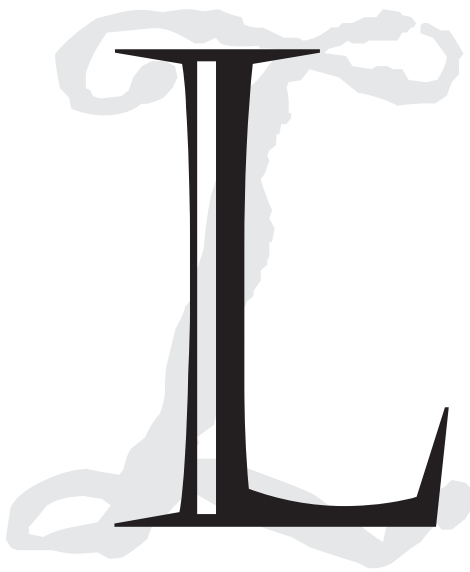
Le présupposé de Searle (1982, p.40) permît d'assimiler la force, celle étudiée au préalable dans le principe de réciprocité, cependant une assimilation qui désira s'effacer des considérations pour la relation traditionnelle de causalité, et ce désire puisque l'étude spéculait actuellement sur le mouvement, mieux disant, sur les actions qui le font vivre à travers le temps, à l'illocution, autrement dit, aux forces illocutoires dont l'analyse a nécessité, dans notre cas, de la forme écrite des actes de parole, ou soit la matière sur laquelle ont reposé les observations puis leurs analyses, en somme, à partir de « plusieurs *continua* distincts qui s'enchevêtrent » à la manière, nous semble-t-il, de la synthèse mentale réduisant les intervalles de durée. Selon l'activité psychique consciente, par laquelle l'effectivité du mouvement conduit, par une série d'intermédiaires dits *états moyens*, le sentiment à la volonté, l'objectif est la description des modes psychologiques, tels que le désir et la croyance, et ce but puisque nous savons que la réalisation du sentiment passe par la manifestation d'un désir et ou d'une croyance en vue d'une satisfaction, en d'autres mots, la volonté de réaliser pleinement l'objet en question et par la volition.

Si la théorie des actes de langage préconise cette manifestation dans les contenus propositionnels des actes illocutoires élémentaires, il faut maintenant la concevoir par une action et moins comme une perception, en somme, une telle dérivation dans la mesure où la définition des conditions de satisfaction, de l'aspect qui les représente et du mode psychologique, s'en tiennent à l'Intentionnalité, mieux disant, à l'approche searléenne non ontologique. En fin de compte, alors qu'il s'agit de plusieurs *continua* distincts qui s'enchevêtrent sur le mouvement, il a fallu débiter en cherchant à comprendre pourquoi cette pluralité et la distinction, par conséquent, comparer les forces illocutoires par leurs types de composantes. Pour conclure, mentionnons également les analogies sur la notion de *mode* : du point de vue de l'unité de la conscience chez Brentano (2008), les modes psychologiques

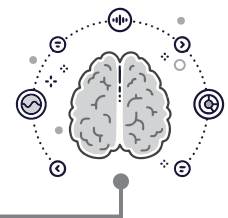


considérées par la théorie des forces illocutoires, comme les désirs et les croyances, sont subsumés à ce troisième mode fondamental de l'activité psychique de la conscience, ou soit le sentiment, et, enfin, du point de vue de l'activité de l'entendement pur selon Kant (1905), il s'agit du troisième principe de la modalité, autrement dit, de l'enchaînement des perceptions pour les prédicats du concept de la nécessité dans le cadre des opérations de généralisation.

CONCLUSION



a compréhension du sens indirect par le sens direct n'a pas vraiment d'incidence pour l'auteur sur l'importance de certains aspects vis-à-vis d'autres aspects du même contexte. À l'inverse, Brentano (2008, p.345) prouve qu'une telle importance est nécessaire afin que les possibilités d'utilisation du langage soient plus finies qu'infinies et par la même la possibilité d'une réduction du contexte aux seuls aspects définitoires du sens, qu'il soit direct ou indirect, et cette preuve par la relation de causalité temporelle qui s'oppose à la relation de causalité spatiale ou de simultanéité entre deux objets comme les parties antérieures l'on développées, alors que « dans la série temporelle des événements on peut toujours laisser tomber les intermédiaires et mesurer directement

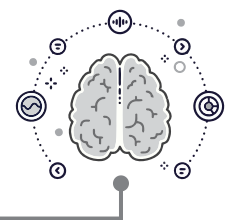


la relation du premier événement considéré avec les plus éloignés». Pour autant, il a s'agit des relations d'antériorité et de postériorité, tout en y mêlant le présent, bien comme il a s'agit de reprendre la notion bergsonienne de *durée pure*.

Partant, nous avons remis les deux types de relations causales ici considérés, aux deux grands mécanismes du présents bergsoniens, à savoir i) la relation avec l'action concerne les mécanismes moteurs, musculaires, pour la pleine réalisation, dans le sens de *jusqu'à sa finalité* ou *pleine détermination*, du phénomène intellectuel sur l'objet de la virtualité, et, ii) la relation avec la perception concerne les mécanismes sensitifs, nerveux, pour le déroulement du phénomène de la sensibilité sur l'objet de la virtualité. Et notre objectif a porté sur la finalité suivante, à savoir une conception linguistique de la temporalité, laquelle rapporte le temps à la perception extérieure dans la mesure où il situe le procès dans le passé, le présent ou le futur, et rapporte l'aspect à la perception intérieure, puisqu'il implique en lui-même du temps, c'est-à-dire de la durée pour se dérouler et se réaliser pleinement, en somme, de la durée pure comme l'entend Bergson (1889).

Quand bien même l'objectif a convenu d'une description et d'une explication de ces relations par rapport aux actions dans le monde réel, pour rappel, nous avons inversé la tendance, à savoir l'action concerne maintenant l'activité psychique plus que l'activité physique, donc un mouvement plus virtuel ou imaginaire que réel. Brièvement, pour ce qui est du rapport avec le monde réel, ces actions, qui résultent du comportement psychique ou de son activité normale vis-à-vis de la perception du sentiment dans son rapport avec son *quelque chose*, autrement dit l'action réelle causée par les degrés de conviction et les degrés de croyance en liant les mouvements de l'activité psychique et dont les modes de pensée qu'ils engendrent pour se dérouler et se réaliser sont universels, sont, dans ce cas et en l'espèce de la théorie des actes illocutoires explicitée par Vanderveken (1992, p.16), liées aux actes « **dont le but est engageant ou directif ont la direction d'ajustement des choses aux mots**. Leur but est que le monde soit transformé par l'action future du locuteur (dans le cas engageant) et de l'allocutaire (dans le cas directif) de façon à correspondre au contenu propositionnel ».

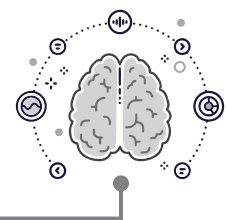
Maintenant, autour des considérations pour le cas de jugements comparatifs où il s'agit des relations d'antériorité et de postériorité, Brentano (2008) précise mieux les propriétés de cette classe des relations temporelles. Ainsi, on a pu formuler comme tel le degré ascendant ou descendant, comme on le voudra selon la direction choisie, de



subjectivisme ou à l'indirect, par rapport au réalisme ou au direct : ma représentation du *quelque chose* du sentiment est directe, dans le sens d'in *recto* pour l'auteur, puis, penser ou se représenter la représentation du quelque chose du sentiment d'autrui est indirecte dans le sens d'in *obliquo* toujours pour Brentano (p.343) et ainsi de suite ; « et c'est toujours le cas quand il s'agit de ce qu'on appelle un *relatif* » qu'on a pu rapporter au langage, ainsi, pour la transition de la psychologie à la linguistique cognitive, donc, vers les structures profondes du langage pour la constitution des propositions relatives avec leurs termes introducteurs d'après la grammaire méthodique choisie pour le soutien de la théorie, et des actes de langage, et de la structure profonde.

En définitive, par deux des paradigmes de la grammaire méthodique, en termes de système syntaxique, il aura s'agit d'analyses par la structure syntaxique des propositions, et, en termes de système sémantique, il aura s'agit de contenu des propositions. Notons également les motifs de la direction prise. L'intention, réalisant un état Intentionnel déterminé selon la croyance et/ou le désir pour un objet, c'est-à-dire selon la sensibilité pour un objet déterminé, a paru bien moins significative que l'action du mouvement de l'activité psychique, laquelle action se caractérise et se détermine alors sous la coupe du *quelque chose* du sentiment à constituer ou reconstituer par les degrés de conviction et/ou ceux du désir. Par conséquent, la direction prise est relative à la signification de l'action, laquelle est déterminante pour les motifs déclencheurs de l'idée d'un but à atteindre, et cela plus que la perception et dans l'objectif de fournir une explication des motifs déclencheurs de l'idée, cette fois-ci, d'un mouvement à accomplir, et qui, en termes de linguistique, vient former la proposition.

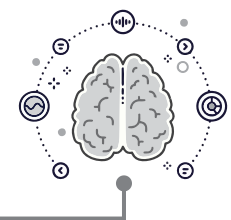
Ainsi donc la perception doit se focaliser sur l'objet du sentiment pour la pleine réalisation de l'action. Il y a alors ce que Searle (1985, p.174) montre, c'est-à-dire « les préconditions du fonctionnement des états Intentionnels. L'Arrière-plan est 'préintentionnel' en ce sens que, sans qu'il soit forme ou ensemble de formes d'Intentionnalité, il est cependant précondition ou ensemble de préconditions de l'Intentionnalité ». Nous savons que le sujet pensant peut et doit avant tout occuper une position en lieu et temps déterminés dans i) l'accomplissement de l'action du mouvement psychique, en somme, cette connaissance pour percevoir la manière dont il forme la pensée et, pour ce qui est du jugement comparatif, ii) l'accomplissement de l'action du mouvement psychique d'autrui. S'il s'agit d'un acte de comparaison pour l'établissement des différentes manières universelles de former la pensée contre celles qui sont particulières, il a s'agit de tenir compte des positions différentes que peut occuper le temps relativement à l'espace pour les analyses linguistiques.



En effet, cette considération parce que nous avons tenu compte de l'analogie sur la notion de *procès* en l'espèce de la psychologie descriptive brentanienne et en l'espèce de la grammaire méthodique, qui, comme nous allons le voir, présente des notions rapportées des grammaires génératives, en somme, entre autres termes en relation, la *phrase régissante*, la *phrase constituante*, et les deux pour former la *phrase résultante* sous la forme d'une *construction enchâssée*. Puisque par la mémoire le sujet peut occuper différentes positions spatio-temporelles, l'étude du *procès* concerne son accomplissement par rapport aux trois instances temporelles de la vie du sujet pensant tout autant que des conjugaisons du passé, du présent et du futur. Il s'agit de l'action du mouvement psychique dans les structures profondes du langage. Brentano (2008) indique le *procès* suivant et dont la troisième manière, en somme, dont le *quelque chose* peut être présent, fit l'objet d'une correspondance avec la notion bergsonienne de *durée pure*.

a) comme terme d'un passé ; b) comme début d'un avenir ; c) comme les deux à la fois, c'est-à-dire comme liaison du passé et du présent ; en ce cas nous disons que cette chose dure. Dans les *continua* dont le présent constitue la limite, on peut trouver naturellement un nombre infini d'autres limites ; les unes *ont déjà lié* l'antérieur au postérieur, les autres *le lieront* plus tard. (BRENTANO, 2008, p.345)

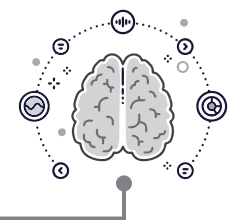
Tout bien considérée, quand bien même la vision kantienne est plus généraliste dans le point de vue de l'âme ou de l'idéalisme pour le nombre infini d'autres limites comme susmentionné, il a convenu de faire remarquer le commencement et la fin de l'âme que Kant (1905, p.366) conçoit pour les objectifs de la psychologie rationnelle, à savoir l'avant naissance et l'après mort, autrement dit, ces seuls motifs qui peuvent faire l'union entre l'être pensant et l'être étendu, en définitive, lorsque c'est « comme une conséquence immédiate, la solution de toutes les difficultés et de toutes les objections qui concernent l'état de la nature pensante avant cette union (avant la vie) ou après la rupture de cette union (dans la mort) ». Somme toute, l'auteur adopte une vision générale dans la mesure où aucun homme ne détient la vérité à ce sujet. Maintenant plus spécifiquement orientée sur la psychologie et linguistique cognitive, la question des conditions extrinsèques de la conscience, ou soit de l'espace, unies aux conditions intrinsèques de celle-ci, ou soit du temps, et les deux ne faisant qu'un comme nous l'avons auparavant considéré par le *Nous* dans le sens du *moi collectif*, donc, dans une vision plus réaliste que subjectiviste, vient soutenir l'étude sur l'union de l'être pensant, ou soit de la manière universelle de former la pensée, d'avec la pensée de l'être, ou soit la matière ou le contenu de la pensée.



Somme toute, cette union est soutenue comme telle par Brentano (2008, p.346), à savoir : « Cette propriété vient ici de ce qu'il s'agit d'un rapport d'ordre temporel, fondé sur une variété continue de modes de représentations qui déterminent des modifications corrélatives dans le jugement et dans l'affectivité ». Sur le point précis du présent, comme réunion du passé et du futur selon l'essence du présent bergsonien, nous avons cherché à mieux définir la nature des autres limites qui semblent réaliser la jonction du passé et du futur autour du présent. L'ensemble ferait alors la conjonction dans la phrase, sous-entendue sa structure profonde, et, pour le prouver, nous avons cherché en direction des aspects du contexte. Aussi, puisqu'en tiennent compte les limites généralistes kantienne, il a fallu défaire la conception dualiste âme/corps, en d'autres mots selon le point de vue phénoménologique, la conception phénomène psychologique/phénomène physico-physiologique, sinon l'inexistence d'une conjonction de *continua* va de soi, en termes de temporalité. Par conséquent, en ramenant la série d'états intermédiaires dits *états moyens* au-devant de nos considérations, en deçà des capacités plus particulières selon la compétence, quels sont les états profonds, c'est-à-dire les capacités universelles selon la performance ?

D'abord, si nous avons remis la perception à l'acte de ces modifications, nous avons défendu, selon l'union brentanienne, que la perception apporte la possibilité d'un jugement et/ou d'un sentiment par l'objet comme phénomène de la sensibilité, donc par l'espace et en ce qui concerne la matière de la pensée, plus sensible qu'intellectuelle. Mais l'union est là qui dit que le sensible, outre qu'il doit déterminer l'objet interne et donc qui concerne la compétence d'un locuteur alors dit *idéal* en l'espèce de la linguistique chomskienne, doit également faire le rapport de l'objet interne d'avec l'objet externe et par le biais de la performance pour l'instant identifiée comme étant des manières universelles de former la pensée. En termes de grammaire générative, les régularités profondes et universelles ont un lien plutôt étroit avec la performance pour leurs analyses, c'est-à-dire avec les degrés d'acceptabilité, lesquels subordonnent en conséquence un certain ordre pour l'emboîtement des indicateurs syntagmatiques alors en coordination par une certaine relation de causalité. Il s'agit, par ces subordinations et coordinations pour l'ordre des indicateurs syntagmatiques, de lier la liberté transcendantale à la loi de causalité, ainsi, respectivement, de la spontanéité de la pensée à la réceptivité des impressions de sensations pour ce qui est de la matière.

Et cette liaison dans la mesure où nous n'avons pas admis l'exclusivité des lois de la nature pour la bonne formation du jugement et du sentiment, ainsi donc pas seulement à ce commencement d'action mentionné par Kant (1905, p.401), à savoir



celui qui suppose un état de la cause « non encore agissante, et un premier commencement dynamique d'action suppose un état qui n'a avec l'état antérieur de cette même cause aucun lien de causalité, c'est-à-dire qui n'en dérive d'aucune manière. Donc, la liberté transcendantale est opposée à la loi de causalité », en somme, une opposition que nous avons largement démentie d'après les deux considérations suivantes : i) il y a l'effet pour un objet rencontré pendant la vie de l'être, les événements qu'il traverse au cours de son existence, donc un commencement sans cause préalable, lequel vient déterminer la série d'états intermédiaires pour l'acte de la volonté à remplir les conditions nécessaires pour sa satisfaction. Or, l'emploi d'un sentiment, plus spécifiquement du désir et/ou de la croyance, corrompt ce commencement et ramène sa détermination temporelle à un commencement cette fois-ci préalable à l'objet. Ce renvoi signifie alors qu'il y a la recherche pour un certain objet, par conséquent, ii) qu'il y a motivation par un certain contexte formé d'aspects.

Si donc nous sous-entendons ici l'analyse du sens indirect par le sens direct, nous avons ajouté un ii^{bis}) contenant la subordination et la coordination des états moyens intermédiaires dans la structure syntaxique dont les structures profondes sont constituées de ces régularités universelles, et cette constitution pour la grammaticalité de l'énoncé. Enfin, à défaut d'Intentionnalité, donc des illocutoires quand sous le coup de la thèse de l'Intentionnalité, la corruption n'a plus lieu d'être et l'acte redevient pure ou exempte de toutes manifestations de croyance et de désir, quel qu'ils soient en termes de psychologie, et, en termes de pragmatique, il ne s'agit plus d'ajustement entre les choses et le monde. Inversement, ou d'après le rapport de la performance d'avec le mouvement à accomplir, i) il y a lieu de conditions de succès quand est accompli un acte de parole dans un contexte ; ii) d'avec le but à atteindre, il y a alors lieu de conditions de satisfaction quand est satisfait un acte de parole dans le monde d'un contexte. Maintenant, à propos du temps, nous sommes dans le cas de la durée pure, que nous pouvons appelée *composée* en lisant l'opposé chez Brentano (2008, p.348), à savoir « la durée simple, où le temps se manifeste sans qu'intervienne aucune variation de l'objet, sans mouvement ni altération qualitative appréciables, il s'agit d'un procès continu ; où la même réalité cesse et recommence indéfiniment » comme ce commencement de la vie de l'être jusqu'à sa fin dans la lignée kantienne et comparée par analogie avec la saisie externe en termes de grammaire méthodique.



**ÉTUDE THÉORIQUE ET
MÉTHODOLOGIQUE DE LA
PERCEPTION CONSCIENTE**

BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

BERGSON, Henri. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1889.

_____. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*. 7. ed. Paris : Les Presses Universitaires de France, 1965.

BERKELEY, Georges. *Les principes de la connaissance humaine*. Trad. Charles Renouvier. Paris : Librairie Armand Colin, 1920.

BRENTANO, Franz Clemens Honoratus Hermann. *Psychologie descriptive*. Trad. Arnaud Dewalque. Paris : Éditions Gallimard, 2017.

_____. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008.

BUNGE, Carlos-Octavio. *Principes de psychologie individuelle et sociale*. Trad. Auguste Dietrich. Paris: Librairie Félix Alcan, 1903.

CHOMSKY, Noam. *Aspects de la théorie syntaxique*. Trad. Jean-Claude Milner. Paris : Les Editions du Seuil, 1971.

_____. *Linguagem e mente*. 3. ed. Trad. Roberto Leal Ferreira. São Paulo: Editora UNESP, 2009.

FREGE, Friedrich Ludwig. *Écrits logiques et philosophiques*. 2. ed. Trad. Claude Imbert. Paris: Éditions du Seuil, 1971.

HUME, David. *Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement*. Trad. Philippe Folliot. London : John Noon, 1739.

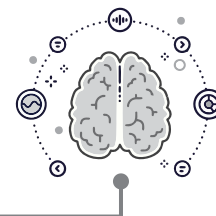
JAMES, William. *Le pragmatisme (Éd.1911)*. Paris : Hachette Livre-BNF, 2018.

_____. *L'idée de vérité*. Trad. Louis Veil e Maxime David. Paris : Librairie Félix Alcan, 1913.

KANT, Immanuel. *Critique de la raison pure*. Trad. André Tremesaygues et Bernard Pacaud. Paris : Librairie Félix Alcan, 1905.

_____. *Critique de la raison pure pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888.

_____. *Critique du jugement, suivie des Observations sur le sentiment du beau et du sublime*. Trad. Jules Barni. Paris : Librairie Philosophique de Ladrage, 1846.



_____. *Logique de Kant*. 2. ed. Trad. Joseph Tissot. Paris : Librairie Philosophique de Ladrance, 1862.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. *La monadologie. Nouvelle édition avec une introduction, des sommaires... un lexique de la terminologie leibnizienne par Alexis Bertrand*. Paris : E. Belin, 1886.

LOCKE, John. *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain*. Trad. Pierre Coste. 3. ed. Amsterdam : chez Pierre Mortier, 1735.

RIBOT, Théodule-Armand. *Psychologie de l'attention*. 3. ed. Paris : Librairie Félix Alcan, 1896.

ROUSSARIE, Laurent. *Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague*. Berlin : Language Science Press, 2017.

SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. 3. ed. Paris: Payot, 1931.

SEARLE, John Rogers. *L'intentionnalité : Essai de philosophie des états mentaux*. Trad. Claude Pichevin. Paris : Les Editions de Minuit, 1985.

_____. *Sens et expression : études de théorie des actes du langage*. Trad. Joëlle Proust. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

STUART MILL, John. *La philosophie de Hamilton*. Trad. Émile Cazelles. Paris : Germer Baillière, 1869.

_____. *Système de logique déductive et inductive. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique. Livre VI : de la logique des sciences morales*. Trad. Louis Peisse. Paris : Librairie philosophique de Ladrance, 1866. Disponible em: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/systeme_logique/livre_6/systeme_de_logique_6.pdf>. Acesso em: 22 nov. 2020.

VANDERVEKEN, Daniel. La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation. *Cahiers de Linguistique Française*, Genève, n. 13, pp. 8-61, 1992. Disponible em: <<https://clf.unige.ch/numeros/13/>>. Acesso em: 25 maio 2019.

WUNDT, Wilhelm. *Élément de psychologie physiologique, Tome premier*. Trad. Élie Rouvier. Paris : Librairie Félix Alcan, 1886.

**Rudy
Kohwer**

**ÉTUDE THÉORIQUE ET
MÉTHODOLOGIQUE DE LA
PERCEPTION CONSCIENTE**



Compartilhando conhecimento



À PROPOS DE L'AUTEUR

Rudy Kohwer



Ses recherches concentrent des domaines d'étude dans le cerne des Sciences du langage, comme la psychologie scientifique, la philosophie moderne et la pragmatique. Outre sa participation à des congrès scientifiques, nous retrouvons ses travaux de recherche dans deux précédents ouvrages, mais également sous forme d'articles publiés dans des revues à comité de lecture scientifique et sous forme de chapitres de livre dans des ouvrages collectifs



<https://www.facebook.com/Synapse-Editora-111777697257115>



<https://www.instagram.com/synapseeditora>



<https://www.linkedin.com/in/synapse-editora-compartilhando-conhecimento/>



31 98264-1586



editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento